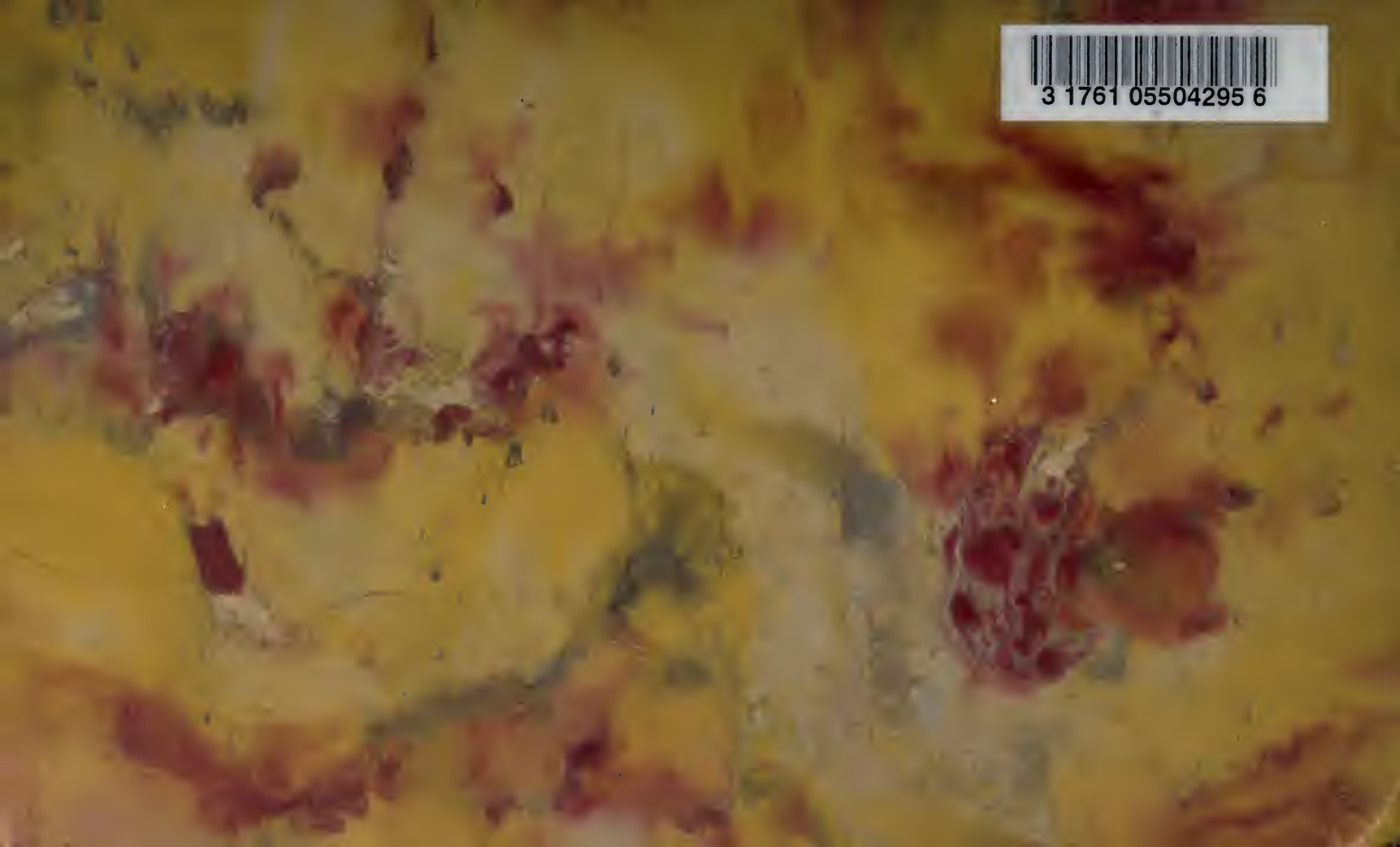
3 1761 05504295 6

Sophie COUNET DE CHAMPARAND, baronne de BAWR (1776-1860)

Ouvrage entièrement inédit.

MES

SOUVENIRS

PAR

MADAME DE BAWR.

L'Auteur et l'Éditeur de cet ouvrage
déclarent se réserver le droit de le traduire ou faire traduire
en toutes langues.

PARIS
PASSARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
7, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS.

1853

PQ
2193
B18Z52

MES

SOUVENIRS.

OUVRAGES DE MADAME DE BAWR.

ROMANS DE MOEURS

Auguste et Frédéric		1 vol. in-8.
Raoul ou l'Enéïde		1 vol. in-8.
Histoires Fausses et Vraies.		2 vol. in-12.

ROMANS HISTORIQUES.

Le Novice	XIV^e SIÈCLE.	4 vol. in 12.
Les Flavy	XV^e SIÈCLE.	2 vol. in-8.
La Fille d'Honneur	XVI^e SIÈCLE.	2 vol. in-8.
Sabine.	XVII^e SIÈCLE.	2 vol. in-8.
Un Mariage de Finance	XVIII^e SIÈCLE.	2 vol. in-8.
La Famille Récour	XIX^e SIÈCLE.	2 vol. in-8.

THÉATRE.

Le double Stratagême, comédie	Brochure in-8.
La Méprise, comédie	» in-8.
Le Rival obligeant, comédie	» in-8.
La suite d'un Bal Masqué, comédie.	» in-8.
Argent et Adresse, comédie	» in-8.
Les Chevaliers du Lion, mélodrame.	» in-8.
Charlotte Brown, comédie	» in 8.
Le Petit Commissionnaire, proverbe.	1 vol. in-12.

OUVRAGES DIVERS.

Mes Souvenirs	1 vol. in-8.
Soirées des Jeunes Personnes (Ouvrage couronné par l'Académie Française).	1 vol. in-12.
Histoire de Charlemagne	1 vol. in-18.
Histoire de la Musique	1 vol. in-18.
Cours de Littérature Ancienne, extrait de LA HARPE	2 vol. in-18.

TRADUCTION.

Cécilia, Mémoires d'une Héritière, imités de l'anglais de miss *Burney*.	5 vol. in-8.

Imprimerie de E. Dépée, à Sceaux (Seine).

MES

SOUVENIRS

PAR

MADAME DE BAWR.

L'Auteur et l'Éditeur de cet ouvrage
déclarent se réserver le droit de le traduire ou faire traduire
en toutes langues.

PARIS
PASSARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
7, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS.

1853

SOUVENIRS

MADAME DE SAINT

MES

SOUVENIRS.

SOUVENIRS

MES

SOUVENIRS.

Quelques personnes, en bien petit nombre à la vérité, soutiennent que, dans les arts comme dans les lettres, la supériorité des hommes sur les femmes naît uniquement de la différence d'éducation, et ne veulent compter pour rien la différence créée par la nature. Il n'en est pas moins vrai que l'extrême sensibilité, qui fait le premier charme des

femmes, amenant une grande mobilité de pensée, elle doit les priver de l'énergie nécessaire à l'emploi soutenu d'une application sérieuse, et les rendre incapables de persistance pour tout ce qui ne tient qu'à l'esprit. Chez les hommes, au contraire, la sensibilité (quand ils en ont) n'est pour ainsi dire que momentanée ; des sensations innombrables, produit de la faiblesse d'organisation physique, de vives émotions de cœur, que fait naître la plus légère cause, ne viennent pas sans cesse leur ravir la faculté de réfléchir longtemps sur un même sujet ; or, cette faculté est la base indispensable de tout œuvre de premier ordre. On élèverait les femmes au collège, elles pourraient lire en grec Euripide et Sophocle, qu'aucune d'elles n'écrirait une tragédie qui pût se placer auprès de Polyeucte ou d'Athalie. La preuve en est que plusieurs femmes apprennent la peinture dans un atelier, où les maîtres les plus habiles dirigent leurs études, et que pas une n'a fait

et ne fera jamais un tableau d'histoire comparable à ceux des grands peintres.

Faut-il inférer de ceci que les femmes ne doivent ni peindre ni écrire? Bien loin de là, car il a existé, il existe encore des femmes dont l'intelligence est de beaucoup supérieure à celle de la majorité des hommes, sans en excepter un assez grand nombre d'hommes de lettres ; mais, de même qu'elles n'essaient pas de porter de fardeaux trop lourds pour leurs faibles bras, elles doivent s'abstenir de lutter contre l'autre sexe dans tout genre d'ouvrages qui exigent une force de volonté, une aptitude de tête et une persévérance de travail dont leur nature ne les rend pas susceptibles.

Un champ bien assez vaste leur reste encore ouvert, si par suite d'un penchant irrésistible, ou, ce qui est bien plus commun dans nos temps de révolutions, par suite d'un revers de fortune, elles rendent le public juge de leur talent ; plus d'une femme a laissé

un nom célèbre, et, pour ne parler d'abord que de celles qui se sont livrées à la peinture, les portraits de madame Lebrun, les copies sur porcelaine de madame Jacotot, les miniatures de madame de Mirbel, après avoir été admirées de leur vivant par les premiers connaisseurs, le sont encore après leur mort, dans nos musées. On peut citer aussi la Rosalba, dont les pastels se vendent toujours fort cher; sans parler de plusieurs femmes qui marchent aujourd'hui sur leurs traces; mais bien loin que ces exemples réfutent ce qu'on vient de lire plus haut, remarquez bien que, parmi ces artistes distinguées, pas une n'a tenté de peindre une bataille.

Le nombre de femmes qui se sont fait un nom dans la littérature est beaucoup plus considérable, vu que l'emploi de l'intelligence n'exige aucune étude manuelle et suivie, et qu'il suffit d'avoir de l'esprit, le goût de la lecture et l'habitude d'observer le monde pour se servir d'une plume avec plus

ou moins de succès ; une foule de femmes écrivent chaque jour des lettres qui sont des modèles de style épistolaire. Par malheur, ces correspondances ne sont point destinées à la publicité ; nous ne devons qu'au hasard la jouissance de lire madame de Sévigné, qui ne pensait écrire que pour sa fille, et dont on réimprime les lettres cent cinquante ans après sa mort.

Tout ce qui tient à la délicatesse de pensée, à la vérité de sentiment et à la finesse d'observation, est du ressort des femmes ; aussi les voit-on se distinguer surtout comme auteurs de romans et comme auteurs d'ouvrages d'éducation.

Pour ces derniers, l'habitude de parler aux enfants et le tact dont elles sont douées leur indiquent le trait, le mot propres à frapper ces jeunes têtes, où tout s'imprime si vite et pour si longtemps ; elles savent être claires, être simples, sans tomber dans la niaiserie : les contes que miss Edgeworth

et madame Guizot ont écrits pour la jeunesse sont de beaucoup supérieurs à ceux de M. Bouilly et de quelques autres hommes, sous le rapport de l'intérêt, outre que l'invention est plus ingénieuse, et l'exécution plus facile.

Quant au roman, trop de femmes se sont rendues célèbres dans cette branche de littérature, pour qu'on leur refuse maintenant le droit de la cultiver. Les ouvrages de madame de La Fayette, de miss Burney, de madame Cottin, ont été traduits dans toutes les langues de l'Europe ; ils font partie des bibliothèques, et plusieurs survivront à bien des volumes de monsieur tel ou tel. Ce succès n'a rien de surprenant : dans un genre dont la première base est la connaissance du cœur humain, les femmes étaient naturellement appelées à se distinguer ; car il est rare qu'elles aient de l'esprit sans regarder beaucoup et sans voir juste. De là naît

dans leurs romans la vérité de caractère et le naturel de dialogue.

C'est donc lorsqu'il s'agit de finesse d'observation que les femmes se trouvent sur leur terrain. Mais si leur intelligence peut briller dans tout ce qui demande de l'imagination, du discernement, de la délicatesse et du bon goût, s'ensuit-il que cette intelligence puisse s'exercer sur ce qui exige de la force de tête? N'est-il pas, au contraire, fort probable que M. de La Place aurait levé les épaules en souriant, s'il avait été tenté de lire les mémoires de mathématiques écrits par la marquise du Châtelet, ces mémoires qu'admirait tant Voltaire? Quant à Voltaire, c'est tout simple, il était amoureux; de plus, en dépit de ses prétentions comme savant, il n'entendait rien aux mathématiques, et nulle femme ne peut se flatter que tous ses lecteurs remplissent les deux conditions. Il est certes beaucoup plus sage de ne jamais essayer de franchir

des limites qui semblent avoir été posées par la nature, puisque, dans la multitude de femmes auteurs plus ou moins connues, on ne peut en nommer que trois dont le talent exceptionnel ait quelque chose de masculin : madame Dacier, madame de Staël et madame Sand.

Nous devons à madame Dacier une traduction d'Homère, que les hellénistes estiment comme la meilleure qui existe encore aujourd'hui.

Madame de Staël, sans atteindre dans son style la perfection du style de madame Sand, ne se distingue pas moins par des qualités qui sont bien rarement le partage d'une femme : la vigueur de pensée et la profondeur d'examen. Pour écrire *l'Influence des passions sur les individus et les nations, l'Allemagne, la Littérature dans ses rapports avec les institutions sociales*, etc., etc., il était nécessaire d'avoir le goût des études solides et suivies, joint à l'habitude de livrer son

esprit aux idées graves, et celle dont on a dit qu'elle avait toujours été jeune et jamais enfant, pouvait seule entreprendre des travaux aussi sérieux et d'aussi longue haleine. En effet, le caractère de madame de Staël, aussi bien que son intelligence, avaient quelque chose de mâle; elle était résolue, courageuse et persévérante. On peut dire de plus qu'une grande élévation d'âme la maintenait au-dessus de toutes les petitesses dont plusieurs sont communes aux deux sexes : noble et désintéressée, elle ne connaissait pas plus l'égoïsme qu'elle ne connaissait l'envie, et jugeait ses amis et ses ennemis avec la même impartialité.

Elle eut trop souvent l'occasion de prouver ce que j'avance ici ; on imagine sans peine qu'un talent aussi supérieur que celui de madame de Staël ne put se montrer sans faire naître l'envie d'un grand nombre d'auteurs. Une femme entre autres, madame de

Genlis, sa contemporaine, poursuivit de sa haine l'auteur de *Corinne*, dont, par une cafarderie digne de tartufe, elle attaquait sans cesse les ouvrages, sous le rapport de l'immoralité. Elle ne se borna pas aux discours contre sa noble rivale ; elle fit imprimer un roman intitulé *la Femme philosophe*, dans lequel l'héroïne est présentée comme une infâme créature, et tient un langage où s'intercalent des phrases de madame de Staël, tronquées de la manière la plus perfide. Ce roman, très ennuyeux, n'eut aucun succès, et ne produisit d'autre effet que celui d'indigner tous les honnêtes gens contre celle qui l'avait écrit. J'ignore si madame de Staël a daigné lire *la Femme philosophe ;* mais ce que je sais, c'est qu'elle ne parlait jamais la première de madame de Genlis, et qu'un jour, M. de Sabran ayant dit devant elle quelques mots d'*Adèle et Théodore* (1),

(1) Un des premiers ouvrages de madame de Genlis.

elle ajouta du ton le plus simple et le plus vrai : « Madame de Genlis écrit très purement. »

Il est inutile de citer ici les ouvrages de madame Sand, que tout le monde a lus ; on sait jusqu'à quel point l'auteur de *Valentine* est douée de la puissance de manier la langue française, et dans quelle belle prose elle exprime les pensées les plus énergiques, les passions les plus violentes, ou les sentiments les plus doux et les plus naïfs. Beaucoup de pages de *Lélia* peuvent se placer, sous le rapport du style, à côté de celles qu'ont écrites Buffon, Montesquieu ; et lorsqu'on lit *la Mare au Diable*, on croirait lire Bernardin de Saint-Pierre. Cette variété dans le langage le plus pur, ce tour de phrase si facile, ce nerf qui n'exclut jamais l'élégance, font déjà comparer madame Sand aux écrivains français du grand siècle, et la feront peut-être rester le premier écrivain du nôtre. Plût au ciel qu'au lieu de s'atta-

cher à combattre avec acharnement tous les principes qui constituent la société, madame Sand eût consacré sa plume d'or au bonheur de ses semblables ! Combien nous aurait-elle rendues fières d'être femmes, et combien aurait-elle mérité la reconnaissance de ses contemporains !

* * *

Lord Ch***** était le plus gros homme de l'Angleterre. Un jour que plusieurs de ses amis dînaient chez lui, la conversation roula à table sur la force musculaire, et un jeune lord, assez mince de taille, dit qu'il gagerait bien pouvoir faire deux cents pas dans une allée de Hide-Park, en portant lord C***** sur ses épaules. Tous les convives rirent beaucoup d'abord de ce qui leur semblait une pure fanfaronade ; mais le jeune homme s'étant obstiné à soutenir son dire, lord C*****

finit par accepter la gageure. Ils parièrent mille guinées, et, selon la coutume, on écrivit le pari.

Le bruit d'une chose aussi surprenante ne tarda pas à se répandre, en sorte qu'au jour fixé, la haute société se rendit en foule à Hyde-Park. Les parieurs arrivés, le jeune homme dit à lord Ch***** : Déshabillez-vous, mylord. — Comment! — Déshabillez-vous tout à fait ; vous ne pouvez pas même garder votre chemise. — Êtes-vous fou? — Messieurs, reprit le jeune homme en s'adressant aux spectateurs, le pari est écrit ; je me suis engagé à porter lord Ch*****, mais non à porter la moindre chose avec lui. Tout Londres était là ; lord Ch***** paya les mille guinées.

* * *

La danse des ballets de l'Opéra n'était point, il y a soixante ans, ce qu'elle est devenue depuis. Tout ce que j'entendais dire

dans ma jeunesse de Vestris père, de mademoiselle Guimard, etc., etc, prouve que l'art se réduisait alors à exécuter correctement quelques entrechats, quelques pirouettes peu difficiles, et que le talent consistait principalement dans la grâce. Comme à cette époque, les menuets étaient fort en vogue, il n'est pas étonnant que le public se contentât d'une danse terre-à-terre. Mais je pense qu'aujourd'hui que nous avons possédé des Taglioni et des Essler, les célébrités du dernier siècle nous sembleraient très insipides.

Le père Vestris était surtout renommé pour l'élégance avec laquelle il ôtait et remettait son chapeau en commençant le menuet, et longtemps après qu'il eût quitté le théâtre il resta le premier maître de danse de Paris, sous le rapport de la bonne grâce. Il était comique de voir quelle extrême importance il attachait à son talent ; et comme il avait toujours conservé l'accent italien, il ne parlait de lui-même qu'en se nommant le

dieu de la danse. Toutes les jeunes femmes, avant d'être présentées à la cour, prenaient de lui quelques leçons qui se payaient fort cher, pour qu'il leur apprît à faire agréablement, devant Leurs Majestés, les trois révérences d'usage. Des revers de fortune l'obligèrent, dans un âge fort avancé, à reparaître sur le théâtre à l'occasion d'une représentation à bénéfice que l'Opéra lui avait accordée. Il dansa seulement le menuet, ou plutôt il le marcha ; mais j'avoue que nous fûmes tous ravis de la grâce, de la noblesse qui distinguaient encore tous les mouvements de ce gros homme, et qu'il fût applaudi à tout rompre. Son nouveau public cependant n'était plus habitué à une danse aussi grave ; lui-même avait créé celui qui venait d'opérer une révolution dans l'art, et son fils, Auguste Vestris, depuis quelques années, faisait à l'Opéra les délices des amateurs de ballets. Celui-ci, tout en conservant ce qu'avait de gracieux l'école dont il sortait, joignait à

l'exécution des pas les plus difficiles, une légèreté si prodigieuse qu'elle lui permettait d'arriver jusqu'ax tours de force avec une facilité ravissante. Aussi son père disait-il : « Quand Auguste touche la terre c'est par procédé pour ses camarades. »

Les Vestris étaient venus d'Italie s'établir en France. Ils étaient trois frères et passaient tous les trois (sans en excepter le danseur), pour de fort honnêtes gens. Ils vivaient en famille, et l'un d'eux, qu'ils appelaient le *cuisinier*, tenait la maison ; leur mère, qu'ils aimaient beaucoup, étant trop vieille pour s'occuper des soins du ménage. Grétry m'a conté que lorsqu'ils perdirent cette mère, au moment où ils allaient, avec leurs amis, la conduire dans sa tombe, le danseur parvint à étouffer ses sanglots, pour adresser au cercueil les adieux les plus touchants. Le malheur voulut qu'au milieu de son oraison funèbre, il portât les yeux sur son frère le *cuisinier*, auquel le long manteau

de deuil qu'il était d'usage de porter alors, donnait l'aspect le plus grotesque. Il s'arrête et lui dit tout en larmes :

— Mais va-t-en donc, toi, avec ton fichou manteau de deuil, que tou me feras crever de rire.

Le troisième frère avait passé une partie de sa jeunesse à Berlin, où il était attaché, comme secrétaire, je crois, au prince Henri de Prusse, frère du grand Frédéric. Il avait de l'esprit et de fort bonnes manières, en sorte que, revenu en France, on le traitait aussi bien dans la société qu'il l'avait été à la cour de Frédéric II. Il racontait un jour que le prince Henri, amateur passionné des arts comme de la littérature française, dépensait en livres, en statues et en tableaux la moitié de son revenu, qui n'était pas très considérable. Ayant dans sa galerie, à Reinsberg, un buste magnifique qui représentait l'Antinoüs, il voulut multiplier ce chef-d'œuvre afin d'en orner son parc. Il fit tirer des plâ-

tres en nombre suffisant pour qu'on pût en placer un entre chaque arbre d'une allée assez longue. Lorsqu'il recevait la visite des étrangers de marque qui voyageaient en Prusse, il s'empressait de leur montrer ses jardins, et, les conduisant à cette allée en véritable cicérone : — Voilà, disait-il, un superbe buste d'Antinoüs, — puis un autre Antinoüs, — celui-ci est encore un Antinoüs, il allait ainsi jusqu'au bout, prenant soin seulement de varier autant que possible l'inflexion de sa voix et ses expressions, ce que le narrateur imitait de la manière la plus plaisante.

Cette anecdote, que je crois vraie, car Vestris la contait devant l'ambassadeur de Prusse, qui riait aux éclats, n'empêche point que le prince Henri ne se soit montré comme un grand capitaine dans la guerre de Sept-Ans, et qu'il ne fut un homme fort distingué par son esprit et par son caractère.

* * *

Le seul artiste que j'aie vu s'arrêter à temps, et quitter le public avant que le public ne le quittât, c'est Grétry. Je me rappelle que dans ma jeunesse, il vint passer un été à la campagne chez mon père et qu'il y composa *Anacréon* et *Lisbeth* sur un mauvais piano qui me servait pour mes études. L'hiver suivant ces deux ouvrages furent représentés, le premier au grand Opéra, le second à l'Opéra-Comique et tous les deux attirèrent la foule. A cette époque, un jour que je dînais chez lui, Rouget de Lisle (1), qui venait souvent dans la maison, proposa, au dessert, de boire au grand succès de *Lisbeth* et d'*Anacréon*. — Soit, dit Grétry en levant son verre ; au succès de mes dernières notes : les mélodies s'épuisent comme

(1) Rouget de Lisle a fait les paroles et la musique de la *Marseillaise*. A l'époque de notre première guerre contre toute l'Europe. Ce chant lui fut sans doute inspiré par un sentiment national commun alors à tous les Français ; car il était loin de se montrer révolutionnaire, et ne joua jamais aucun rôle politique.

toute autre chose ; je ne veux pas attendre qu'il n'y ait plus rien dans mon sac. » et il tint parole, car, bien qu'il ne soit mort que beaucoup d'années après le jour dont je parle, on n'a jamais pu le décider depuis à écrire une ligne de musique.

Grétry était un de ces hommes rêveurs, doués de tact et de finesse, qui par leur nature sont plus propres que d'autres à observer le cœur humain et à saisir l'accent des passions. Un accident grave, qui lui était arrivé dans sa première jeunesse, l'avait pour ainsi dire condamné au silence ; car, à la moindre fatigue, un vaisseau qu'il s'était rompu dans la poitrine en chantant, se rouvrait et lui causait des hémorrhagies effrayantes. Il parlait donc très peu, redoutait les fortes émotions, et s'efforçait de réduire sa vie à regarder vivre ses semblables ; aussi était-il devenu habile dans la connaissance des effets que font subir à l'âme les diverses sensations qui l'agitent. Ce savoir, joint au

talent qu'il tenait de la nature, de peindre avec des notes, imprime à toute sa musique un caractère admirable de vérité qui la fait vivre encore aujourd'hui, quand la forme et les moyens de l'art sont devenus tout autres qu'ils n'étaient de son temps.

Les obstacles que Grétry eut à vaincre avant de parvenir à se faire entendre du public, sont de nature à donner du courage aux jeunes compositeurs présents et à venir. Heureux le peintre, heureux le statuaire qui, sans avoir besoin de protection, travaillent, exposent leur ouvrage, et reçoivent aussitôt un brevet de génie ou de médiocrité. Il en est tout autrement du musicien : non-seulement il lui faut obtenir un poëme, mais il lui faut encore lutter contre le dédain de cette troupe d'exécutants dont le secours lui est nécessaire. Tout débutant l'a supporté, ce dédain, et sait combien il faut aimer son art pour ne pas abandonner la carrière dès les premiers pas. Heureusement il est rare

que la patience manque au talent ; car il en fallut une forte dose à Grétry, puisque ce ne fut qu'après deux années de sollicitations auprès de tous les auteurs dramatiques que Marmontel, tourmenté par quelques amis, consentit à lui sacrifier un poème.

Ce poème était *le Huron*, qui fut représenté pour la première fois à l'Opéra-Comique, qu'on appelait alors la Comédie-italienne, le 5 janvier 1769. Dès le premier acte, le succès fut décidé, et le succès fut immense. Cette musique qui ne ressemblait à aucune autre, cette déclamation si vraie, ces chants si mélodieux, excitèrent de véritables transports dans la salle, et les auteurs ayant été demandés à grands cris, on vint nommer Grétry, que ce moment paya de deux ans d'attente.

Ainsi la révolution que Gluck avait opérée naguère dans la tragédie lyrique s'opérait de même pour la comédie. A la place de ces chants vagues, traînants et décousus, qui

caractérisaient jusqu'alors l'école française, on venait d'entendre des mélodies ravissantes, si parfaitement unies aux paroles, que chacun, en se rappelant les situations de la pièce, se rappelait aussitôt quelques notes de Grétry ; et ceci peut-être est le plus grand éloge qu'on puisse faire d'une œuvre dramatique ; sans nier le charme qu'on trouve souvent dans cette musique vague, qui, semblable au chant du rossignol, plait à l'oreille, mais ne parle ni à l'esprit ni au cœur, on peut soutenir avec raison que telle ne doit pas être la musique du théâtre ; celle-ci puise ses grands effets dans la déclamation ; non qu'il s'agisse, on le sent bien, de noter puérilement les mots, mais elle doit reproduire l'expression de l'accent naturel. Dans tous les pays du monde, la joie, la colère, la douleur frappent l'air par les mêmes sons, tous les hommes agités d'une même passion, en quelque langue qu'ils parlent, font entendre les mêmes accents, et cette étonnante simi-

litude existe entre gens pris dans toutes les classes de la société ; il ne faut qu'écouter, pour s'en convaincre. Pergolèse, Gluck, Mozart, Grétry avaient mieux entendu que d'autres, de même que Molière avait mieux vu, et cette faculté de si bien entendre et de si bien voir est ce qu'on appelle le génie.

Le premier opéra de Grétry donné, les succès les plus brillants se succédèrent sans interruption, puisque c'est dans le court espace de deux ans qu'on a représenté : *Lucile, le Tableau parlant, Sylvain, les Deux avares, l'Amitié à l'Epreuve, Zémire et Azor et l'Ami de la maison.* Il est bien vrai de dire que ces partitions n'approchent point, sous le rapport du volume, des partitions de nos jours : l'orchestre, à cette époque, se composait de deux contre-basses, quatre violons, deux altos, deux bassons, deux clarinettes, deux flûtes et deux cors. Les trompettes, la grosse caisse, les ophicléïdes, les trombonnes, etc., etc., etc., n'existaient pas, et en

outre, tous les morceaux étaient beaucoup plus courts ; mais quel trésor de mélodie ne trouve-t-on pas dans les sept opéras dont je parle ? Quelle variété d'expression musicale, et quelle couleur, propre à la pièce comme à toutes les situations !

Le public ne se lassait point de se porter en foule au théâtre, pour applaudir avec transport ces compositions si vraies, si originales, qui créaient, enfin, une école française, et bientôt Grétry dut à ses ouvrages une fortune considérable pour l'époque. Il put épouser la femme qu'il aimait; il put appeler près de lui sa vieille mère (1), sa sœur, dont les cinq enfants sont devenus ses enfants, quand il eut perdu ses trois filles, qui sont mortes toutes trois à l'âge de dix-sept ans. Entouré de sa nombreuse famille et de quelques amis, il cessa, fort jeune encore, de fréquenter le monde ; un travail aussi assidu que le sien,

(1) Grétry était né à Liège en 1741.

une santé chancelante l'obligeaient à mener la vie la plus régulière, et, d'ailleurs, tous ses goûts le portaient vers les tranquilles jouissances de l'intérieur. Son caractère était mélancolique : je ne crois pas qu'on l'ait jamais vu rire; mais son sourire fréquent annonçait le contentement de l'âme autant que la finesse et la bonté.

Grétry connaissait fort peu de musique, et nous lui avons souvent entendu dire que les idées des autres nuisaient à l'originalité. D'ailleurs, il se fatiguait, en écoutant une composition quelconque, à un point qu'on ne saurait imaginer. Non-seulement l'orchestre captivait son attention; mais si l'auteur n'avait point exprimé parfaitement à son gré les paroles du morceau, il y suppléait malgré lui et composait au lieu d'écouter. Par la même raison, il était plus ému qu'un autre de la véritable expression. Nous l'avons vu, un soir, comme il était convalescent d'une longue maladie, sortir de sa loge pour ne

pas entendre plus longtemps un air du *Déserteur*, de Monsigny, qui le touchait trop vivement. En général, tout ce qui tenait à la musique lui causait des émotions que sa faible complexion l'engageait à éviter, surtout dans les derniers temps de sa vie. Celle qui écrit ces lignes a eu le bonheur de recevoir de ses leçons. Après avoir corrigé des fugues qu'il lui faisait écrire sur des airs connus, parce que, disait-il, il fallait s'accoutumer le moins possible à se passer de mélodie, il lui donnait à mettre en musique quelques vers, pris au hasard, mais qui peignaient toujours un sentiment quelconque. Alors il faisait sentir à l'élève toutes les fautes d'expression ou de déclamation qu'elle avait pu commettre. Il entrait dans les détails les plus intéressants sur le fond et les ressources de l'art, et, pour se faire mieux comprendre, il composait lui-même un chant, toujours vrai, toujours mélodieux, que lui inspirait la situation qu'il fallait peindre. Ces leçons, si précieuses

pour la personne qui les recevait, le fatiguaient prodigieusement ; mais il prétendait ne pouvoir pas en donner d'autres.

Quand Grétry eut fait représenter trente ouvrages, les comédiens le prièrent de vouloir bien accepter une loge pour lui et sa famille. Tous les soirs, à moins qu'il ne fût malade, il allait au théâtre, et comme, pendant quarante ans, la toile s'est levée à peu près chaque jour pour la représentation d'un opéra de lui, il plaisantait lui-même du plaisir qu'il prenait à entendre sa musique. Il est juste de dire qu'il se plaisait aussi franchement à entendre celle des autres, surtout quand elle était composée dans le système qu'il croyait propre à son art. On l'a vu souvent applaudir vivement différents morceaux de Dalayrac, ou de Boïeldieu qui débutait alors. Il était moins enthousiaste, on doit l'avouer, de ce qu'il appelait la musique tapageuse ; il n'aimait pas à voir les compositeurs dramatiques chercher leurs plus

puissants effets dans l'accompagnement. « C'est faire jouer un trop grand rôle à l'orchestre, disait-il ; il ne faut pas que le piédestal brille aux dépens de la statue. » Toutefois, il rendait pleine justice aux richesses d'harmonie dont les Méhul, les Chérubini dotaient le théâtre ; car Grétry n'était point envieux, soit que son doux caractère se refusât à tout sentiment haineux, soit qu'il eût la conscience intime de sa supériorité, il voyait avec calme les succès de ses rivaux et s'abstenait volontiers de toute critique.

Dans l'espace de vingt-cinq années, il avait composé quarante-six opéras, et, le dernier de tous, *Anacréon*, ayant obtenu le plus grand succès, ce fut ce moment qu'il choisit pour abandonner son art.

Il a survécu dix-huit ans à cette sage résolution, jouissant d'une renommée toujours croissante, que ne venaient point affaiblir les œuvres débiles du vieillard. Il passait les hivers à Paris, objet de la considération gé-

nérale et des applaudissements du public ; il se retirait l'été à Montmorency, où il avait acheté l'ermitage de Jean-Jacques Rousseau. C'est là qu'il s'est éteint doucement, le 24 septembre 1815, à l'âge de soixante-et-onze ans.

Son corps ayant été rapporté à Paris, ses funérailles furent une sorte d'apothéose. On n'avait jamais vu, et, vraisemblablement, on ne reverra plus chose pareille. Tout ce qui tenait aux sciences, aux lettres et aux arts suivait en grand deuil le char funèbre. Dès le matin, une immense foule de peuple remplissait les rues que devait suivre le cortège. On fit des stations devant les théâtres, où des éloges furent prononcés par les acteurs les plus célèbres de la capitale. Le corps arrivé à Saint-Roch, tous les orchestres de Paris réunis exécutèrent une messe des morts, dont les morceaux étaient composés par nos premiers maîtres. Les cœurs étaient vraiment tristes : les larmes coulaient, lors-

que le cortège, suivi par une foule innombrable, se remit en marche pour aller déposer l'auteur de *Richard* dans sa dernière demeure. Ce qu'il y eut surtout de remarquable dans cette triste et glorieuse cérémonie, c'est que nul ne demandait à son voisin à qui l'on rendait de si grands honneurs. Depuis le maréchal de France jusqu'au chiffonnier de Paris, tous connaissaient Grétry, tous savaient par cœur quelques-uns des airs qu'il avait composés; en un mot, tous lui devaient des jouissances.

* * *

Un des hommes avec lesquels Grétry a obtenu ses plus grands succès, était Sedaine, que la nature avait créé auteur dramatique. Admirable comme inventeur de situations comme pour la vérité de son dialogue, non-seulement Sedaine n'a jamais écrit un ouvrage privé d'intérêt, mais nul ne savait

mieux conduire une pièce et n'était plus certain de ses effets. Ce qui m'a toujours frappée dans ses comédies, aussi bien que dans ses opéras, c'est l'habileté avec laquelle il se dispense de faire ce qu'on appelle une *exposition* : ni dans *le Philosophe sans le savoir* ou la *Gageure imprévue*, ni dans *le Déserteur* ou *Richard Cœur-de-Lion*, etc., etc., on ne voit au début un des personnages faire à un autre le récit de ce qui s'est passé avant le lever du rideau, afin de mettre au fait le spectateur : dès la première scène, la pièce marche, et cela sans qu'il en résulte aucune obscurité, tant les éclaircissements se trouvent liés à l'action. Ce secret est celui des maîtres, et l'on ne peut aimer la comédie sans s'agenouiller devant l'exposition de Tartufe, faite si admirablement par madame Pernelle en colère.

Sedaine comptait avec raison sur ses effets ; je ne crois pas qu'un seul de ses ouvrages ait subi la première représentation sans être plus

ou moins sifflé. Il s'en inquiétait fort peu, se promenait tranquillement dans les coulisses, disant à ceux qu'il voyait redouter une chute : « Cent représentations. » Et si l'on insistait : « Cent cinquante représentations. » Lorsqu'il donna le *Comte d'Albert*, on siffla très fort dès les premières scènes. Madame Dugazon, qui jouait le rôle de la comtesse, le joignit et lui dit, toute tremblante : — « Nous n'achèverons pas le second acte. — Au second acte, répondit-il, quand les applaudissements effondreront la salle, ne vous troublez pas, je vous prie, ne soyez pas trop émue. » On a joué en effet le *Comte d'Albert* plus de cent fois, la salle pleine.

Tout le monde sait que Sedaine avait été, dans sa jeunesse, tailleur de pierre. Un architecte qui l'avait surpris lisant, s'intéressa à lui, le mit au nombre de ses élèves et finit par l'associer à ses travaux. Devenu maître d'une partie de son temps, il ne tarda pas à se livrer à son penchant pour l'art drama-

tique, et le *Diable à quatre*, son premier opéra donné, il put compter à deux théâtres autant de succès que d'ouvrages.

Sedaine allait fort peu dans le monde ; on peut remarquer néanmoins que dans ses comédies (notamment dans la *Gageure*), il a su donner à ses personnages le ton de la meilleure compagnie. Quant à sa manière d'être, avec le peu de gens qu'il aimait à fréquenter, elle était franche, souvent même un peu brusque, attendu que jamais il n'employait de circonlocution pour exprimer sa pensée. Bien qu'il fût aisé de voir qu'il manquait d'instruction première, au point de ne pas écrire correctement sa langue, ainsi que le prouvent, dans ses opéras, plusieurs fautes de français, il avait tant d'esprit naturel que j'ai rarement joui d'une conversation aussi intéressante que la sienne ; il laissait percer, sous une écorce un peu rude, une justesse et une finesse d'observation qui prêtaient à son entretien un charme infini.

Sedaine avait l'horreur du faux au théâtre. Il ne supportait pas davantage qu'on répandît le froid et l'ennui sur ce qui était bon et honnête ; aussi a-t-il toujours pris grand soin de ne mettre la morale qu'en action. Un soir, il se trouvait dans la loge de Grétry à la première représentation d'un opéra de Bouilly. La pièce roulait sur ce beau trait d'un porteur d'eau très misérable, qui, trouvant un portefeuille rempli de billets de caisse, l'avait rapporté à son propriétaire. Le sujet, comme on le voit, pouvait dispenser l'auteur de faire un sermon à chaque scène. Cependant le dialogue se composait, d'un bout à l'autre, de maximes sur la conscience, la probité, etc., etc. Sedaine, après s'être démené pendant quelque temps sur sa chaise, se leva tout à coup. — Je m'en vais, dit-il, cet homme-là fait puer la vertu ; et il sortit de la loge.

Sedaine était membre de l'académie d'architecture, mais il fut longtemps repoussé de

l'académie française, qui le trouvait trop peu littéraire. Il ne dut l'honneur d'y être reçu qu'au succès éclatant de Richard Cœur-de-Lion.

Il est mort en 1797.

* * *

Dans un moment où le goût de jouer au loto-dauphin avait gagné la société, au point que l'on ne jouait plus autre chose, quelques femmes, qui voulaient aider le sort, ne se faisaient point scrupule de lever rapidement leur dauphin, placé sur un autre numéro que celui qu'on venait d'appeler, en disant avec assurance : *Mon dauphin!* Un soir le duc de Lauzun, qui perdait beaucoup, ayant fini par découvrir ce manège, se leva de table. — Pourquoi donc quittez-vous le jeu? lui dit une des coupables. — Tout bien considéré, mesdames, répondit le duc, le loto n'est pas l'ami de l'homme.

* * *

Voici un trait de la reine Marie-Antoinette qui prouve combien cette infortunée princesse était bonne. Celui qui me l'a raconté le tenait de M. de Chalabre, qui s'était seulement abstenu de lui nommer l'auteur du délit.

M. de Chalabre tenait la banque chez la reine, quand on jouait le pharaon à la cour. Un soir, qu'il ramassait l'argent des joueurs qui venaient de perdre le coup, la grande habitude qu'il avait de soulever des rouleaux de cinquante louis, lui fit reconnaître à l'instant qu'un rouleau qu'il tenait dans sa main et qu'il avait vu poser sur la table par un très-jeune homme, était faux. Dans la crainte de le remettre par mégarde en circulation, il saisit un moment où personne ne le regardait et le mit précipitamment dans la poche de sa veste.

La reine seule l'avait vu. Surprise que M. de Chalabre, dont l'extrême délicatesse au jeu était connue, se permît de soustraire

la moindre somme de sa banque, elle attendit que tout le monde se retirât et lui fit signe de rester.

Lorsqu'ils se trouvèrent seuls. — Monsieur de Chalabre, lui dit-elle, je désirerais savoir pourquoi vous avez ôté du jeu ce soir un rouleau de cinquante louis ? — Un rouleau, madame ? — Oui, reprit la reine, vous l'avez mis à droite, dans la poche de votre veste. — Puisque Votre Majesté m'a vu, répondit M. de Chalabre, je me vois forcé de lui dire que j'ai retiré ce rouleau parce qu'il est faux. — Faux ! s'écria la reine. M. de Chalabre sortit le rouleau, et en déchira le papier qui ne renfermait qu'un morceau de plomb habillement taillé. — Avez-vous pu remarquer celui qui l'a posé sur la table ? demanda la reine, que le saisissement avait fait pâlir.

M. de Chalabre répondit à cette question avec un embarras si marqué, que Marie-Antoinette insista et finit par dire, d'un ton

qui ne permettait plus de détours : — Je veux le savoir. — Eh bien ! madame, c'est le jeune comte de ***.

La reine, entendant le nom d'une des meilleures familles de France, poussa un soupir. — Je vous demande, monsieur de Chalabre, dit-elle, au bout d'un instant, de garder un silence absolu sur cette triste affaise, et elle le congédia.

Au cercle suivant, le jeune comte, dont le père était alors ambassadeur près d'une cour étrangère, arriva seul comme de coutume. Quand la reine le vit s'approcher de la table du pharaon, elle lui dit en souriant : — Monsieur le comte, j'ai promis à votre mère de vous prendre sous ma tutèle pendant son absence, notre jeu est trop cher pour un jeune homme, et vous ne jouerez plus le pharaon à la cour.

Le comte rougit beaucoup ; il ne put témoigner sa reconnaissance d'une si grande

bonté qu'en s'inclinant respectueusement d'un air attendri, mais il est probable que depuis ce jour, le comte de *** ne joua plus nulle part.

* * *

Une remarque que j'ai toujours eu lieu de faire, c'est que les personnes que l'on pleure le plus longtemps quand la mort les a frappées, sont celles qui étaient bonnes. Depuis que j'existe, j'ai vu mourir bien des gens distingués ; la douleur de leur famille, de leurs amis était vive ; mais le temps produisait sur elle son effet accoutumé, même lorsque ceux dont je parle laissaient après eux une grande célébrité. En un mot, j'ai reconnu que l'on peut oublier assez promptement l'homme d'esprit ou l'homme de talent avec lequel on a vécu ; mais qu'on n'oublie jamais celui dont mille circonstan-

ces de la vie viennent sans cesse nous rappeler la bonté.

* * *

De tous les chanteurs que j'ai entendu dans ma jeunesse, Garat, selon moi, était le plus extraordinaire et le plus parfait. Il n'avait jamais eu de maître, il ne connaissait pas même la gamme, mais la nature l'avait doué d'une organisation musicale si prodigieuse, qu'il plaçait instinctivement la bonne basse sous la première mélodie venue qu'on lui faisait entendre, et qu'en écoutant un opéra, il retenait dans sa mémoire le chant et les parties importantes de l'orchestre.

Il était né à Bordeaux, d'une excellente famille, qui combattit inutilement la passion effrénée qu'il manifesta dès son enfance pour la musique. Cette passion l'ayant emporté sur tout, il arriva seul à Paris à l'âge de vingt ans, et Grimm, dans sa correspon-

dance, parle de *l'enthousiasme qu'inspirait aux artistes et aux amateurs la ravissante voix d'un jeune homme qui, ne sachant pas la musique, chantait tout l'opéra d'Orphée* (1) *comme un autre aurait chanté une ariette.*

A force de vocaliser, ce qu'il faisait à la vérité du matin au soir, même en se promenant sur les boulevards, il était parvenu à donner à son gosier toutes les cordes de l'échelle, en sorte qu'il chantait avec la même facilité, et la même pureté de son, un air de basse, de baryton, de ténor ou de soprano. Il savait tout par cœur, ainsi qu'on doit le penser, puisqu'il n'aurait pu déchiffrer une ligne ; mais s'il voulait apprendre un morceau, il suffisait que l'une des personnes auxquelles il donnait ses conseils (car il n'a ja-

(1) C'est pour avoir chanté devant la reine Marie-Antoinette, à laquelle il donnait des leçons, la grande scène d'*Orphée aux enfers*, écrite dans la partiton italienne pour un soprano, que Garat a joui, jusqu'à notre première révolution d'une pension de six mille francs.

mais voulu avoir d'élèves payans), lui en chantât les notes deux ou trois fois : il le savait, plaçait les ornemens à sa guise, et ne l'oubliait plus.

Sa mémoire, au reste, était si merveilleuse qu'on aurait peine à s'en faire une idée, si je ne citais un fait, qui m'a été affirmé par tous les musiciens qui l'ont connu dans son jeune temps.

Le célèbre Marchesi, qui avait pris un engagement à Londres, se trouvant appelé à Paris par des intérêts d'affaires qui touchaient sa fortune, demanda à son directeur un congé de trois semaines que ce dernier lui accorda, sous la condition expresse que la perle des chanteurs de la Grande-Bretagne ne chanterait point devant la reine de France. Ne point chanter chez la reine, si elle lui témoignait le désir de l'entendre, c'était pour Marchesi ne pouvoir chanter devant personne ; toutefois il en donna sa parole, et partit.

Marie-Antoinette, instruite aussitôt de son arrivée à Paris, le fit assurer, avec toute sa grâce habituelle, de l'extrême plaisir qu'il lui ferait en venant une fois à Versailles. Marchesi, retenu par sa promesse, témoigna respectueusement ses regrets, et s'excusa par l'engagement qu'il avait pris de ne point chanter en France.

Quelques jours après, pensant que son refus de chanter chez la reine devait être connu, il crut pouvoir ne plus se priver d'entendre quelques-uns des concerts de Paris, auxquels on l'invitait de toutes parts, et comme il lui avait été dit que l'on faisait toutes les semaines une excellente musique chez madame de la Galissonnière, ce fut chez elle qu'il se rendit un soir.

Le concert commença par un quatuor instrumental, après lequel madame de la Galissonnière pria Garat de chanter. Garat y consentit aussitôt ; et, comme électrisé par la présence du *Cigne de l'Italie,* il se sur-

passa tellement, que Marchesi avait peine à retenir des cris de surprise et d'admiration. A la fin de l'air, il se lève dans une sorte de transport ; il court au piano, et serrant Garat dans ses bras : — Quel talent ! quel talent ! s'écrie-t-il ; comment vous rendre le plaisir que vous venez de me faire ? — En chantant vous-même quatre mesures, maëstro, répondit vivement Garat. — Eh bien ! soit, dit Marchesi ; je n'ai rien à vous refuser.

A ces mots, les assistants ravis font revenir l'accompagnateur, et, sur la demande de Marchesi, on place sur le pupitre l'air d'*Alexandre aux Indes*, dont le beau récitatif commence par ce vers :

Alessandro che fai (1) ?

(1) Il faut dire qu'à cette époque, la partie distinctive du talent d'un grand chanteur était l'art de composer et de placer les traits, les fioritures. On peut voir que, dans les airs de Sarti, de Jomelli, etc., le chant est noté simplement. Rossini (qui chantait à merveille il est vrai) est le premier

Marchesi chante. Garat, assis en face de lui, respire à peine ; son âme entière est concentrée dans ses oreilles, qui ne perdent pas une note, et la foudre, en tombant sur lui, pourrait seule l'arracher à son extase.

Le lendemain il se rendit chez Marchesi, qui l'avait invité à venir déjeuner. Quand ils eurent quelque temps causé de musique, avec deux ou trois artistes qui se trouvaient là, Marchesi dit à l'un d'eux : — Accompagnez, je vous prie, monsieur Garat, que je serais bien heureux d'entendre encore. — Alors Garat lui demanda la permission de chanter l'air d'*Alexandre aux Indes*, qui l'avait si fort ravi la veille. Marchesi donna son consentement par un sourire ; mais quel ne fut pas son étonnement, lorsqu'il crut s'entendre lui-même. L'accent, l'expression, les ornemens, le moindre appogiature, tout

compositeur qui ait imaginé d'inventer lui-même, et d'écrire tous les ornements de sa musique, ce qui réduit ceux qui chantent ses opéras au seul mérite de l'exécution.

était saisi avec une telle exactitude, et reproduit avec un tel charme d'exécution, que le grand chanteur levait les yeux au ciel, et finit par s'écrier : *È un diavolo ! è un diavolo* (1) *!*

Garat se plaisait à donner des conseils à quelques femmes qu'il entendait chanter dans la société. Plusieurs lui ont dû un talent dont beaucoup d'artistes auraient été fiers. Mademoiselle de Chavilly, entre autres, qui avait une voix superbe, était parvenue, grâce à lui, à chanter Gluck comme aucune femme, même au théâtre, ne l'a jamais chanté. Mon père, qui le connaissait depuis longtemps, l'ayant prié de vouloir bien me donner quelques minutes de leçon de temps à autre, il y consentit, et je me souviens que la première fois qu'il nous accorda cette faveur, il resta plus d'une demi-heure pour me faire dire à son gré les quatre premières lignes du récitatif

(1) C'est un diable ! c'est un diable !

d'un air de *Didon*. Comme je prononçais fort mal, il se contentait de me dire : « Recommencez; je n'entends point vos paroles. » J'obéissais, mais sans être plus heureuse, la mollesse de mon accentuation rendant tous mes efforts inutiles. Las de me répéter ce fatal : « Je n'entends point, » il se mettait à chanter la phrase lui-même; alors j'admirais l'expression que donnait à ces notes sa manière de dire; seulement il m'était impossible de l'imiter. En vain je criais, en vain j'ouvrais la bouche au point de me démonter la mâchoire, lorsqu'enfin il me dit : — Mais ne vous épouvonnez donc pas ainsi; appuyez simplement sur les consonnes, on entendra tout.

Ce procédé, en effet, est infaillible, et je me trouve heureuse de pouvoir le communiquer ici aux jeunes femmes qui apprennent à chanter. On a dû remarquer d'ailleurs que parmi les élèves de Garat, ceux qui étaient destinés au théâtre, madame Bran-

chu, Nourrit, Ponchard, etc., se sont tous distingués par une belle prononciation. Cette qualité dans un chanteur a le grand avantage de prolonger ses succès au-delà du temps où ses moyens fléchissent. Il y a quelques années, j'assistais à une représentation de la *Dame Blanche ;* Ponchard chantait encore le rôle qu'il avait créé dans cet opéra, mais sa voix s'était affaiblie, au point qu'il s'est retiré du théâtre peu de mois après. Tous ceux qui jouaient les autres rôles avaient des voix jeunes et fortes ; Ponchard n'en fut pas moins le seul que l'on entendait, et celui qu'on applaudissait le plus. Depuis lors, le célèbre Duprez vient de nous offrir un nouvel exemple à l'appui de ce que j'avance sur le pouvoir de la prononciation.

Garat n'était plus très jeune quand je l'ai connu, mais son talent était dans toute sa force. S'il est vrai, comme on me l'a dit, qu'il ait toujours obtenu les plus grands suc-

cès près des femmes, on ne saurait les attribuer qu'à sa voix, attendu qu'il était fort loin de pouvoir être cité parmi les beaux hommes. Sa taille était médiocre, ses traits, fort irréguliers, avaient quelque chose d'étrange. Il soignait beaucoup sa mise, mais parfois elle était assez bizarre pour que, dans un lieu public, il pût se féliciter d'être connu de tout Paris. Il avait beaucoup d'esprit naturel, racontait à merveille, et ce feu méridional qui animait sa conversation produisait souvent des saillies tout à fait amusantes. Un jour, par exemple, qu'il se trouvait dans notre loge, à l'Opéra-Comique, Soulié chantait un air. Soulié était le premier acteur qui eût eu l'idée de broder la musique française, et cette innovation l'avait rendu l'idole du parterre. Toutefois, comme il avait très peu vocalisé, il était rare qu'il ne manquât point son trait, et qu'il n'altérât point la mesure. Garat, qui l'écoutait, trépignait derrière moi, lorsqu'enfin il

s'écrie : — Comment ! on ne tirera pas un coup de fusil à cet homme-là (1) ?

Lorsque notre première révolution eut fait perdre à Garat la pension que lui faisait la reine, il donna des concerts, auxquels la foule se portait avec un empressement qui ne se ralentit point, jusqu'au moment où il partit pour voyager en Espagne, en Angleterre et en Allemagne. A son retour à Paris, il ne chanta plus que des romances, des boléros, des nocturnes, que l'on écoutait encore avec délices.

* * *

Philidor, le compositeur dont les succès ont précédé ceux de Grétry, était, comme l'on sait, l'auteur d'*Ernelinde*, du *Maréchal ferrant*, et de beaucoup d'autres ouvrages, donnés au Grand-Opéra ou à l'Opéra Comi-

(1) Soulié, au reste, était excellent musicien, et même compositeur ; il a fait la musique d'un opéra intitulé *le Secret*, dans lequel on trouve de fort jolies choses.

que ; mais il s'était en outre rendu célèbre comme le plus habile joueur d'échecs de l'Europe, et il avait, dans sa jeunesse, fait une ressource de ce talent pour vivre à l'aise en Allemagne, en Hollande et en Angleterre. Les plus forts amateurs, bien qu'il leur rendît toujours des pièces, ne parvenaient jamais à le gagner. On l'avait même vu deux ou trois fois conseiller une personne placée hors de sa vue, et qui conduisait une partie pour son compte, tandis qu'il en jouait une autre ; mais un pareil effort de tête le fatiguait, au point qu'il renonça totalement à exécuter de nouveau ce tour de force.

Néanmoins, M. le comte d'Artois en ayant entendu parler, eut le plus grand désir d'en être témoin, et fit proposer à Philidor de jouer contre lui cent louis de cette manière. Philidor, après avoir bien averti le prince qu'il était certain de le gagner, finit par céder à ses instances et par accepter le pari.

Quand M. le comte d'Artois eut choisi les deux joueurs qui devaient défendre ses intérêts, comme il était bien décidé à payer les cent louis, quelque chose qui arrivât, il fit consentir en secret le second de Philidor à ne point exécuter exactement un des ordres qui lui serait donné, et ceci convenu, la partie commença. Elle était à peine en train, que Philidor ayant dit à son joueur de faire sortir un de ses cavaliers, celui-ci fit sortir un fou, et, une vingtaine de coups après, il avertit que l'adversaire faisait échec au roi avec sa reine. — Cela n'est pas possible, s'écria Philidor, notre cavalier la prendrait. — Mais le cavalier n'est pas là, répondit le complice du prince, c'est le fou. — Comment le fou !

Philidor posa sa tête dans ses deux mains; et réfléchit profondément le temps qui lui était nécessaire pour rappeler toute la partie à sa mémoire. — Au cinquième coup, dit-il enfin, quand je vous ai dit de faire sortir le

cavalier, vous vous êtes trompé, et vous avez fait sortir le fou.

A ces mots, le comte d'Artois se leva, saisi de surprise et d'admiration ; il avoua sa malice, en priant Philidor de la lui pardonner, et lui envoya le lendemain matin ses cent louis dans une boîte d'or, ornée de son chiffre en diamants.

* * *

Madame de Matignon, qui entrait dans un salon où se trouvait beaucoup de monde, ayant aperçu madame de Balbi, s'approcha d'elle vivement, et lui dit tout haut : — Je sors d'une maison, madame, où l'on vient de m'apprendre que vous disiez beaucoup de mal de moi. — Eh bien ! sommes-nous quittes ? répondit madame de Balbi sans se déconcerter le moins du monde.

Madame de Balbi était aussi spirituelle qu'on puisse l'être ; non-seulement dans sa

conversation, les mots fins, les saillies, les traits piquants se succédaient sans relâche, mais elle contait admirablement. Comme je ne l'ai connue qu'à l'époque de sa rentrée en France, après l'émigration, je ne saurais dire si, dans sa jeunesse, elle avait été fort jolie ; il faut croire pourtant qu'elle n'était point dénuée d'agréments personnels, puisqu'elle a captivé très longtemps le cœur de Monsieur, frère de l'infortuné Louis XVI, et depuis Louis XVIII, Monsieur, pendant plusieurs années, entretenait avec elle une correspondance suivie, et lorsque madame de Balbi vivait retirée à Versailles, où elle est morte, elle a montré à plusieurs personnes quelques-unes des lettres de ce prince, qui sont des modèles de style épistolaire. Tout le monde sait d'ailleurs que Louis XVIII joignait à une instruction littéraire peu commune beaucoup d'esprit naturel ; il a même fait dans sa jeunesse de très jolis vers, et lorsqu'on a donné l'opéra de *Panurge*, dont Gré-

try avait fait la musique, et qui eut un grand succès, le bruit courut que Monsieur était l'auteur de cet ouvrage, et que Morel (attaché à sa maison sous je ne sais quel titre), bien qu'il fût nommé sur l'affiche, n'était que son prête-nom.

* * *

Le comte de Rivarol, l'auteur du *Discours sur l'universalité de la langue française*, était intimement lié avec le marquis de Champcenetz. Dans les commencemens de notre première révolution, ils écrivaient ensemble, d'abord le *Petit Almanach des grands hommes*, ensuite *les Actes des Apôtres*, ouvrage périodique, dans lequel ils défendaient la monarchie contre l'Assemblée nationale, avec une verve et une gaîté de saillies qui servaient mieux la cause que n'auraient pu le faire les écrits les plus sages et les plus sérieux. Ils avaient tous deux prodigieusement d'esprit, mais celui de M. de Rivarol prenait

souvent une teinte grave, celui de son ami jamais; nul homme ne fut plus réellement gai que M. de Champcenetz ; ses chansons, ses écrits sont tous marqués au coin du comique, il en était de même de sa conversation, et comme il faisait fréquemment des calembourgs, Rivarol l'appelait l'*épigramme de la langue française*.

M. de Champcenetz s'était rendu redoutable à tout le monde par son goût et son talent pour la satire; ses sarcasmes n'épargnaient personne, aussi se faisait-il assez d'ennemis pour s'attirer plusieurs duels; s'il ne se battait pas aussi souvent qu'il aurait pu le faire, c'est qu'il était connu pour se servir de l'épée et tirer au pistolet à merveille, outre qu'il avait beaucoup de courage.

Ce courage ne s'est point ébranlé, même aux approches de la mort. Il n'a cédé qu'une fois, je crois, et d'une façon assez plaisante, dans une circonstance tout à fait imprévue. Il logeait chez son père, qui était gouverneur

des Tuileries et qui habitait une partie du pavillon de Flore, lorsqu'un matin le feu prit au pavillon et fit en quelques minutes des progrès effrayants. Le gouverneur étant à Versailles, on monta aussitôt au troisième, où demeurait son fils, pour avertir ce dernier et prendre ses ordres. Cette annonce saisit tellement M. de Champcenetz, qu'il resta d'abord immobile, sans pouvoir dire un mot sur ce qu'il fallait faire, et lorsqu'il apprit que les flammes allaient gagner l'escalier, il perdit la tête si complètement, qu'avant de s'enfuir, il se mit à jeter par les fenêtres, ses vases précieux et ses pendules, en disant : C'est toujours cela de sauvé.

M. de Rivarol quitta la France avant l'époque de la terreur. M. de Champcenetz, moins prudent que son ami, resta, et périt sur l'échafaud. Traduit devant le tribunal révolutionnaire, lorsqu'il s'entendit condamner à mort, il obtint la permission de dire quelques mots, et demanda au président,

Fouquier-Tinville, s'il n'avait pas ici le droit de se faire remplacer, comme dans la garde nationale.

* * *

C'est avec beaucoup de justesse qu'on a toujours parlé de la mode comme d'un tyran auquel tout le monde se soumet ; et comme elle impose ses lois sous peine de nous exposer au ridicule, c'est en France que son despotisme est le plus assuré, aussi fait-elle subir à l'ameublement, et surtout à la toilette d'une Parisienne, des changemens si fréquents et si subits qu'une femme qui se voue au soin de la suivre avec une parfaite exactitude ne doit réellement pas avoir le temps de penser à autre chose.

Je m'amusais dernièrement à repasser dans ma mémoire toutes les métamorphoses qui se sont opérées dans ma coiffure depuis mon enfance : très jeune encore, je portais mes cheveux poudrés et pommadés, relevés

devant sur ma tête, de manière à laisser distinguer ce qu'on appelait les sept pointes, qui, lorsqu'elles se trouvaient régulières, passaient pour une grande beauté. Bientôt après je les rabattis sur mon front pour les faire *crêper*, tantôt en grosses, tantôt en petites boucles, avec un énorme chignon derrière. Puis on fit retomber ce chignon, laissant les cheveux flotter sur les épaules, retenus par un coulant d'or ou d'acier. A la révolution de 1789, toutes les femmes quittèrent la poudre, et peu après nous portâmes pendant plus d'un an des perruques blondes. On reprit enfin ses cheveux, mais pour les faire couper court et se coiffer à la Titus. Les cheveux repoussés, nous nous coiffâmes longtemps à la grecque et les têtes de toutes les statues antiques servirent successivement de modèles à nos coiffeurs. Ensuite je portai des nœuds d'Apollon, des choux, que sais-je ? non sans voir reparaître chez plusieurs élégantes de longues boucles

pendantes, que l'on nommait, dans ma jeunesse, des *repentirs ;* puis enfin des bandeaux que j'adoptai comme beaucoup d'autres vieilles femmes, bien décidée à les conserver, parce que cela est plutôt fait.

* * *

La reine Marie-Antoinette, qui chantait, aimait beaucoup à jouer l'opéra-comique. Elle était parvenue, non sans peine, à trouver parmi les personnes de la cour le nombre d'actrices et d'acteurs suffisant pour monter, sur son petit théâtre de Versailles, *l'Amant jaloux,* de Grétry, et le roi, dont le plus grand plaisir était de la voir s'amuser, assistait à la première répétition.

Elle avait choisi le rôle de la soubrette ; M. le comte d'Artois jouait celui de l'officier français, lequel doit, au premier acte, embrasser, en sortant, la soubrette. Au moment d'embrasser la reine, M. le comte d'Artois

s'arrêta, disant : — « Il faudrait, madame, savoir si le roi le trouvera bon. » Marie-Antoinette, qui sentit la convenance de décider ce point avant de représenter la pièce devant toute la cour, pria son auguste époux de vouloir bien donner son avis. — « Puisqu'il joue le rôle d'un officier français, répondit Louis XVI en riant, il faut bien qu'il embrasse une jolie femme dès que l'occasion s'en présente. Ce n'était pas la peine d'interrompre la répétition pour cela. »

* * *

Jamais existence de femme n'a peut-être été plus brillante et plus honorable que celle de madame Lebrun. Dès l'âge de dix-sept ans, son talent l'avait placée sur la première ligne des peintres qui précédèrent l'école de David. A la cour, à la ville, on se disputait ses heures pour obtenir un portrait sorti de ce pinceau si jeune et si habile. Son mariage

avec M. Lebrun acheva de perfectionner le talent extraordinaire qu'elle tenait de la nature; car elle n'a jamais eu positivement de maître. M. Lebrun, l'homme de l'Europe qui se connaissait le mieux en peinture, faisait le commerce des tableaux, dans lequel il a gagné, dit-on, des sommes prodigieuses. Elle put joindre alors, aux précieux conseils qu'elle recevait de son mari, la vue d'une multitude de chefs-d'œuvre des plus grands maîtres de l'école italienne et flamande, et l'on juge combien ces favorables conjonctures furent utiles à son talent.

A cette époque, l'académie de peinture admettait des femmes, qui n'y siégeaient qu'en bien petit nombre, ainsi qu'on doit l'imaginer. En 1785, madame Lebrun devint donc collègue de Joseph Vernet, de Menageot, de Vincent, etc., etc., etc., et fit, pour son tableau de réception, *la Paix ramenant l'Abondance*, tableau que tous nos peintres admiraient encore au ministère de l'intérieur

en 1840, et qu'on a, je crois, porté depuis à Versailles.

Madame Lebrun avait alors vingt-huit ans; elle était belle, riche, l'artiste le plus renommé de la France. Elle devint l'idole de cette société, que nous ne connaissons que par ouï dire, mais que ses formes gracieuses et bienveillantes devaient rendre si aimable. Sa maison était le rendez-vous de tous ceux qui avaient acquis un nom dans les sciences, dans les lettres et dans les arts. Il se joignait à cette réunion les hommes et les femmes de la cour, assez heureux pour se faire inviter à des soupers où l'on servait trois modestes plats, mais où les princes du sang venaient s'asseoir entre Gluck et l'abbé Delille.

Lorsque les horreurs de la première révolution et le désir de refaire une fortune que M. Lebrun avait dissipée après avoir dissipé la sienne, obligèrent madame Lebrun à chercher dans les pays étrangers un asile tranquille et sûr, elle retrouva partout cette po-

sition hors de pair, que lui avaient valu son grand talent et ses qualités personnelles. Partout, les palais et les ateliers lui furent ouverts. A Berlin, à Vienne, à Saint-Pétersbourg, à Londres, elle se vit recherchée par les artistes, par les grands, par les rois, et dut penser que l'Europe entière était sa patrie.

Gâtée, flattée, adulée par tout ce qui l'entourait, et cela depuis l'âge qui touche à l'enfance, on peut croire qu'une pareille femme a passé sa vie dans un enivrement d'orgueil continuel. Nous tous qui ne l'avons connue que vieille, et qui l'avons tant aimée, nous sommes bien certains qu'elle n'a jamais cessé d'être simple et naturelle. Plus passionnée de son art qu'enorgueillie de ses succès, la vanité lui était aussi étrangère que l'envie. Elle peignait, poussée par le besoin, payée par le plaisir de peindre. Tout ce que son talent lui avait attiré d'hommages et de considération, elle en parlait quelque-

fois, mais sans le moindre désir de se faire valoir ; elle contait cela ainsi qu'elle aurait conté toute autre chose, et comme elle était vraie jusqu'à la naïveté, il était aisé de voir qu'elle avait toujours puisé ses jouissances dans son atelier bien plutôt que dans le monde.

Lorsqu'elle fut rentrée en France, en 1801, elle trouva la nouvelle école parvenue à l'apogée de sa gloire. Bien loin d'envier les succès des peintres qui brillaient alors à Paris, son premier soin fut de rechercher et d'attirer chez elle Gérard, Girodet, Guérin et Gros, qui, tous quatre jusqu'à leur mort (car tous quatre l'ont précédée dans la tombe) sont restés ses amis. Elle allait voir leurs tableaux dans l'atelier avant de les voir au salon ; elle louait, elle admirait avec une franchise, avec un plaisir indicibles ; et cette femme, dont la figure était restée charmante, la taille d'une beauté remarquable, leur donnait ses conseils en maître. Pourtant, à

cette époque, madame Lebrun n'avait que quarante-cinq ans : elle peignait encore et devait encore peindre longtemps; mais le sentiment d'une basse jalousie n'était jamais entré dans ce noble cœur.

Napoléon, qui peut-être voyait dans le peintre de *la Sybille* l'artiste favori des Bourbons, ne la rechercha point et ne fit rien pour elle. Cette indifférence de l'empereur n'excita chez madame Lebrun ni la moindre aigreur, ni le moindre regret; je suis même tentée de croire qu'elle ne la remarqua pas; car elle n'en parla jamais. Elle continua de vivre tranquille et contente, entourée du petit nombre d'amis qu'elle avait retrouvés vivants et des gens de Paris les plus intéressans par leur talent ou par leur esprit.

Ce qui peut seul consoler un peu de la perte d'une aussi charmante femme, c'est la douce pensée qu'aucune vie n'a été aussi longue et aussi fortunée que la sienne. La bonté de son cœur, l'absence de toute haine,

de toute envie tenaient incessamment son âme dans cet état de calme qui donne le bonheur. Sa santé a toujours été parfaite. Depuis son enfance jusqu'à ses derniers jours, elle a peint avec délices, et l'on peut imaginer combien d'heures heureuses elle a dû à son pinceau, puisqu'elle a laissé, soit en France, soit à l'étranger, quinze tableaux d'histoire et six cent soixante-deux portraits, sans compter près de deux cents paysages, qu'elle se délectait à faire lorsqu'elle voyageait en Suisse ou en Italie. Passionnée des beautés de la nature, passionnée des arts, jamais elle ne s'est lassée d'admirer un site pittoresque, de regarder des tableaux, d'entendre de la musique ou des vers. Si l'on joint à toutes ces jouissances la noble satisfaction que donne une renommée européenne, on reconnaîtra que le sort l'a favorisée d'un bonheur sans mélange.

Ce sort ne s'est point démenti, même à ses derniers moments, puisque, dans sa qua-

tre-vingt-septième année, elle s'est éteinte doucement, en peu d'heures, et sans aucune souffrance.

* * *

Une femme très spirituelle, la comtesse de D...., disait un jour à sa fille, dont un excès de dévotion altérait la santé : — « Ma fille, vous étiez une ange; vous voulez devenir une sainte : c'est décheoir. »

* * *

Le maréchal de Richelieu, dans sa vieillesse, était devenu un peu sourd; mais il exagérait cette infirmité bien au-delà de ce qu'elle était chez lui, quand il ne lui plaisait pas d'entendre. En sa qualité de premier gentilhomme de la chambre, il avait sous sa dépendance les trois grands théâtres de Paris. Toutefois, comme il n'aimait pas que l'on pût dire qu'il exerçait un despotisme nuisible aux intérêts des acteurs so-

ciétaires, il prenait soin d'obtenir, autant que possible, l'agrément des comédiens à ses volontés. Sachant que l'Opéra-Comique allait renvoyer une débutante qui n'annonçait aucun talent, mais à laquelle il s'intéressait, il manda les deux semainiers (1) et fit prier Grétry de venir chez lui à la même heure.

Tout le monde réuni, le maréchal prit la parole. — « Je vous ai prié de venir, mon cher Grétry, dit-il, afin que vous énonciez devant ces messieurs votre opinion sur la jeune débutante. — Je pense, monsieur le maréchal, qu'elle ne donne aucune espérance pour l'avenir, répondit Grétry.—Vous l'entendez, messieurs, elle donne des espérances pour l'avenir. — Ensuite, reprit plus haut Grétry, elle n'a pas la voix juste.— Vous voyez que M. Gretry lui trouve la voix

(1) Les semainiers étaient les acteurs nommés chaque semaine pour administrer le théâtre.

juste, dit le maréchal ; ainsi, messieurs, vous la recevrez.

* * *

A beau mentir qui vient de loin, dit-on. Un vieux soldat, qui était revenu dans son village pour y finir ses jours, se donnait tous les soirs la joie de parler de ses campagnes à sa famille et à ses voisins, qui l'écoutaient avec autant de confiance que de plaisir. Étant jeune, il avait fait partie des troupes françaises qui servaient dans l'armée d'Hyder-Aly, à l'époque où ce dernier, auquel on donnait le titre de *roi des îles de la mer des Indes,* soutenait la guerre contre les Anglais. — C'était en 1768, disait le vieux soldat, que nous nous trouvions tous dans ce beau pays. Je n'ai jamais été plus heureux ; nous ne manquions de rien, et nous aurions été logés comme des princes, si nous n'avions pas mieux aimé vivre dehors à cause de la

chaleur. On nous permettait de chasser, de pêcher, tant que nous voulions; mais nous n'en avions guère le temps, parce que nous nous battions tous les jours. Les affaires étaient chaudes, je vous en réponds ; je me rappelle qu'une fois les Anglais ont tenu bon contre nous pendant quarante-huit heures, nous avons fini cependant par les mettre en fuite, et c'est là que je me suis fait remarquer, si bien que, le lendemain, quand le roi du pays nous a passés tous en revue et qu'il m'a reconnu dans les rangs, il est venu droit à moi, et il m'a dit : Soldat, tu t'es bien combattu, tu mérites une récompense. Tiens, voilà un billet d'Ambigu-Comique pour ce soir, que je te donne.

* * *

Peu de princes sont aussi bons que l'était M. le duc de Berry. L'extrême vivacité de son caractère, quand il ne parvenait point à

s'en rendre maître, amenait toujours en lui un prompt repentir et des mouvements d'âme qui ne permettaient à personne de lui en vouloir longtemps. Il était compatissant pour les malheureux, affable avec le pauvre monde, et tous les gens de sa maison, depuis ses gentilshommes jusqu'à ses palefreniers, l'adoraient.

Il prenait un intérêt si véritable au sort de ses domestiques inférieurs, qu'après les avoir sermonés pour les engager à placer une partie de leurs gages à la caisse d'épargne, non sans donner à plusieurs d'entre eux des livrets, il demandait de temps en temps à chacun de combien s'était augmenté son petit avoir. Un jour qu'il adressait cette question à l'un de ses valets de pied, celui-ci répondit qu'il n'avait plus rien, et, voyant le prince marquer du mécontement, il ajouta que sa mère, qui était pauvre, avait eu le malheur de se casser la jambe, et qu'il avait voulu qu'elle fût bien soignée. M. le duc de

Berry ne répondit pas un mot, prit des informations, et, certain que le fait était vrai, il fit venir le valet de pied : — Tiens, dit-il, je te rends ta somme, va la replacer tout de suite à la caisse d'épargne.

La bienfaisance à part, les princes ont peu de chose à faire pour se gagner les cœurs. Ce que j'ai vu se passer dans une soirée chez madame de Vaudreuil, en est une preuve. Le jour de la fête de M. le duc de Berry tombant le même jour que celui de la fête du roi, c'était seulement le lendemain de la Saint-Charles, qu'il avait contracté l'habitude, pendant l'émigration, de souper tous les ans chez le comte de Vaudreuil. Cette habitude subsistait encore après le retour de la famille royale en France, et, chaque année, madame de Vaudreuil prenait soin d'arranger une soirée qui pût amuser le prince. Sachant qu'il désirait entendre Garat, elle fit inviter le célèbre chanteur et sa femme à venir chanter chez elle le lende-

main de la Saint-Charles. A cette époque, Garat, qui commençait à vieillir, avait épousé une jeune personne dont la voix était fort belle, et, tous deux étant sans fortune, ils vivaient de leur talent. Madame de Vaudreuil les reçut donc avec politesse, mais comme des artistes qu'on paie.

Le concert, dont ils firent tous les frais, fut charmant. Entre autres morceaux, ils chantèrent ensemble le duo d'*Orphée* d'une manière si admirable, que les auditeurs, et principalement le duc de Berry, les complimentèrent avec un véritable enthousiasme.

La musique finie, et comme on allait se mettre à table pour souper, le prince s'aperçut que Garat cherchait son chapeau, se disposant à se retirer. — Est-ce que Garat ne soupe pas avec nous? demanda-t-il tout bas à madame de Vaudreuil. Celle-ci répondit qu'elle n'avait pas jugé convenable de l'inviter à la table de Son Altesse. — Allons donc!

allons donc! reprit M. le duc de Berry, je vais arranger cela. Et s'approchant de Garat, qui venait enfin de trouver son chapeau : — Est-ce que vous ne nous restez pas, monsieur Garat? lui dit-il; quand on chante comme vous venez de le faire, on n'est pas arrivé à l'âge où l'on désire se coucher de bonne heure, et puis je vous avertis que nous garderions madame.

On imagine bien qu'ils restèrent tous deux; mais depuis ce jour, ni Garat ni sa femme n'ont pu nommer le duc de Berry, sans ajouter qu'il serait bon roi.

Ce prince avait un ami, un véritable ami; c'était le comte de La Ferronays. Tous les deux à peu près du même âge, il n'existait entre eux aucune réserve, et M. de La Ferronays, aussi aimable et aussi spirituel qu'on peut l'être, se trouvait tout naturellement à portée de donner, sous forme de conversation, les conseils les plus sages et les plus

utiles à celui qui ne lui cachait jamais rien. Chacun d'eux se disait chaque jour qu'ils ne pourraient vivre l'un sans l'autre, et cependant, par suite de cette fougue de caractère que M. le duc de Berry ne pouvait entièrement vaincre, il s'élevait (bien rarement à la vérité) quelques petits orages entre les deux amis. Un jour, par exemple, que l'entretien s'était porté sur un sujet qui touchait vivement le duc de Berry, la discussion s'anima au point que le prince, emporté par la colère, laissa échapper quelques expressions si blessantes pour M. de La Ferronays, que ce dernier monta aussitôt dans la chambre qu'il occupait aux Tuileries, résolu à donner sa démission et à quitter la France

Il y réfléchissait tristement, quand il entendit frapper à sa porte, et que M. le duc de Berry entra, se jeta dans ses bras, lui disant d'une voix brisée : — Tu dois être mal-

heureux aussi, toi! car je le suis beaucoup depuis une heure.

* * *

La révolution a fait disparaître deux classes de la société qui, dans le dernier siècle, étaient fort nombreuses : les hommes à bonnes fortunes et les femmes entretenues ; car s'il existe encore quelques infortunées créatures qui vivent de leurs charmes, non-seulement elles n'ont plus le front de l'afficher, de tirer vanité des sacrifices que l'on fait pour elles, mais ces sacrifices, aussi secrets maintenants qu'ils étaient publics alors, sont devenus trop modiques pour amener le trouble dans les ménages et la ruine des familles. Mon père a vu toute autre chose ; il avait parmi ses tableaux un superbe portrait peint par Greuze, c'était celui d'une demoiselle Duthé, qui, dit-on, a mangé huit ou dix millions, il est vrai qu'elle était bien belle : je n'ai jamais vu d'aussi grands et d'aussi doux

yeux bleus. C'est pour elle qu'on a bâti une des premières maisons de la Chaussée-d'Antin (1), dont l'ameublement était si riche et de si bon goût, que les étrangers sollicitaient des billets pour le voir. La police faisait rentrer chez elle une demoiselle Théophile, qui partait pour Longchamp dans une voiture attelée de quatre chevaux, dont les harnais étaient couverts en strass, et l'on faisait sortir de l'Opéra, où la reine était attendue, une autre Laïs en vogue, qui se pavanait dans sa loge, portant sur elle plus de diamants que la reine n'en avait dans tout son écrin. On peut dire, en un mot, que le scandale était au comble, et rien n'annonçait qu'il pût avoir un terme, les seigneurs et les financiers qui se ruinaient pour ces créatures, se faisant gloire de lutter entre eux de sottise : tel se vantait d'avoir vendu une ferme pour passer quatre heures avec Mademoiselle ***, tel autre

(1) Le quartier de la Chaussée-d'Antin est resté pendant longtemps celui de ces dames.

de donner cinq mille louis par an à une danseuse. On n'hésitait point à faire des dettes pour fournir à ces extravagances qui satisfaisaient la vanité; car il était bien rare que l'amour y entrât pour quelque chose. Enfin la révolution, en obligeant les hommes des plus hautes classes à s'occuper d'idées graves et en diminuant les fortunes, ce qui fait habiter un même appartement par la femme et le mari, a détruit le coupable et ridicule usage d'aller chercher des jouissances loin des siens, et de dépenser son revenu hors de sa famille. Il en résulte que les femmes entretenues, si elles ne sont pas encore en bien petit nombre, se trouvent au moins réduites à vivre modestement des dons qu'on leur fait aujourd'hui dans le plus grand mystère.

Quant aux hommes à bonnes fortunes, il ne faut que lire les *Mémoires* du maréchal de Richelieu, du duc de Lauzun, etc., etc., pour juger du triste effet que produit l'oisiveté, même sur des hommes que la nature

avait doués d'intelligence. C'était surtout parmi les gens de cour que le plaisir de séduire et de tromper des femmes devenait une occupation qui trompait l'ennui. Nos grands seigneurs, en temps de paix, n'avaient guère autre chose à faire que d'aller à Versailles et de revenir. Privés en général d'instruction, plus ils avaient d'esprit naturel, plus la conversation des discurs de rien, à laquelle ils étaient réduits, devait leur sembler insipide et les forcer à chercher une distraction dans la galanterie. Des liaisons où le cœur n'était pour rien, n'en occupaient pas moins leur tête, employaient leurs moments, et satisfaisaient leur vanité. On voit combien de jours, de soins, de démarches, qui n'étaient pas toujours sans danger, coûtaient à un Richelieu et à ses pareils la conquête d'une femme; et comme la rupture suivait habituellement de près le triomphe, une intrigue succédait à une autre (lorsqu'elles ne marchaient pas de front);

les lettres, les rendez-vous, les brouilles, les raccommodements, consommaient des heures, et cette misérable façon de vivre aidait les hommes désœuvrés à dévorer le temps.

Depuis soixante ans qu'une suite d'évènements terribles ou sérieux a porté dans toutes les têtes des idées graves, que les enfants des nobles, élevés pour la plus grande partie dans les collèges, ont pris ou se destinent à prendre un état quelconque, ce qu'on appelait les hommes à bonne fortune n'existent plus ; ils ont complètement disparu de la société, et celui qui, dans le monde, ne ferait autre chose que le métier de séducteur, nous semblerait assez passablement ridicule.

On peut donc dire que la révolution, qui a fait tant de mal, a fait aussi quelque bien, et, sous plusieurs rapports, les mœurs sont meilleures en France qu'elles ne l'étaient avant 1789.

* * *

Le maréchal de Mouchi, qui est mort sur l'échafaud pendant la terreur, était le plus grave des hommes, et sa femme se livrait rarement dans le monde à un mouvement d'abandon ou de gaîté. Une jeune femme, qui les voyait souvent, désirant savoir si les deux époux conservaient le ton froid et sérieux dans leur intimité, questionna sur ce point une fille attachée au service de la maréchale. — Oh! mon Dieu non, madame, répondit celle-ci; lorsqu'ils sont seuls, ils se donnent de petits noms : monsieur le maréchal appelle madame *ma marmite*, et madame l'appelle *mon poëlon*. — Surprise d'une chose aussi bizarre, la jeune curieuse eut recours à des renseignements plus sûrs : le fait était que le maréchal appelait sa femme *mon Armide*, et qu'elle l'appelait *mon Apollon*.

* * *

La duchesse de Lat..... disait d'une

femme qui n'était pas polie : Elle est difficile à la révérence.

Un de ses amis, très peu spirituel, lui reprochait d'avoir rapporté des propos qu'il avait tenus sur quelqu'un : — Soyez bien certain, mon cher A...., lui répondit-elle, que je ne m'amuse pas à répéter vos paroles ; j'aime mieux les miennes.

* * *

On disait devant le vicomte de Ségur qu'un nommé Leblanc, révolutionnaire enragé, mais qui avait rendu service à quelques personnes, venait de mourir. — Quoi ! ce pauvre Leblanc ! s'écria le vicomte, je l'ai beaucoup connu. Bon homme, mauvais gueux ; je l'aimais assez ; je suis bien aise qu'il soit mort.

* * *

L'amour-propre, quoi qu'on en dise, est un sentiment bien plus rare qu'on ne croit,

si, comme on le comprend généralement, il consiste dans cette haute opinion que nous concevons de nous-même, qui nous aveugle sur notre valeur personnelle, et ne nous laisse point douter de nos succès. L'amour-propre ainsi défini n'existe réellement chez personne; autrement, verrait-on la femme dont la beauté se passe, se teindre les cheveux et porter du fard? L'auteur, qui vient de faire paraître un ouvrage, compter si peu sur son talent qu'il a recours à un journaliste, et s'humilie volontiers devant lui pour en obtenir un article louangeur? Et cet autre, qui ne travaille jamais que sur les idées d'autrui, parce qu'il les trouve meilleures que les siennes? L'actrice, qui paie chaque soir des claqueurs afin d'être certaine qu'on l'applaudira? L'homme riche, qui parle sans cesse de sa fortune, sachant bien qu'il n'a pas d'autres moyens de considération dans le monde? Tous ces gens-là ne sont-ils pas extrêmement modestes?

Ce sont surtout les gens de lettres et les artistes que l'on accuse d'amour-propre ; mais rien n'est plus injuste, et l'on est forcé de le reconnaître quand on songe à l'envie réciproque qui les tourmente; s'ils avaient une grande confiance en eux-mêmes, ils ne craindraient pas tant leurs rivaux. Chacun s'avancerait dans la carrière plein du sentiment de sa force, certain de dépasser tous les autres, joyeux d'avoir à combattre des champions dignes de lui, et s'écriant comme le Cid : *Paraissez, Navarrois, Maures et Castillans!* Que voyons-nous, au contraire? Des hommes distingués employer la critique, souvent même l'intrigue, pour arrêter l'essor de tous ceux qui pourraient un jour lutter contre eux. Quels auteurs se fient assez à leur talent pour rendre franchement justice au talent qui s'annonce? Quels artistes se croient placés assez haut pour ne point redouter la concurrence? Le moindre rival les inquiète; ils voudraient l'étouffer. Tant

de crainte, tant de méfiance de soi-même ne sont-elles pas la preuve d'une excessive modestie?

Ne croyons donc pas si légèrement à l'amour-propre des hommes. Examinons leurs actions, sans nous arrêter à leurs paroles, et nous reconnaîtrons bientôt que chacun a le désir de paraître parfait, mais que personne ne se flatte de l'être. Il faut cependant excepter les sots. Les sots! fortunés mortels! toujours satisfaits d'eux-mêmes, ne doutant de rien, et d'autant plus confiants dans leur mérite qu'ils sont hors d'état de se juger comme de juger les autres. Tandis que les hommes passent leur vie à dissimuler les imperfections qu'ils se connaissent, un sot se félicite intérieurement sur la perfection de sa nature et sur l'étendue de ses moyens. Il n'impute jamais à lui-même les désappointements qu'il peut éprouver dans le monde : l'intrigue s'est opposée à ce qu'il obtînt telle place, une

cabale a fait refuser sa pièce, ses ennemis empêchent les libraires d'acheter ses ouvrages. Il n'en est pas moins convaincu de sa supériorité sur tout le monde, et cette conviction le met à l'abri de l'envie.

C'est à de pareils traits que l'on reconnaît l'amour-propre dans toute sa plénitude ; plût à Dieu que ce sentiment fût général ! Il ferait bientôt régner dans la société la paix et la bienveillance ; car l'homme tout à fait content de lui-même est content des autres ; mais une telle béatitude n'appartient qu'à la sottise, et comme il suffit de penser pour se découvrir des côtés faibles, la plupart des gens d'esprit, quelles que soient les apparences, resteront modestes, envieux et souvent chagrins.

* * *

Dugazon, un des meilleurs acteurs de la Comédie-Française, bien qu'alors ce théâ-

tre possédât Molé, Fleury, mademoiselle Contat, etc., conservait, hors de la scène, une gaîté d'esprit à laquelle il devait peut-être d'exceller dans les rôles comiques. S'étant pris un jour de querelle avec un de ses camarades, nommé Désessart, le plus gros homme que l'on pût voir, ils convinrent entre eux de se battre au bois de Boulogne à l'épée. Arrivés sur le champ de bataille avec leurs témoins, Désessart, qui, pour déguiser son obésité, portait toujours des vêtements noirs, ôte son habit et ne garde que sa veste. — Un instant, lui crie Dugazon, qui tire de sa poche un morceau de blanc d'Espagne, je ne suis pas un assassin, et j'ai réfléchi cette nuit que tu me faisais un trop grand avantage. En parlant ainsi, il s'approche, trace un cercle d'une dimension raisonnable sur le ventre du gros homme en disant : — Tous les coups d'épée que tu recevras en dehors du cercle ne compteront pas ; maintenant en garde !

Mais le fou-rire avait pris aux témoins. Désessarts lui-même ne pouvait garder ni son sang-froid ni sa colère, en sorte que le combat se transforma en un bon déjeuner à la Porte-Maillot.

* * *

Monsieur (depuis Louis XVIII) voyant son frère, le comte d'Artois et tous les seigneurs de la cour jouer à la paume avec passion, voulut y jouer aussi, bien que, tout jeune qu'il était alors, il eût acquis un embonpoint qui le rendait peu propre à cet exercice. Il avait déjà pris un assez grand nombre de leçons du garçon de paume, afin d'apprendre à juger la balle, ce qui est le point le plus important du jeu, lorsqu'un matin, après avoir joué avec son frère, il demanda au garçon de lui dire franchement ce qu'il pensait de la partie. — Si Monsieur n'était pas si grossier, et s'il avait un peu plus

de jugement, répondit cet homme, il jouerait aussi bien que monseigneur le comte d'Artois.

* * *

Ce qu'on appelait les salons de Paris n'existe plus. Les jeunes femmes surtout doivent les regretter, elles y prenaient de bonnes manières, un ton parfait, et même, s'il leur plaisait d'écouter les conversations, presque toujours intéressantes, qui s'établissaient devant la cheminée, elles acquéraient diverses connaissances qu'entre dix-huit et vingt-cinq ans on n'a pas le courage d'aller chercher dans les livres.

Durant les années qui ont suivi la terreur le charme de la société française s'est retrouvé chez plusieurs maîtresses de maison, qui sortaient fort rarement le soir, et près desquelles les visites se succédaient sans relâche. Quelques personnes ne faisaient

qu'une apparition, d'autres ne se retiraient qu'à la fin de la soirée, en sorte qu'il y avait toujours, pour le moins, un cercle de causeurs, et parfois le salon était plein. Je vais parler de quelques-uns de ces salons où l'on apprenait à vivre, et dans lesquels, grâce au bon ton qui régnait encore alors, les discussions les plus vives, même les discussions politiques, ne tournaient jamais en disputes.

Celui de madame Suard avait le défaut d'être trop spécialement littéraire, ce qui le faisait un peu tourner en bureau d'esprit. Cet inconvénient, il faut en convenir, tenait à la maîtresse de la maison, assez pédante de sa nature. Voulait-on dire tout bas un mot à son voisin, madame Suard, dont les yeux surveillaient tout, vous disait gracieusement : — Nous serions charmés de savoir de quoi vous causez, et comme tout le monde ne se soucie pas de se mettre en scène dans un cercle, il résultait d'une pareille exigence une sorte de gêne pour beaucoup de gens.

Néanmoins, la considération dont jouissait dans la société M. Suard, qui, sans avoir écrit de son propre fond aucun ouvrage qu'on puisse citer (1), devait à son esprit et à ses connaissances variées la dignité de secrétaire perpétuel de l'Académie française. Une réunion choisie de gens du monde et de gens de lettres, une conversation animée, que suspendaient parfois quelques lectures intéressantes, faisaient rechercher l'avantage d'être reçu dans cette maison.

Des réunions plus agréables à la jeunesse, parce qu'il n'y régnait aucune pédanterie, avaient lieu chez madame Broutin, la veuve d'un ancien gouverneur de l'Ile-Bourbon, qui avait laissé une grande fortune. Madame Broutin était le type de ces vieilles person-

(1) Le titre littéraire le plus recommandable de M. Suard, est, je crois, sa traduction de l'*Histoire de Charles-Quint*, par Robertson. Le style en est élégant et pur ; du reste, ses *Conseils à un jeune homme*, ses *Variétés littéraires*, etc., sont aujourd'hui complètement oubliés.

nes que leur position dans le monde a toujours fait traiter en enfant gâté par ceux qui les entourent. Elle avait été belle, et elle avait beaucoup d'esprit; pour toute jeune femme qu'elle daignait prendre en affection, son entretien était extrêmement profitable, car il renfermait une étude précieuse de la société, et donnait de l'expérience avant le temps. Il fallait, à la vérité, acheter sa faveur par une complaisance à laquelle jusqu'alors tout l'avait habituée. Elle exerçait sur ses amis une sorte de despotisme, et, dès qu'elle avait organisé un concert ou des proverbes, elle vous pardonnait difficilement d'être enrhumée ou de refuser un rôle. Il faut dire qu'à cette époque, il était fort rare que, pour faire passer agréablement le temps à ceux qu'elle invitait, une maîtresse de maison eût recours à des artistes qu'il aurait fallu payer; en sorte que, plus elle désirait que l'on s'amusât chez elle, et plus elle devenait exigeante avec les personnes de son inti-

mité. Dans ces occasions, madame Broutin se montrait véritablement tyrannique, et même ne conservait pas toujours tout le tact et la mesure qui distinguaient habituellement ses manières. Un jour, par exemple, on répétait dans son salon un proverbe qui devait être joué le surlendemain, et dont le sujet était *Dasnières aux enfers.* Cinq ou six jeunes gens qui venaient souvent chez elle avaient pris des rôles de petits diables ; ils devaient porter des vêtements noirs parsemés de flammes rouges et ornés par derrière d'une longue queue. M. D^r^ de L^***^, devenu depuis membre de l'Institut, témoigna la plus grande répugnance à s'affubler de ce dernier attribut de l'enfer, ajoutant qu'il rendrait plutôt le rôle. Le débat qui s'ensuivit ayant interrompu longtemps la répétition, plusieurs des personnes jouant dans le proverbe vinrent dire ce qui se passait à madame Broutin, qu'une légère indisposition retenait dans sa chambre. Tremblant pour

le succès de sa soirée, madame Broutin, qu'un regard observateur instruisait de tous les petits secrets de son cercle, se tourne tout à coup vers une jeune femme de la société, à laquelle M. D* de L* faisait une cour discrète, mais assidue : — Je vous prie, madame, lui dit-elle, ordonnez à M. D* de L* de mettre cette queue, et que ce tracas finisse.

On peut imaginer l'embarras de la jeune femme.

Madame de Pastoret, qui logeait dans le même hôtel que Madame Broutin, m'a toujours semblé le modèle de cette grâce et de cette aménité que mes vieux parents me disaient avoir distingué de leur temps la société française. Sa conversation, qui manquait peut-être un peu de naturel, n'en était pas moins pleine de sens et de bon goût, et si parfois elle s'écoutait parler, on le lui pardonnait d'autant plus volontiers que sa voix était une des plus douces qu'on pût entendre. Assez jeune en-

core quand je l'ai connue, elle avait ouvert son salon aux plus aimables femmes et aux hommes les plus spirituels de Paris. C'est là que j'ai vu pour la première fois Madame d'Houdetot, que l'amour malheureux de J.-J. Rousseau a rendue si célèbre, mais qui ne conservait plus alors aucun reste de beauté ; la jeune duchesse Charles de Noailles, qui joignait à tous les charmes de sa personne tous les talents qu'il lui avait plû d'acquérir ; l'abbé de Montesquiou, M. de Vaisne et M. de Talleyrand. A cette époque, M. de Talleyrand était beaucoup moins taciturne qu'il ne l'est devenu depuis, et bien que le plus souvent il parlât politique avec M. de Pastoret et les autres députés, il ne dédaignait point de venir causer pendant quelques moments avec les jeunes femmes, aussi regretté-je aujourd'hui de n'avoir point écrit, les soirs, en rentrant chez moi, tous les mots heureux, tous les traits piquants qui rendaient sa conversation si brillante.

En 1797, le salon de madame de Pastoret était devenu naturellement le rendez-vous d'un très grand nombre de députés clichiens (1), dont M. de Pastoret, leur collègue, partageait les opinions. Parmi ceux qui composaient ce parti, plusieurs, dit-on, n'avaient pas le projet de ramener la monarchie, mais seulement de réformer les lois révolutionnaires, que le 9 thermidor n'avait point fait disparaître. Quoiqu'il en soit, tous agissant de concert contre le Directoire, tous furent frappés. Chacun sait comment, dans la nuit du 17 au 18 fructidor, dix mille hommes de troupes, commandés par Augereau, entrent dans Paris, cernent le Conseil des Anciens, celui des Cinq Cents, et livrent à la vengeance du Directoire ceux des députés inscrits sur la fatale liste qui ne peuvent s'échapper !

J'habitais alors une maison de campagne

(1) On les appelait ainsi, parce qu'ils s'assemblaient dans une maison de campagne de Clichy.

que mon père avait à Saint-Mandé, village qui touche à peu près la barrière du trône. Nous avions entendu tirer le canon d'alarme à quatre heures du matin, et mon père ayant voulu s'instruire de ce qui se passait, revint et m'apporta la triste nouvelle. Quand je parvins à voir madame de Pastoret, afin de lui offrir, pour son mari, un asile introuvable que le hasard m'avait fait découvrir dans mon jardin, elle me dit, en me remerciant, que M. de Pastoret était en lieu sûr. Nous restâmes quelque temps ensemble, et je n'oublierai jamais l'indignation avec laquelle elle me parla de M. de Talleyrand, que j'avais vu si souvent chez elle, reçu comme un ami, qui avait été le confident de tous les projets des clichiens, et que le Directoire venait de nommer ministre des affaires étrangères! J'étais fort jeune alors, et n'ayant aucune connaissance de ce que certaines gens appellent l'habileté politique, je partageai cette indignation si vivement, que jamais depuis je n'ai rencontré

avec plaisir M. de Talleyrand dans le monde, et que tout son esprit ne parvenait pas à vaincre mon éloignement pour sa personne.

* * *

Un salon qui ne ressemblait à aucun autre, était celui de Gérard, le peintre de la *Psyché* et du *Bélisaire*. Là ne s'établissaient jamais ces grands cercles où l'on voit souvent une pauvre femme retenue captive entre deux ennuyeuses. L'appartement se composait de quatre pièces qui tournaient, et dans lesquelles on pouvait circuler librement, quand on avait salué la maîtresse de la maison, dont l'accueil était toujours plein de bienveillance, et mademoiselle Godefroy, femme aussi distinguée par son esprit et son talent que par son caractère, et qui faisait partie de la famille. L'ameublement était fort simple, mais les murs étaient ornés des beaux portraits qu'avait faits Gérard,

de ses amis et d'artistes étrangers. Tous les mercredis soir, cet appartement se remplissait de gens distingués dans les arts, dans les lettres, dans les sciences, et d'hommes marquants de tous les pays. Tantôt Andrieux ou Népomucène Lemercier y lisaient la pièce qu'ils allaient faire jouer au Français, tantôt Rossini tenait le piano pour accompagner Rubini, Madame Pasta, Tamburini, etc., etc., et jamais rien de médiocre n'aurait osé se produire dans ces réunions, où les talents de toute nature trouvaient de si bons juges.

Lorsqu'on ne faisait point de musique, des conversations intéressantes s'établissaient de toutes parts entre ces personnes, heureuses de se rencontrer. On pouvait voir là Chérubini, Guérin, lord Brougham et Talma causer ensemble ; M. de Humboldt s'entretenir de ses voyages avec quelques savants, au milieu desquels se glissaient Duval, Canova, ou tout autre, jaloux d'entendre parler

un homme dont les connaissances sont, pour ainsi dire, universelles. Mais celui que l'on entourait sans cesse, c'était le maître de la maison : il est rare que l'on joigne à un si grand talent un esprit aussi piquant et aussi cultivé que l'était l'esprit de Gérard. Gérard avait prodigieusement lu, en sorte qu'il soutenait avec la même facilité une discussion sérieuse et les gais entretiens où l'on brille par la saillie. Je ne crois pas qu'il soit possible d'être plus aimable que je ne l'ai vu souvent, lorsqu'il se portait bien et qu'il voulait plaire. Contre l'usage de beaucoup d'artistes et d'auteurs, il ne parlait jamais de lui ou de ses ouvrages ; ce n'était point qu'il fût insensible à ses succès ; il s'affligeait au contraire de la critique plus qu'il ne l'aurait fallu pour sa tranquillité. Heureusement il eut peu d'occasion d'en souffrir, car le *Bélisaire*, la *Psyché*, la *Bataille d'Austerlitz* et l'*Entrée de Henri IV à Paris*, comme le plus grand nombre de ses beaux portraits, obtinrent l'assen-

timent général, dont on se plaisait à le voir jouir.

Gérard, arrivé pauvre à Paris (1), devint un des artistes les plus riches, quoiqu'il vécût toujours très honorablement et qu'il n'hésitât jamais à venir au secours des jeunes gens sans fortune qui annonçaient quelque talent pour la peinture. Il leur ouvrait sa bourse et leur prodiguait ses conseils, bien qu'il n'ait jamais voulu avoir d'élèves proprement dits.

Une particularité remarquable de sa vie c'est que l'empereur l'ayant nommé son premier peintre, il faisait tous les portraits de Napoléon qui étaient envoyés aux cours étrangères, et qu'il a fait pareillement pour le même emploi, tous ceux de Louis XVIII, de Charles X, et de Louis-Philippe.

Gérard est mort en 1837, laissant un neveu digne de porter ce nom, par l'amour

(1) Il était né à Rome, d'une famille française.

qu'il a pour les arts, et le respect qu'il garde à la célèbre mémoire de son oncle.

* * *

On ne saurait parler des salons de Paris sans citer celui que la mort a fermé dans l'année 1849, en nous enlevant la charmante femme que nous allions y chercher. Si l'on avait voulu s'expliquer comment madame Récamier, depuis sa tendre jeunesse jusqu'à soixante et douze ans, âge auquel nous l'avons perdue, attirait près d'elle, non-seulement une foule de ce monde brillant dont se compose l'élite de la société, mais encore un nombre prodigieux d'amis qui lui étaient entièrement dévoués, on aurait pu se dire, durant la première partie de sa vie, qu'elle était belle et fort riche; mais plus tard, ses traits charmants ont perdu leur fraîcheur et sa fortune a disparu sans qu'elle perdît jamais le plus précieux avantage de son existence;

le charme qui tenait à sa personne. La grâce de ses manières, le son de sa voix, son aimable esprit, tout en elle exerçait une séduction qui agissait aussi bien sur les femmes que sur les hommes, et que la vieillesse même n'a pu lui ravir.

Il serait trop long de nommer tous ceux dont elle s'était acquis l'affection la plus tendre. Je citerai seulement, madame de Staël, Chateaubriant, Mathieu de Montmorency, la reine de Hollande (1), le prince de Prusse, le duc de Laval, Ballanche qu'elle a tant pleuré, qui tous sont restés ses amis fidèles jusqu'à leur dernier jour, au point que plusieurs d'entr'eux lui ont laissé des souvenirs dans leur testament.

Il est naturel de penser que parmi les hommes dont l'affection pour cette charmante femme survivait au temps ou à l'absence, un certain nombre avaient d'abord

(1) Hortense de Beauharnais, fille de l'impératrice Joséphine.

éprouvé pour elle un sentiment plus vif que celui de l'amitié ; mais comme la médisance n'a jamais essayé de ternir la pureté de sa vie, il faut croire qu'elle possédait le secret de conduire ses adorateurs à l'aimer simplement comme elle voulait l'être, et ce secret ne pouvait être connu que d'une personne dont la bonté de cœur désarme le dépit qu'inspire des espérances trompées. Madame Récamier, en effet était d'une bonté rare ; on n'a jamais poussé plus loin qu'elle l'indulgence pour les autres et le désir d'obliger.

Le crédit que lui donnaient dans le monde ses hautes relations, elle ne l'a jamais employé que pour secourir des malheureux, ou pour aider de son appui des hommes d'un talent distingué. Daus ces deux cas, elle agissait avec la même chaleur d'âme, et je l'ai vue faire autant de démarches, dire autant de paroles pour placer un honnête domestique qui mourait de faim, que pour faire recevoir à l'Académie le littérateur qu'elle

croyait, sur l'avis des meilleurs juges, devoir obtenir le fauteuil.

Lorsqu'il ne lui resta de sa grande fortune qu'une modeste aisance, elle vint habiter l'Abbaye-aux-Bois, et là, tout ce que Paris renfermait de plus brillant comme société l'entoura jusqu'à ses derniers jours. Dans ces temps de révolution, où les haines de partis rendent les réunions si difficiles, son salon était pour ainsi dire un terrain neutre ; les légitimistes, les républicains, les orléanistes y causaient ensemble, même de politique, sans la moindre aigreur ; il semblait qu'elle eût le pouvoir de communiquer à tous sa douce modération. Tous les jours et pendant des années M. de Chateaubriant arrivait chez elle à trois heures, pour rester jusqu'à cinq, et cette habitude, il me l'a dit souvent, était devenue le dernier charme de sa vie. Lorsque l'affaiblissement de ses jambes ne lui permit plus de marcher, il montait l'escalier en descendant de sa voi-

ture, soutenu par ses gens, et se faisait rouler sur un fauteuil jusque dans le salon, où se trouvait toujours un cercle nombreux, ce qui dut lui coûter beaucoup d'abord; car tout ce qui constatait sa vieillesse lui était extrêmement pénible.

Plus sage que le célèbre écrivain, madame Récamier avait su vieillir sans chagrîn, et cependant quelle femme avait autant de droit à regretter sa beauté? Pendant près de vingt ans, elle n'a pu paraître nulle part sans exciter l'admiration, et bien qu'elle fût toujours vêtue avec une simplicité qu'on pourrait appeler *orgueilleuse*, elle était suivie dans les jardins publics, et le parterre l'applaudissait au spectacle.

Je me rappelle qu'à cette époque j'ai entendu dire plus d'une fois que madame Récamier était sotte, chose que beaucoup de femmes disent fort volontiers de celle qu'elles trouvent trop belle. Le fait est qu'à tout âge on reconnaissait en elle un esprit plein de

justesse et de bon gont. Il est certain que dans son âge mûr, comme elle avait prodigieusement lu, et que son entourage était propre à développer toute intelligence naturelle, cet esprit n'avait pu que s'accroître; mais on voit un bien grand nombre de femmes être moins spirituelle à cinquante ans qu'elle ne l'était à vingt-cinq.

J'appuierai mon opinion sur ce point de celle d'un meilleur juge, en citant ici un mot charmant de madame de Staël. Un jour que cette dernière dînait dans une maison avec madame Récamier, un des convives, assis à table entr'elles deux, crut faire preuve de finesse en disant: — Me voilà placé entre l'esprit et le beauté. — Ah! s'écria aussitôt madame de Staël, c'est la première fois que l'on me fait un compliment sur mon visage.

* * *

M. de Semonville était au plus haut degré

ce qu'on appelle un homme habile. Sans cesse occupé du soin d'assurer sa fortune et sa position dans le monde, les révolutions se succédaient sans lui nuire, tant il mettait d'adresse à se conserver des appuis pour toutes les circonstances, à ménager tous les gens qui pouvaient le servir. et à ne faire d'autres démarches que celles qui devaient lui être utiles. M. de Talleyrand l'avait beaucoup connu, et, en apprenant sa mort, il se mit à réfléchir pendant quelques instans. — Je ne devine pas, dit-il enfin, quel intérêt Semonville a pu trouver à mourir.

* * *

Il y a quarante ans à peu près, que l'on voyait presque tous les soirs au balcon ou à l'orchestre de la Comédie-française un vieillard, appelé le marquis de Ximènes, grand amateur de ce théâtre et surtout de tragédie, il avait vu jouer Lekain, mademoiselle

Clairon, mademoiselle Dumesnil ; il possédait toutes les traditions, ce qui lui fournissait les moyens de donner d'excellents conseils, mais ce qui l'avait rendu si difficile, que les acteurs qui succédaient à ces talents renommés, recherchaient, comme la plus grande faveur, un compliment du marquis de Ximènes. Aucun d'eux ne jouait pour la première fois un rôle de l'ancien répertoire, sans chercher aussitôt à savoir ce qu'en pensait le sévère connaisseur, au risque d'essuyer une critique qui souvent était assez rude.

Lorsque Lafond faisait ses débuts, il venait un soir de jouer le rôle d'Orosmane dans *Zaïre*, le public l'avait applaudi à tout rompre, et le succès était complet. Tout en se déshabillant dans sa loge, Lafond dit à ceux qui l'entouraient : — j'espère que ce soir notre marquis est content de moi ? Je vais me dépêcher de descendre au foyer, parce qu'il y viendra sans doute pendant la petite pièce.

Il se hâte, en effet, et il descend. La première personne qu'il aperçoit en entrant, c'est le marquis de Ximènes qui vient à lui. Lafond, ravi de cet empressement, prend un air de modestie convenable pour recevoir les félicitations qu'il attend.— Monsieur Lafond, dit le malin vieillard, vous venez de jouer Orosmane comme Lekain ne l'a jamais joué. — Ah! monsieur le marquis... — Non, Lekain ne le jouait pas comme cela... il s'en serait bien gardé !

La conversation finit là.

* * *

Dans le temps où la loterie existait en France, le curé d'une pauvre paroisse prêchait un jour contre ce jeu fatal. Il s'adressait principalement à une foule de femmes mal vêtues, qui l'écoutaient.— Je ne sais que trop ce que vous faites! s'écriait-il : s'il vous arrive de rêver du numéro cinq, du numéro

vingt, du numéro soixante, vous vous hâtez de porter le petit avoir que vous avez acquis avec tant de peine, pour le placer sur ces numéros, sans songer que vous avez de la famille, sans songer que la religion vous défend de croire, etc., etc.

Le sermon fini, le digne homme descendit de sa chaire, se félicitant d'avoir dit tout ce qu'il espérait pouvoir toucher son auditoire, quand une pauvre vieille femme s'approcha de lui. — Voulez-vous bien, monsieur le curé, dit-elle, avoir la bonté de me redire les trois numéros que vous venez de donner dans votre sermon?

* * *

Je n'ai connu l'abbé Delille que lorsqu'il était vieux et aveugle, mais je ne l'en trouvais pas moins bien aimable encore, car il n'avait rien perdu de sa gaîté et de sa finesse d'esprit. La rare perfection avec laquelle il

disait les vers empêchait qu'on pût jamais se lasser de lui entendre dire les siens. Il y mettait beaucoup de complaisance, et ce talent, joint au charme de sa conversation faisait de ce vieillard, fort laid et privé de la vue, l'homme de Paris le plus recherché.

Bien qu'il ait porté toute sa vie le costume et le titre d'abbé, Delille n'avait point reçu la prêtrise. Assez avancé en âge, ayant voulu se marier, il épousa sa nièce. Cette femme, aussi commune d'esprit que de manières, le traitait fort rudement, au point de l'enfermer parfois dans son cabinet jusqu'à ce qu'il eût composé le nombre de vers qu'elle lui avait donné pour tâche. Elle était fort violente; et l'on raconte qu'un jour comme elle le querellait, et qu'il répondait à ses invectives par des plaisanteries, elle devint si furieuse qu'elle saisit un in-4°. et le lui jeta à la tête. Il évita le coup, puis lui dit en riant : « Si vous pouviez, ma bonne mie, mettre vos caresses en in-12. »

Il est vrai de dire que cette mauvaise femme avait pris sur son mari un empire inexplicable, mais en général, l'heureux caractère de l'abbé Delille s'opposait à ce qu'il pût jamais en vouloir à personne, et c'était toujours gaiement qu'il se vengeait des torts qu'on avait envers lui. Il nous parlait un jour d'un méchant poète qui n'avait point cessé de l'attaquer par des discours et des écrits outrageants. — Il m'est impossible, disait-il, d'imaginer pourquoi ce monsieur N.... m'avait pris en haine. Nous ne nous étions jamais rencontré dans le monde, je n'avais jamais prononcé son nom, et tout ce que je savais de lui, c'est qu'il faisait de mauvais vers. Il n'en imprimait pas moins tous les mois une satyre contre mes ouvrages et contre moi. Ces satyres, comme ses autres écrits ne se vendaient point, en sorte que je me suis vengé de lui d'une manière assez plaisante. Lorsqu'on a inventé le carton avec lequel on faisait des bateaux et des voitu-

res (1), j'ai acheté chez son éditeur, pour un prix très modique, tous les exemplaires de ses ouvrages, et je m'en suis fait faire un cabriolet, que j'appelais les œuvres fugitives de M. N...

Tout le monde a lu le poëme de l'*Imagination*, dans lequel Delille peint les angoisses d'un jeune peintre, qui, descendu seul dans les Catacombes de Rome, laisse échapper de sa main le peloton de fil dont il doit se servir pour retrouver la porte. Robert, le paysagiste, était le héros de ce touchant épisode, et un soir qu'il soupait chez une femme de mes amies, avec une vingtaine de personnes, au nombre desquelles était l'abbé Delille, nous priâmes tous ce dernier de nous dire les Catacombes. Robert avait lu ces vers,

(1) Cette invention, qui n'eut pas de succès il faut croire, était due au marquis Ducrest, frère de madame de Genlis. J'ai vu marcher sur la Seine un de ces bateaux. Tout alla fort bien le jour de l'expérience ; mais depuis je n'en ai plus entendu parler.

mais il ne prévoyait pas l'effet que produirait sur lui le talent avec lequel l'auteur les récitait. Les accents du poète le reportèrent tellement à cette heure effroyable, où, si jeune encore, il allait mourir de la mort la plus affreuse, qu'il frissonna. Les regards attachés aux lèvres de l'abbé Delille, il se voyait encore, au milieu des tombes, des ossements, cherchant en vain le fil libérateur ; le flambeau qui l'avait guidé jusqu'alors s'éteignit une seconde fois sur ses doigts glacés. Enfin lorsqu'il retrouva le peloton de fil, il pâlit, et pria qu'on lui fît donner un verre d'eau.

J'ai vu pour la dernière fois l'abbé Delille à une séance de l'Académie française, qu'il présidait. Tous les membres de l'Institut et la société la plus distinguée de Paris y assistaient. La séance était composée dans le seul but de rendre hommage au traducteur de Virgile et de Milton, à l'auteur des *Jardins*, de l'*Imagination*, de la *Piété*, etc., etc., les

éloges, la moindre allusion que renfermaient les discours étaient applaudis avec transport par le public. Delille, bien que son émotion fut très vive, ne refusa point de terminer la séance en disant quelques-uns de ses vers. Il choisit le *Coin du feu*, que personne au monde n'a jamais lu comme lui, aussi l'enthousiasme fut-il porté au comble, et les applaudissements qui l'interrompaient sans cesse, se prolongeaient souvent au point de faire craindre qu'il ne pût achever.

La séance finie, comme on se levait pour sortir, un des secrétaires perpétuels pria le public de vouloir bien attendre un moment, afin que le président gagnât sa voiture sans être incommodé par la foule; ajoutant que l'on serait averti de son départ. Tout le monde se rassit aussitôt. Il faut croire que beaucoup de membres de l'Institut arrêtèrent en chemin leur illustre confrère, car le moment dont avait parlé le secrétaire dura plus d'un quart d'heure, sans que pour cela

l'idée vint à personne de quitter son siége, tout pressé que l'on pouvait être alors d'aller dîner; et je commençais à croire que nous allions passer la journée à nos places, lorsque l'on vint dire enfin que le public pouvait sortir.

Ces hommages rendus au célèbre poète furent les derniers dont il put jouir. Il mourut le 2 mai 1813. Son corps resta exposé pendant plusieurs jours dans une salle du Collège de France (1), la tête ceinte d'une couronne de lauriers, et lorsqu'on le conduisit à sa dernière demeure, ses élèves obtinrent la faveur de porter le cercueil. Aucun de ceux qui cultivaient les lettres, aucun admirateur de la belle poésie ne se dispensa de se joindre au cortège, qu'une foule immense accompagna jusqu'au cimetière du Père-Lachaise. Là Delille fut placé dans la

(1) Delille était professeur de poésie latine au Collège de France.

tombe qu'il avait désirée pour sa dépouille mortelle :

Que ce lieu ne soit pas une profane enceinte :
Que la religion y répande l'eau sainte ;
Et que de notre foi le signe glorieux
Où s'immola pour nous le Rédempteur du monde,
M'assure, en mon sommeil dans cette nuit profonde,
De mon réveil victorieux (1) !

(*Epître dédicatoire du poëme de l'Imagination.*)

Depuis quarante ans que la France a perdu Delille, on ne peut se dissimuler que les amateurs d'une nouvelle poésie l'ont tellement déprécié, que la plupart des jeunes gens d'aujourd'hui ne l'ont pas lu ; on entend même beaucoup de personnes citer tel ou tel beau vers, passé traditionnellement dans la conversation, sans savoir que ce vers est de lui. Il n'en est pas moins vrai de dire que notre littérature a produit peu d'hommes

(1) La tombe de l'abbé Delille, au cimetière du Père-Lachaise, n'est indiquée que par cette simple inscription : *Jacques Delille.*

qui lui soient supérieurs. Tout en accordant qu'il manquait à Delille ce feu divin qui fait les grands poètes, on ne peut lui refuser le titre de grand versificateur ; il a plié la langue aux descriptions de toute nature. Une admirable clarté, une élégance soutenue, et souvent une rare énergie, impriment à ses vers le cachet d'un talent auquel on ne pourrait rien comparer, si les satires de Boileau et les œuvres fugitives de Voltaire n'existaient point. Sa traduction des *Géorgiques*, que le grand Frédéric appelait l'ouvrage le plus *original* qu'il eût lu depuis longtemps, ne fût-elle qu'un beau poëme écrit en langue française avec les idées de Virgile, qu'elle le placerait encore au rang de nos premiers écrivains, et ceux qui n'ont pas le bonheur de pouvoir lire Virgile en latin, lui sauront toujours gré de lui avoir fait connaître ce grand poète, autant que pouvait le lui permettre la faiblesse de notre langue.

Dans l'exil auquel les malheurs de son

pays l'avaient condamné, Delille acheva sa traduction de *l'Énéide*. Si *l'Enéide* n'obtint pas le succès immense qui avait accueilli les *Géorgiques*, elle n'en fit pas moins rentrer dans le néant toutes les traductions qui l'avaient précédée, aussi bien que celles qui la suivirent; mais toute critique se tut, lorsque, revenu en France, l'interprète de Virgile fit paraître la traduction du *Paradis perdu*, de Milton. Dans le *Paradis perdu*, Delille n'était plus gêné par la perfection désespérante de son auteur, et n'avait plus à lutter contre les avantages reconnus de la langue latine; aussi cet ouvrage est-il celui dans lequel le poète français a le plus déployé de vigueur et de charme : les *Amours d'Adam et d'Eve* resteront comme un modèle de grâce et de naturel.

Si l'on ajoute à ces titres la quantité de beaux vers et de vers pleins d'élégance et de verve que Delille n'a dus qu'à son propre fond; la prodigieuse fécondité de cette

plume, toujours restée jeune ; si l'on se rappelle la force et la clarté de style, la justesse et l'abondance d'expressions qui distinguent l'auteur des *Trois Règnes*, et lui assurent la première place dans le genre descriptif, on pourra s'étonner du dédain avec lequel Delille a été traité depuis sa mort, par une foule d'écrivains médiocres qu'on lit fort peu de leur vivant, et dont on ne lira plus une ligne dans quelques années.

* * *

Il n'est point rare que les personnes âgées, dans la conversation, lient ensemble des générations que séparent plus d'un siècle. La grand'mère de madame de Pastoret, qui vivait encore dans ma jeunesse, se rappelait avoir entendu madame de Maintenon, partant pour la promenade avec le roi, donner l'ordre au cocher, en disant : *A Trianon, légèrement.*

Plus tard, un jour que je dînais dans le château de Guermande, une dame, placée à table près du maître de la maison, et qui ne me semblait pas très vieille, prononça ces mots d'un air assuré : — En mil sept cent quinze, Louis XIV disait à mon mari que... — Cette dame est folle ? dis-je à mon voisin. — Non, me répondit-il ; c'est la veuve du maréchal de Richelieu.

Le maréchal de Richelieu, en effet, à quatre-vingt-quatre ans, s'était remarié, en troisièmes noces, avec madame de Roth, jeune alors. Il en résulte que lorsque j'écris ceci, en 1851, il n'a existé qu'une personne pour intermédiaire entre moi et celui qui causait avec Louis XIV, en 1715.

* * *

Une existence tout à fait extraordinaire était celle d'un homme nommé M. Martin, que beaucoup de vieux artistes et de gens

de lettres ont connu, et qui vivait encore sous le consulat de Bonaparte.

Sans naissance, sans fortune, sans place, sans talent, M. Martin exerçait à Paris une puissance à laquelle rien de ce qui tenait au théâtre ne pouvait se soustraire; car un goût exquis en littérature et en musique en avait fait l'oracle de tous ceux qui fréquentaient les spectacles. A cette époque, il existait fort peu de journaux; l'habitude n'était point venue de remplir le parterre de claqueurs et les loges d'amis pendant les premières représentations; quelques connaisseurs jugeaient un ouvrage : leur opinion faisait la loi qui entraînait la foule. Or, M. Martin était le chef, l'âme de cet aréopage, remplacé de nos jours par une vingtaine de feuilletons. Enthousiaste zélé du talent, ennemi mortel de la médiocrité, son jugement avait d'autant plus de poids que s'il était sévère jusqu'à la rudesse, jamais il n'était partial. Le caractère, les goûts, la

manière de vivre de M. Martin le rendaient tellement indépendant de tout le monde, qu'aucune considération humaine n'aurait pu lui arracher l'éloge de ce qu'il trouvait mauvais, ou lui faire critiquer ce qu'il trouvait bon. En cela, comme en toutes choses, M. Martin conservait son franc-parler, qu'il appelait la langue des honnêtes gens.

Il était né on ne sait où ; mais il disait avoir habité Paris, dont il ne sortait jamais, depuis l'âge de dix ans. Il était laid, petit, et d'une tournure assez commune ; toujours poudré à blanc et fort proprement vêtu, bien qu'il ne renouvelât son habit gris pour un habit exactement pareil, qu'à l'époque où le temps et la brosse en avaient réduit le tissu à sa dernière épaisseur. On ne lui connaissait aucun parent, et jamais il n'a dit un mot de sa famille. Il vivait seul, logé au quatrième, rue de Richelieu, dans une grande maison dont il occupait deux petites chambres. Possesseur de dix-huit cents livres de rente, il avait

réglé ses dépenses de façon qu'il lui restait toujours six francs le 31 décembre, sans qu'il dût rien à personne.

Chaque jour, à dix heures du matin, M. Martin sortait de chez lui et n'y rentrait plus que le soir. Il se rendait habituellement au café de Foy, pour y prendre une demi-tasse de chocolat. A peine paraissait-il, qu'on voyait tous les artistes et les gens de lettres qui se trouvaient dans le café saluer M. Martin d'un air respectueux ou s'approcher de lui avec un empressement égal à l'importance d'un homme qui, d'un mot, pouvait faire une réputation.

— Vous étiez hier à la pièce nouvelle? demandait l'un. On dit que vous avez paru assez content? — Oui, quand on a baissé le rideau, répondait brusquement M. Martin.

— Vous ne pensez donc pas que cela aille loin? — Quatre représentations salle vide.

Et l'arrêt était porté, tant il arrivait peu

que le public cassât les jugements de notre original.

Jamais M. Martin n'applaudissait au spectacle que d'un mouvement de tête ou d'un mot prononcé à voix haute, et recueilli aussitôt par les amis de l'auteur. Le Grand-Opéra, la Comédie-Française et l'Opéra-Comique lui avaient fait accepter ses entrées. Chaque soir, on le trouvait à l'un de ces théâtres, où, placé habituellement à l'orchestre, il était la terreur de tout comédien, de tout chanteur qui ne parvenait pas à le satisfaire. Les pauvres débutants tremblaient en apercevant le petit homme, le menton appuyé sur sa canne, immobile, silencieux, attendant l'entr'acte pour dire son mot, et le mot était souvent sanglant; car M. Martin exprimait toujours sa pensée sans ménagements, sans périphrases : même en face des gens, il leur lançait le trait qui lui venait à l'esprit. Un matin, par exemple, qu'il déjeûnait dans un autre café que le

café de Foy, il trouva le chocolat mauvais. En allant payer au comptoir, il en fit des reproches à la limonadière, qui était fort laide ; cette femme répondit sèchement qu'il était le seul qui s'en plaignît et que tous ceux qui venaient dans son café le trouvaient bon.— Ils vous trouvent peut-être jolie aussi? dit M. Martin. Et il sortit.

Tous les jours, après son dîner (dîner frugal; car jamais on n'a pu le faire consentir à dîner en ville chez qui que ce soit), M. Martin, en attendant l'heure du spectacle, allait au Café de la Régence. Il était d'une grande force aux échecs et regardait jouer quand il ne jouait pas lui-même. Il arriva une fois qu'une vive discussion s'étant élevée entre deux joueurs sur la prise d'une pièce, la galerie appela M. Martin pour qu'il jugeât le coup. Un des adversaires voyant s'approcher le petit homme, dont il ne pensait pas être connu, crut devoir entr'ouvrir négligemment sa redingote pour laisser voir un cordon bleu. La

chose expliquée, Martin regarde le grand seigneur. — Vous avez tort, monsieur le duc, dit-il; reboutonnez-vous.

Un autre jour, on donnait une première représentation aux Français; la foule était immense. Le comte de Clermont d'Amboise, en grande tenue, couvert d'ordres, restait à la porte d'une des loges du rez-de-chaussée, qu'ouvrait, dans ce temps-là, l'homme qui recevait les billets de parterre. Apercevant M. Martin, qui attendait aussi que l'on vint lui ouvrir l'orchestre, il court à lui. — Êtes-vous l'ouvreur, mon cher? lui dit-il.—Non. Et vous?

Un prince du sang, qui se plaisait à causer avec M. Martin toutes les fois qu'il le rencontrait, lui offrit un jour une pension de 1,200 francs.— Vous me pénétrez de reconnaissance, monseigneur, répondit le fier rentier; mais je suis riche, trop riche; car je ne dépense pas mon revenu.

Peu de temps après, ce même prince le

fit appeler un matin.— Je voulais, lui dit-il, vous parler de la petite une telle, qui vient de débuter à l'Opéra-Comique. Ces imbéciles comédiens ne veulent pas la recevoir : ils prétendent qu'elle a la voix fausse. Moi, je ne m'en suis jamais aperçu.

— Cela tient, selon toute apparence, à ce que monseigneur n'a point l'oreille juste, répondit le petit homme avec un respectueux sang-froid.

— Elle est jolie comme les amours.

— Il est vrai ; mais elle a les cordes hautes détestables.

— Enfin, mon cher Martin, je m'intéresse au sort de cette petite ; je voudrais lui être utile, et j'ai compté sur vous afin de savoir ce que je puis faire pour elle.

— Que Votre Altesse lui fasse la rente qu'elle a eu la bonté de m'offrir et la retire du théâtre ; car je veux perdre mon nom, si jamais elle parvient à corriger ses cordes hautes.

Le prince, bien certain qu'il ne ferait pas sortir son homme de là, le remercia du conseil et lui permit de prendre congé.

Si, d'après les traits que l'on vient de lire, on supposait que M. Martin eût le moindre sentiment de haine contre les grands, on se tromperait fort. Cette espèce de haine naît presque toujours de l'envie, et M. Martin était trop heureux pour envier toute autre existence que la sienne. Aucun homme n'était plus satisfait de son sort. — Si les âmes renaissent au monde et que Dieu leur laisse le choix de l'enveloppe, disait-il un jour en se frottant les mains, vous verrez reparaître M. Martin. Quand il avait fait vingt fois le tour du Palais-Royal (dont le jardin, alors, était beaucoup plus grand qu'il ne l'est aujourd'hui), tout en disputant, admirant, critiquant, donnant des conseils aux jeunes auteurs dont le talent l'intéressait, qu'il avait passé deux heures au Café de la Régence et cinq dans une salle de spectacle, sa journée

lui semblait mieux remplie que celle d'un ministre; car, à l'exception de ce qui concernait les lettres, la musique et le jeu d'échecs, il ne prenait aucun intérêt aux affaires de ce monde. Il avait, de plus, une indifférence profonde pour ce qui n'était que distinction sociale ou fortune; il disait, voulant excuser un célèbre millionnaire près de quelqu'un qui s'en plaignait : « Ce pauvre malheureux est si bête, voyez-vous, qu'on lui passe bien des choses. »

Un homme qui puisait toutes les jouissances de sa vie dans les arts devait être grand amateur de l'ordre et de la paix. Aussi M. Martin se montra-t-il l'ennemi prononcé de la révolution dès qu'il la vit commencer. —Vous verrez, vous verrez, disait-il, jusqu'où cela peut nous conduire. On fermerait un jour les théâtres, que je n'en serais pas surpris.

Vers la fin de 1791, il trouva, un soir, Grétry, qu'il aimait beaucoup, dans le foyer

de l'Opéra-Comique.—Avez-vous des rentes? lui demanda-t-il.

— Fort peu, répondit Grétry.

— C'est égal, vendez-les, mon ami, vendez-les tout de suite; j'ai vendu les miennes ce matin. Tâchons que ces gens-là n'aient plus rien à nous prendre que nos têtes.

On ne lui prit pourtant pas la sienne. Cette tête toute remplie de mélodies et de vers de Racine, de Molière, etc., etc., etc., échappa comme par miracle à la hache révolutionnaire, quoique le petit homme eût conservé l'habitude de dire hautement sa pensée et que tout le monde le connût pour un franc *aristocrate*.

Mais si M. Martin conserva sa vie, il perdit tout son bonheur. Les esprits étaient agités par des intérêts trop graves pour que personne s'occupât longtemps d'une scène, d'un dénouement ou d'un duo. Jusques dans les foyers des théâtres, on ne parlait que de dolitique; on n'était curieux que des nou-

velles de la chambre et des armées. Une première représentation passait inaperçue : les acteurs débutaient dans le désert. Le pauvre M. Martin ne reconnaissait plus son Paris, son cher Paris ; il n'y retrouvait ni ses habitudes, ni ses joies, ni sa considération. C'est alors qu'il dit à Ducis ce mot, qu'on a souvent prêté depuis à d'autres qu'à lui : *Je vis par curiosité*, ajoutant qu'il voulait savoir combien de temps les Français pourraient tenir à ce régime là.

Il avait vendu ses dix-huit cents livres de rentes, dont le capital était déposé dans un coffre. Tous les premiers de janvier, il prenait dans ce coffre de quoi vivre pendant une année, et, comme s'il avait fait son compte avec la mort, il ne laissa tout juste que de quoi payer son modeste enterrement.

* * *

Talma m'a conté que pendant un des con-

gés qu'il obtenait de la Comédie Française pour aller gagner de l'argent en province, il s'était engagé à donner quatre représentations sur le théâtre de Lyon, où il avait été témoin de la scène suivante.

La directrice de ce théâtre, nommée madame Lobreau, possédait dans sa troupe un acteur qui remplissait assez bien l'emploi des pères nobles, mais qui avait la malheureuse habitude de s'enivrer. Talma étant convenu de jouer le rôle d'Arsace, dans Sémiramis, pour sa première représentation; cet homme devait jouer celui du grand-prêtre, et la directrice n'avait épargné ni prière, ni menace pour obtenir de lui qu'il s'abstînt de boire ce jour-là.

Une heure avant le commencement du spectacle, la salle pleine à comble, on n'en vînt pas moins dire à madame Lobreau que le père noble était ivre mort. En songeant qu'elle allait perdre une recette énorme, madame Lobreau, furieuse, monte à la loge de

ce malheureux et l'accable de reproches, tout en le suppliant de revêtir son costume de grand-prêtre. Comme le pauvre homme jurait, d'une voix balbutiante, qu'il n'en avait pas la force, elle finit par donner l'ordre qu'on l'aidât à s'habiller et qu'on le fît descendre dans la coulisse. Il se laissa faire assez tranquillement et descendit, à la grande joie de la directrice; mais à peine Talma eut il dit deux vers de la première scène, qu'il paraît et s'adresse au parterre. — Messieurs, dit-il, la barbare madame Lobreau veut m'obliger à jouer le rôle d'Oroes dans l'état où vous me voyez; mais je connais trop bien le respect que je dois au public pour obéir, et je sais ce que j'ai à faire. Tenez, Arsace, ajoute-t-il d'un ton grave, en remettant à Talma tout ce qu'il devait lui donner au quatrième acte, voilà la lettre, voilà l'épée, voilà le bandeau, Sémiramis est madame votre mère; arrangez tout çà comme vous pourrez; je vais me coucher.

* * *

Il est impossible d'être parfaitement aimable quand on n'est pas doué d'une grande bienveillance naturelle. Tous les efforts que l'on peut faire, sous le rapport d'amabilité, ne parviennent à rien s'ils recouvrent un fond d'aigreur ou de sécheresse, car ce fond ressort en toute occasion, quelque spirituel que l'on puisse être. On pourrait même dire que parfois trop d'esprit nuit à l'amabilité, en nous faisant sacrifier l'indulgence au plaisir de lancer un sarcasme assez piquant pour exciter le rire de notre auditoire. Comme on voit fort peu de gens résister à cette tentation, il en résulte que beaucoup peuvent briller, peuvent amuser sans être réellement aimables, et ceci me rappelle un mot fort juste de M. de Talleyrand. Il parlait un jour de deux sœurs, bien connues l'une et l'autre de la société, et disait : —Madame de F... est très

aimable, quoiqu'elle ait peu d'esprit; madame de V... a beaucoup d'esprit, mais elle n'est pas aimable.

* * *

Quoique le marquis de Bièvre soit mort depuis bien des années, son nom est encore connu de la société parisienne comme celui du plus spirituel auteur de calembours qui ait jamais existé. Tout ennemi que l'on soit de ce misérable genre, il est juste de dire qu'un grand nombre des calembours de M. de Bièvre sont charmants, au point qu'un recueil en a été imprimé, sous le nom de *Bièvriana*, et l'on conçoit que se voyant aussi recherché de la cour et de la ville pour les traits piquants dont il semait sa conversation, il se soit laissé entraîner jusqu'à l'abus. Il paraît d'ailleurs que l'esprit, une fois entré dans la voie du calembour, parvient difficilement à en sortir; c'est pourquoi les gens

qui les font mauvais, et ces gens, hélas ! sont en grand nombre, finissent par devenir insupportables.

Quant à M. de Bièvre, il était fort rare qu'il pût parler cinq minutes à qui que ce fût, même à la reine, sans laisser échapper un calembour. En outre, il jouait du bilboquet mieux que personne au monde, le jetant à distance, le lançant au plafond, sans jamais manquer de le ressaisir, la boule sur la petite pointe, ce que l'on considère comme la perfection de l'art. Grâce à ces deux talents, il arrivait que le marquis de Bièvre, en dépit de sa naissance et de sa fortune, jouait souvent dans le monde le rôle d'un homme fait pour amuser la société.

Un jour, un diplomate avec lequel il était fort lié, se trouvant chargé, par le cabinet de Versailles, d'une mission importante auprès du pape, vint lui faire ses adieux avant de partir pour Rome. M. de Bièvre, qui n'avait jamais été en Italie, éprouva tout-à-coup le

plus vif désir de faire ce voyage, et proposa à son ami de l'accompagner. Celui-ci refusa d'abord d'un air assez embarrassé, et pressé par le marquis d'expliquer son refus : — Eh bien ! dit enfin le diplomate, je t'avoue que ta passion pour le bilboquet et la rage que tu as de faire sans cesse des calembours, ne te rendent point le compagnon convenable d'un plénipotentiaire. — Et si je te donne ma parole de ne point faire un seul calembour et de ne point toucher un bilboquet avant mon retour en France ? — Tu ne la tiendras pas. — Si. Fais-en l'expérience. Si je manque une fois à ma parole, je te quitterai le lendemain. Ceci bien convenu, les deux amis partirent.

Comme on peut bien le penser, le marquis de Bièvre n'emportait point dans son voyage de bilboquet, mais Dieu sait ce qu'il lui en coûtait, pendant la route, pour retenir la masse des calembours qui lui venaient à l'esprit et se pressaient sur ses lèvres ! Il y parvint toutefois jusqu'à Lyon, où l'on devait

s'arrêter deux jours. Là, l'intendant de la province ayant appris l'arrivée du diplomate, vint lui faire une visite et l'inviter à dîner chez lui le lendemain, avec son compagnon de voyage.

Pour faire honneur aux deux amis, l'intendant avait invité toutes les notabilités de la ville, en sorte que lorsqu'ils arrivèrent le salon était plein. La première chose que le marquis de Bièvres aperçut en entrant, fut un bilboquet placé sur la cheminée. Bien résolu à ne pas s'en approcher, il causait tranquillement avec quelques-uns des convives, lorsque l'un d'eux prit l'instrument fatal pour s'en servir fort maladroitement. M. de Bièvre n'y tint plus ; il s'élance, enlève le bilboquet des mains du novice, et, comme s'il eût voulu regagner le temps perdu, il exécute une suite de tours de force qui excite l'admiration générale. On fait cercle autour de lui, on l'accable de compliments, de bravos répétés. — Oh ! monsieur, s'écrie l'un des spec-

tateurs, que je voudrais avoir votre adresse ! — Mon adresse, monsieur ? répond-il, place des Terreaux, hôtel des Trois-Rois.

On se représente la mine que devait faire alors le plénipotentiaire.

J'ai connu dans sa vieillesse, et lorsque j'avais à peine seize ans, un grand artiste, qui, de même que le marquis de Bièvre, avait la manie de faire des calembours. C'était Joseph Vernet, le peintre de marine, celui qui, dans une traversée, voulant prendre l'esquisse d'une tempête, se fit attacher au grand mât du navire. Un trait aussi héroïque et plus de deux cents tableaux, tous estimés des connaisseurs, que Joseph Vernet a laissés, n'empêchaient point qu'on ne rencontrât souvent, depuis sa mort, beaucoup de personnes qui ne parlaient de lui que pour citer ses plus célèbres calembours, dont on pourrait faire un recueil considérable.

Son fils, Carle Vernet, avait hérité de cette passion pour les pointes, et comme je l'ai vu

plus longtemps que je n'avais pu voir son père, j'avoue que ce feu roulant de calembours me troublait parfois l'esprit au point que je ne comprenais plus rien à ce qu'il me disait.

La famille Vernet est, je crois, la seule qui, de père en fils, ait produit de suite trois hommes distingués dans la même profession. Joseph a enrichi de ses tableaux toutes les galeries de l'Europe. Carle, son fils, s'est rendu célèbre comme peintre de chevaux, et je pense qu'il est inutile de parler ici des ouvrages que nous devons et que nous devrons encore, je l'espère, à M. Horace Vernet, son petit-fils.

* * *

Lorsque l'on est âgée, on se rappelle avoir entendu faire par les habiles un grand nombre de prédictions que le temps a justifiées. Je me souviens qu'un jour, en parlant de la

loi du jury, que la révolution venait d'établir en France, M. Bernardi, un de nos plus savants légistes, prononça devant moi les paroles suivantes : « J'entrevois dans la loi du jury le danger le plus éminent pour la société. Le devoir et la conscience d'un magistrat l'obligent à sacrifier la vie d'un grand coupable au salut de la société, de même qu'un chirurgien trouve la force de faire souffrir un blessé pour lui sauver la vie. Le but, dans les deux cas, sert à donner du courage. Mais comment croire que le premier bourgeois venu, qui n'a jamais subi la triste nécessité de condamner à mort son semblable, et ne s'est jamais rendu compte des hautes considérations qui nous y contraignent, étouffera sa pitié pour le criminel qu'il aura sous les yeux ? Tous les jurés se borneront à envoyer aux bagnes les plus affreux scélérats, et dans quarante ans, vous aurez en France trente mille forçats libérés.

On voit trop aujourd'hui que le pronostic

s'est réalisé, et que si, grâce à la transportation, on n'allait pas remédier au danger que prédisait M. Bernardi, Dieu sait ce que les bagnes, à la longue auraient fait de la société française.

Une autre fois, j'entendais dire à un médecin, qui regardait une lampe Carcel, dont l'invention était récente. « Dans vingt-cinq ans, tous ceux qui sauront opérer de la cataracte feront fortune. »

J'entends, en effet, dire à quelques-uns de nos premiers opérateurs que le chiffre des maladies d'yeux a doublé. Cette autorité à part, n'est-on pas surpris du grand nombre de personnes, assez jeunes encore, que l'on voit obligées de porter des lunettes, ou ce qu'on est convenu maintenant d'appeler des conserves? J'en connais même plusieurs qui ne peuvent plus travailler qu'à la lumière de deux lampes, tant la vue devient exigeante, si l'on peut s'exprimer ainsi, lorsque, dans l'espoir de l'aider, on la fatigue. J'ai vu mon

père, fort âgé, écrire et lire les soirs, à la faible lueur d'une bougie, et cela, sans le secours d'aucun verre. Il est vrai que ses yeux n'avaient jamais supporté l'éclat formidable de lumière qu'exige maintenant l'éclairage d'un salon ; avant que l'on n'eût inventé les quinquets, les carcels etc., etc., un lustre et cinq ou six candélabres garnis de bougies (de cire), suffisaient parfaitement pour éclairer une salle de bal.

Le souvenir d'une autre prophétie, qui me revient souvent en mémoire est celle qui suit : Un soir, j'assistais avec Grétry à l'une des premières représentations de la Médée de Chérubini. Tout le monde sait que Grétry aimait peu ce qu'il appelait déjà la musique *tapageuse* (1), il écouta donc tout l'opéra sans prononcer une parole. Lorsque nous sortîmes tous de la loge, il me prit le bras et me dit,

(1) Notez que si l'on voulait aujourd'hui représenter Médée, il faudrait nécessairement recharger la partition.

avec ce fin sourire dont l'âge n'avait point altéré le charme : vous êtes jeune, ma chère enfant, vous entendrez battre la mesure à coups de canon.

Nous n'en sommes encore qu'aux saxophones.

* * *

Le comte d'Est*****, faisant une visite à la duchesse de L***, oublia par distraction son manteau dans l'antichambre. En le lui renvoyant le lendemain, la duchesse lui écrivit le billet suivant :

« Lorsqu'on s'appelle Joseph, on ne de-
« vrait jamais laisser son manteau chez une
« femme. »

* * *

A l'époque de notre première République, quand le sang coulait sans relâche sur les

échafauds, quand les prisons regorgeaient d'hommes et de femmes de toutes les classes arrêtés comme suspects, et destinés à une mort prochaine, on sait que des armées, levées comme par enchantement, n'en repoussaient pas moins de nos frontières les étrangers ligués contre la France. Toutefois, la terreur qui faisait tant de victimes dans notre malheureux pays, étendait son bras sanglant jusque sur les braves qui défendaient le sol : des commissaires, envoyés de Paris, et investis dans nos camps d'une autorité presque sans bornes, pouvaient, par un seul mot faire tomber la tête de ceux qu'il leur plaisait d'accuser de trahison, sans en excepter le général, qui venait de gagner une bataille.

Un de ces commissaires écrivit un jour au comité de salut public qu'on avait empoisonné l'eau-de-vie destinée aux soldats : pour preuve, il envoyait une bouteille remplie de cette eau-de-vie, ajoutant, qu'il ve-

nait de faire mettre au cachot huit personnes, qui lui semblaient pouvoir être compromises dans l'affaire.

Le comité de salut public fit venir Berthollet, un de nos plus célèbres chimistes. On lui remit une partie de ce que contenait la bouteille, en lui ordonnant de faire l'analyse et d'apporter son rapport sous trois jours. Avant le terme fixé, Bertholet apporta ce rapport, dans lequel il affirmait que l'eau-de-vie ne contenait aucun poison. Que, selon toute apparence, les rouliers en ayant bu pendant la route, ainsi que pareille chose arrive souvent, ils avaient rempli les barils avec de l'eau croupie, puisée dans un fossé, ce qui faisait contracter à cette boisson un goût et une odeur fétide, inconvénient qui ne présentait nul danger pour la vie et la santé.

— Mais boiriez-vous vous-même de cette eau-de-vie? lui dit-on.

— Certainement, répondit Bertholet.

On fit apporter la bouteille, et on lui en versa un demi-verre qu'il avala tout d'un trait.

— Diable! dit un des membres du comité il faut que vous n'ayez pas peur.

— Bien moins qu'en signant mon rapport, répliqua Bertholet.

* * *

Un jeune homme s'excusant dans un salon de ne point faire le quatrième au whist sur ce qu'il ne savait pas le jeu. — Vous ne savez pas jouer au whist, dit M. de Talleyrand, ah! monsieur, vous vous préparez une vieillesse bien malheureuse.

* * *

Je tiens de M. H*****, un des vieillards qui ont le plus vu et le plus retenu, un fait aussi affreux que bizarre, qui lui avait été rapporté

par Lemot, le sculpteur (1), dont l'extrême véracité était généralement reconnue.

Topino-Lebrun, le peintre d'histoire avait été l'élève de David. La douceur et la bonté de son caractère, qui devaient l'éloigner du crime, n'empêchèrent point que l'exaltation républicaine qu'il puisa dans l'atelier de son maître, le conduisît jusqu'à consentir à siéger dans l'affreux tribunal que présidait Fouquier-Tinville. Il prenait fort souvent la défense des victimes, au point que le comité de salut public allait le traduire lui-même en jugement lorsque le 9 thermidor arriva ; toutefois, soit entraînement, soit peur, il n'en condamna pas moins à la mort un grand nombre d'innocents.

Lemot, son camarade de classe et d'atelier, était bien loin de partager ses opinions révolutionnaires ; mais le souvenir d'une longue

(1) Lemot a été le maître de Pradier, que les arts viennent de perdre.

amitié, et les services politiques que Topino-Lebrun lui rendaient sans cesse, s'opposaient impérieusement à ce qu'il rompît ses relations avec lui. Il était donc venu le voir un matin, lorsque tout en causant, il remarqua dans un coin de l'atelier, un tableau, posé sur un chevalet et recouvert d'un voile que l'œil ne pouvait percer. — Qu'est-ce que cela? lui dit-il, en faisant quelques pas pour s'approcher du chevalet. — Personne que moi ne doit le voir, s'écria Topino-Lebrun qui l'arrêta brusquement

Ces mots avaient été prononcés avec un accent si sombre, et venaient de faire naître une si grande pâleur sur le visage du peintre que Lemot, ému, insista vivement et dans les termes les plus affectueux, pour obtenir la confiance de celui qui semblait subir une sorte de torture. Touché d'un intérêt qu'il ne croyait peut-être plus devoir inspirer, et qui portait du baume sur la blessure de son âme, Topino-Lebrun courut tout à

coup vers le chevalet, leva le voile, et découvrit un tableau qui représentait plusieurs têtes coupées et sanglantes.

Lemot reculait épouvanté : — Écoute, lui dit-il, j'ai le malheur de condamner des aristocrates ; les figures de ces malheureux me poursuivent le jour, la nuit, en tous lieux, et je ne sais comment il se fait qu'en les retraçant sur la toile il me semble que cela me soulage un peu.

Le mot : *cela me soulage un peu,* donne le frisson, et l'on devine sans peine avec quel sentiment d'horreur mêlé de pitié, Lemot dut quitter ce jour-là le compagnon de sa jeunesse.

Échappé à la mort que subirent si justement ses atroces collègues, après le 9 thermidor, Topino-Lebrun s'occupa pendant quelque temps de son art, et il exposa au salon un tableau d'Oreste poursuivi par les Euménides. Cet ouvrage d'autant plus remarquable que l'on traitait alors fort peu de

sujets mythologiques, attira beaucoup les regards. M. H....., frappé de l'horrible expression du visage d'Oreste, sur lequel l'artiste avait peint ses propres angoisses, en parla un jour à Lemot ; celui-ci répondit en lui racontant ce qu'on vient de lire plus haut, et tous deux ne doutèrent point que le malheureux ne portât ses remords jusqu'à la tombe.

Tel est néanmoins l'ascendant de l'ivresse démagogique, que Topino-Lebrun ne tarda pas à s'engager de nouveau sous le drapeau révolutionnaire. Compromis dans l'affaire de Babeuf, dont il se tira difficilement, il entra plus tard dans la conspiration ourdie contre le premier consul, et qui échoua le 10 octobre 1800 ; condamné à mort il fut exécuté en 1801.

* * *

C'était une chose bien comique, si le fond n'en avait pas été aussi triste, que les scènes qui se passaient chaque soir dans les théâ-

tres sous le régime de la terreur. Une foule de gens à visage hébêté ou à visage atroce, remplissaient le parterre et les galeries, hurlant, pendant les entr'actes, la *Marseillaise* ou la *Carmagnole*. S'il arrivait qu'un d'eux découvrît un ruban blanc sur la tête d'une femme, le cri : A bas la cocarde blanche! devenait général, et la pauvre dame se voyait contrainte de mettre sous ses pieds son bonnet ou son chapeau.

Rien n'était plus difficile alors que d'arrêter le répertoire pour une semaine : il n'existait encore qu'un très petit nombre de pièces révolutionnaires, et la plupart des anciennes pièces n'étant point à l'ordre du jour, excitaient des clameurs extrêmement effrayantes pour les comédiens. Le fait suivant peut en fournir une preuve.

Un soir, une foule de *frères et amis* qui sortaient d'un banquet où le vin n'avait pas été épargné, voulurent se régaler de la comédie française, qui s'appelait alors le Théâ-

tre de la République. Coiffés du bonnet rouge, ils occupaient le parterre et quelques parties de la salle. On donnait ce jour-là *Brutus* et *les Jeux de l'Amour et du Hasard;* ensorte qu'au lever de la toile, la vue du sénat romain, aussi bien que les discours de Brutus et de Valérius Publicola, obtinrent la plus grande faveur; mais dès la seconde scène, lorsque Arons se permit de dire :

> Ce peuple indocile et barbare,
> Que la fureur conduit, réunit et sépare,
> Aveugle dans sa haine, aveugle en son amour,
> Qui menace et qui craint, etc., etc.

Un vacarme épouvantable couvrit la voix de l'acteur. — Faites-le donc taire! faites-le donc taire! jetez-le à la porte! criait-on au sénat; à bas l'ambassadeur! Et ce fut avec la plus grande peine que Monvel, qui jouait le rôle de Brutus, parvint, en s'égosillant, à obtenir de ces terribles spectateurs qu'on le laissât répondre. Ils y consentirent cependant. La réponse calma l'orage, mais par

malheur Arons n'avait pas tout dit, et lorsqu'il reprit pour parler dans le même sens, le vin, qui produisait son effet, fit perdre toute patience aux romains de la rue Mouffetard. Les plus ivres enjambèrent l'orchestre, en criant : A la guillotine! Et dans l'intention d'escalader le théâtre, ils montraient déjà le poing au malheureux ambassadeur de Porsenna, qui gagna la coulisse et s'enfuit.

Monvel alors s'approcha de la rampe, et proposa de donner la petite pièce, pendant laquelle on rassemblerait des acteurs, afin de pouvoir compléter le spectacle. L'offre acceptée, ceux qui jouaient dans *les Jeux de l'Amour et du Hasard* achevèrent de s'habiller aussi vite qu'il fut possible, et l'on commença.

La comédie ne fut pas plus heureuse que ne l'avait été la tragédie. Aux mots de *maître*, de *valet*, des clameurs effroyables s'élevaient de toute part : — Il n'y a plus de maîtres! il n'y a plus de valets! à bas les aristo-

crates! tels étaient les cris, semblables à des hurlements, qui couvraient à chaque scène la voix des personnages du petit chef-d'œuvre de Marivaux.

Le désordre étant au comble, un des acteurs, qui essaya de s'adresser au public, parvint enfin à se faire entendre. — Citoyens, dit-il, la pièce que nous avons l'honneur de représenter devant vous est une très ancienne comédie, dont le sujet porte tout entier sur le changement d'habits d'un jeune homme avec son *officieux* (1). Il nous est donc impossible de continuer. Si vous voulez bien attendre que.... — Jouez-nous *Tartufe!* jouez-nous *Tartufe!* crièrent quelques érudits, nous attendrons.

Le bonheur voulut qu'en s'habillant en toute hâte, on pût donner *Tartufe,* qui, grâce au costume ecclésiastique du principal personnage, fut applaudi à tout rompre.

(1) C'est ainsi qu'il fallait appeler alors les domestiques.

* * *

Nous avons vu se renouveler sous le Directoire la perturbation sociale dont nos pères avaient été témoins à l'époque du système de Law. Quoique ce bouleversement dans les fortunes ait sans aucun doute quelque chose de fort triste, on doit avouer qu'il avait des côtés si plaisants, que parfois il était difficile de ne pas en rire. A l'époque où la confiscation avait dépouillé de leurs biens les premières familles de la France, une foule d'hommes qui, pour la plupart, manquaient totalement d'éducation, vivaient à Paris au sein de la plus grande abondance, et déployaient le luxe le plus effrené. Les sommes énormes qu'ils étaient parvenus à gagner comme fournisseurs des armées de la République leur paraissant inépuisables, plusieurs d'entre eux avaient loués ou même acheté quelques-uns des magnifiques hôtels dont la nation s'était rendue propriétaire,

ils avaient pris à leur service ceux des cuisiniers qui s'étaient rendus célèbres chez les princes de la famille royale, chez les grands seigneurs, et tenaient table ouverte. Tous remplissaient avec leurs familles et leurs amis les loges les plus chères de nos théâtres, et l'un d'eux, qu'on disait avoir joué de la basse à l'Ambigu-Comique, avait loué à l'année la loge du roi à l'Opéra.

Dans ces beaux hôtels, meublés par *Jacob* à des prix exorbitants, ces fournisseurs donnaient des bals dont la magnificence surpassait tout ce qu'on peut imaginer. Comme ils y invitaient tous ceux dont ils apprenaient le nom, quelques femmes de la bonne compagnie, (entraînées par une curiosité excusable chez de jeunes personnes qui venaient de sortir de prison pour entrer dans le monde) se rendaient à l'invitation, et j'avoue que j'ai vu un de ces bals, lequel, m'a-t-on dit, a coûté trente mille francs. A l'entrée, toutes les femmes recevaient un superbe

bouquet, et on leur indiquait une pièce dans laquelle se tenaient six femmes de chambre chargées de réparer tous les petits dommages qui peuvent déranger une parure, et de remplacer, en cas d'accidents, des gants, des souliers de satin blanc et des rubans de toutes les couleurs. Une immense profusion de bougies et de fleurs ajoutait à la riche élégance des appartements, et les rafraîchissements de toutes sortes ne cessaient point de circuler, portés par dix ou douze domestiques qu'à défaut de livrée on avait vêtus uniformément.

Le maître et la maîtresse de la maison parcouraient les salons, paraissant très satisfaits des compliments qui leur étaient adressés sur l'ordonnance de leur fête. Le mari avait l'air commun et embarrassé. La femme, habillée par madame Germond (1) et coiffée par Hyppolite, empruntait de sa charmante

(1) La meilleure couturière de Paris à cette époque, comme Hyppolite était le meilleur coiffeur.

toilette une tournure beaucoup moins vulgaire, et j'ai observé le même effet dans tous les ménages de parvenus.

A minuit, un très beau feu d'artifice précéda le souper, qui fut servi dans une salle dont les murs étaient tapissés de jonquilles naturelles, en sorte que plusieurs femmes se trouvèrent mal. A cela près, tout alla le mieux du monde, et je ne crois pas que Lucullus, dont la célébrité gastronomique a traversé les siècles, ait jamais pu donner un repas plus recherché, et surtout plus coûteux.

Nous laissâmes le bal assez animé pour qu'il dût se prolonger jusqu'à l'heure où devait se servir un déjeuner somptueux.

Trois jours après, j'envoyai ma carte, ce que ne voulurent point faire les deux femmes qui m'avaient conduite à ce bal, et je les en blâmai fort; car, après avoir accepté une politesse, de quelques gens que ce soient, on ne doit pas y répondre par une insolence.

Là se réduisent les seuls rapports que j'aie eus avec ces nouveaux riches; mais plusieurs personnes de ma connaissance qui les fréquentaient m'ont souvent fait rire en me donnant des détails sur la manière dont ils jouissaient de leur fortune. Leur société se composait en grande partie d'artistes, de quelques femmes, qui, privées depuis des années de tous plaisirs par les malheurs du temps, voulaient s'amuser à tout prix, et surtout de bons vivants. La table était mise chez eux, à peu près depuis le matin jusqu'au soir, à Paris comme à la campagne. Chacun pouvait amener des amis autant qu'il lui plaisait, même sans qu'il fût besoin d'en obtenir l'agrément des maîtres de maison, dont le système était que *plus on est de fous plus on rit*. Les grandes joies étaient de faire ce qui s'appelait des *bamboches*. A dîner, ceux des convives qui ne s'étaient jamais vus faisaient bien vite connaissance en se jetant des boulettes de pain d'une telle dimen-

sion parfois, que l'on courait grand risque de perdre un œil. Toutes les plaisanteries étaient de ce genre. Un des bons vivants voulait-il se montrer plus comique que les autres, il se prenait de dispute avec un compère, placé à l'autre bout de la table, et feignant de vouloir lui jeter à la tête une carafe pleine d'eau, il en inondait son voisin, aux joyeuses acclamations de toute la société. Les vins les plus exquis stimulaient sans cesse la gaîté que faisaient naître ces gentillesses; et lorsqu'on était las de boire et de s'égosiller à qui mieux mieux, on passait dans le salon pour se livrer à d'autres divertissements.

Arnaud, l'auteur de *Marius à Minthurne*, qui semblait être un homme fort grave, s'amusait beaucoup chez quelques-uns de ces fournisseurs. Il m'a conté qu'ayant accepté de dîner à la campagne, chez l'un d'eux, celui-ci le pria de lui amener un *bambocheur* très renommé, avec lequel il désirait beau-

coup pouvoir lier connaissance. Le jour convenu étant arrivé, Arnaud partit de Paris avec ses amis, au nombre desquels était le jeune homme qu'il devait présenter. Comme la maison de campagne se trouvait située sur les bords de la Seine, et que la chaleur était forte, ils se firent un plaisir de s'y rendre en bateau, afin de se baigner en route. Le maître de la maison, instruit de leur projet, voulut aller au devant d'eux avec quelques personnes qui demeuraient chez lui, ensorte que les deux bateaux se rencontrèrent à moitié chemin. A peine se criait-on de loin les premiers bonjours, que le jeune bambocheur saisit un paquet de linge mouillé, le lance avec une dextérité sans pareille, et frappe en pleine poitrine le maître de la maison, qui tombe à l'eau. Tous ceux qui savaient nager se jettent au secours du malheureux qu'ils soutiennent jusqu'au rivage, où ils le déposent presque sans connaissance. Quant il est revenu à lui, l'auteur de l'acci-

dent s'approche et lui fait des excuses d'avoir si mal visé. — Bah ! lui répond le jovial personnage en lui tendant la main, c'est la moindre chose, la bamboche n'en est pas moins très bonne ; charmé de vous recevoir chez moi.

Le jeu des charades en action, alors fort à la mode, était celui qui ouvrait aux bamboches le plus large champ ; on peut imaginer à combien de farces il prêtait, et, pour se costumer on mettait au pillage la garderobe de la maîtresse de la maison. On se drapait avec ses plus beaux châles, ses fourrures, ses voiles de dentelles, tout servait pendant quelques minutes, puis était jeté sur les tapis et foulé aux pieds. S'il arrivait que dans le désordre de la mise en scène on brisât une glace ou un meuble de prix, le rire devenait inextinguible, et l'amphytrion riait plus fort que tous les autres, soit qu'il voulût se montrer comme un homme qui savait vivre, soit que l'énorme fortune qu'il avait

faite si rapidement lui parut devoir être inépuisable.

Et cependant, de tous ces hommes qui s'étaient enrichis dans les fournitures de nos armées, on pourrait à peine en citer deux qui aient su conserver, seulement de quoi vivre, de tant de millions qu'ils devaient à la fraude, à la mauvaise foi dont le gouvernement et surtout les pauvres soldats avaient été victimes ; tous se sont ruinés en moins de dix ans, et, retombés dans la misère, tous ont disparu.

* * *

M. de Sartines, lieutenant de police avant la révolution de 1789, venait d'apprendre que son fils avait contracté beaucoup de dettes, il le sermonait à ce sujet, lui reprochant surtout les folles dépenses qu'il faisait pour les femmes. — Ah ! monsieur, répondit le jeune homme, vous ne connaissez point

le bonheur d'enrichir ce qu'on aime de ce que l'on n'a pas !

* * *

Il est fort à craindre que nous ne revoyions jamais un aussi grand acteur que Talma, dont le talent surpassait, je crois, celui de tous ses prédécesseurs dans l'art de jouer la tragédie. Les éloges que j'ai entendu faire de Lekain par ceux qui vivaient de son temps, sont de nature à prouver que le célèbre interprète de Voltaire était fort déclamateur, ce qui doit toujours s'opposer aux effets certains du naturel de diction. Talma, bien au contraire, n'avait jamais recours à l'emphase: il disait *vrai*. Aussi ne se montrait-il inférieur à lui-même que dans les parties d'un rôle où le sentiment se trouvait faux. Il s'identifiait si parfaitement avec le personnage qu'il représentait, que tout ce qui n'était point d'accord avec le caractère établi, il ne le sentait plus et l'exprimait mal. — Changez-moi ces

quatre vers, je vous en supplie, disait-il à l'auteur de Charles VI, pendant une répétition, je vous jure que je ne dois pas dire cela. Et il en expliqua si bien la raison, que monsieur de La Ville se rendit à son désir.

Il contait qu'une des plus grandes joies qu'il eût ressenties dans sa vie avait été de voir Napoléon comprendre pourquoi de tous les poètes tragiques, Voltaire était celui qu'il jouait le moins bien. L'empereur, qui préférait la tragédie à tout autre spectacle, aimait, par suite beaucoup Talma, et lui avait accordé la faveur de l'autoriser à venir souvent le matin pendant le déjeuner. Un jour Talma s'étant présenté fut reçu, ainsi qu'il l'était presque toujours. Il avait joué la veille *la mort de César*. L'empereur ayant assisté à la représentation lui fit d'abord quelques compliments. — Ah, Sire! répondit Talma, je sais que j'ai été détestable ; c'est un rôle que je ne puis comprendre. — Il est faux comme toute la pièce, dit Napoléon ; ce César est un

faiseur de phrases qui assomme. Qu'il cherche de grands mots, quand il s'adresse aux sénateurs, on le lui passe ; mais lorsqu'il est seul avec Antoine, et qu'il veut lui *ouvrir son cœur*, pourquoi parle-t-il avec la même enflure ? A-t-on jamais dit en pareil cas à son ami :

> L'aigle des légions que je retiens encore,
> Demande à s'envoler vers les mers du Bosphore.

cela n'a pas le sens commun. Voltaire manque de vérité.

L'empereur avait parfaitement raison. Voltaire manque de vérité. Sans parler d'Alzire et de Zaïre, dont le langage et la conduite déroutent complètement tout spectateur attentif, l'entrée de Séide dans Mahomet m'a toujours crispée. Séide retrouve Palmire, Palmire qu'il adore, qu'il croyait avoir perdue pour toujours, et voici comment il l'aborde.

> Palmire, unique objet qui m'as coûté des pleurs,
> Depuis ce jour de sang qu'un ennemi barbare,
> Près des camps du Prophète, aux bords du Saïbare,

Vint arracher sa proie à mes bras tout sanglants ;
Qu'étendu loin de toi sur des corps expirants,
Mes cris, mal entendus sur cette infâme rive,
Invoquèrent la mort sourde à ma voix plaintive !
O ma chère Palmire etc., etc..

Conçoit-on que ce soient là les premières paroles qu'il trouve en revoyant celle qu'il aime? qu'avant de lui dire un mot de sa joie, de son bonheur, il se mette à lui raconter *géographiquement* dans quels lieux et comment elle lui a été enlevée, chose que Palmire sait tout aussi bien que lui ? Ajoutez à la critique de la pensée une critique plus minutieuse : c'est qu'il est impossible à l'acteur, pendant toute cette tirade, de reprendre sa respiration ; car il ne s'y trouve pas un seul point. Il faut avoir l'habitude de pêcher des perles, de plonger, pour la réciter d'un bout à l'autre sans étouffer.

Qu'il y a loin de cette boursouflure et de ces faux mouvements à la noble simplicité et au naturel admirable de Racine. Que l'on se rappelle Oreste retrouvant Pylade à la cour

de Pyrrhus, Esther revoyant Elise, et que l'on compare.

Tout est vrai dans les tragédies de Racine, le sentiment aussi bien que le dialogue. Sous ce rapport du dialogue, quelle scène l'emportera jamais sur celle où Néron surprend Britannicus avec Junie? Comme chacun dit juste ce qu'il doit dire, répond ce qu'il doit répondre! Et notez que le mot propre, si simple qu'il soit, est toujours celui qu'emploie le grand poète. De là cette vérité qui frappe le spectateur et produit l'intérêt qui l'entraîne. Aussi, pour en revenir, enfin, à Talma, les ouvrages de Racine étaient-ils ceux qu'il jouait le plus admirablement. Il faut excepter le rôle d'Achille, qu'il n'a jamais bien entendu. Mais on n'a pas encore oublié combien il était beau dans les rôles d'Oreste, de Néron, de Joas, et ce qu'il a su faire de celui d'Antiochus dans *Bérénice*, qu'il n'a joué, je crois, que deux fois, pour des bénéfices, la Comédie-Française ayant, de-

puis longtemps, retiré *Bérénice* du répertoire.

La nature avait créé Talma pour être un acteur tragique, en lui donnant la taille qui convient au théâtre, un très beau visage, dont les traits mobiles se prêtaient à toutes les expressions, et un organe sonore et profond à la fois. Cet organe était si flexible que, selon la situation, tantôt il touchait l'âme, tantôt il imprimait la terreur; et j'ai souvent vu Talma exciter les transports du parterre en prononçant un seul mot. Dans *Andromaque*, quand il engageait Pylade à ne point s'unir à son triste sort, à ne plus s'exposer pour lui, et qu'il terminait en lui pressant la main et en disant : *Va-t-en*. A ce mot *va-t en*, l'attendrissement était au comble. Dans *Manlius*, on n'a pas oublié l'effet prodigieux qu'il produisait lorsque, après avoir fait lire à Servilius la lettre qui convainc ce faible ami d'avoir dévoilé le complot, il joignait ses mains crispées, attachait sur le coupable

un regard dont rien ne saurait peindre la terrible expression et lui disait seulement : *Qu'en dis-tu?*

J'étais surprise d'une chose, c'est que cet effet fut toujours aussi admirable et que Talma ne le manquât jamais. Je lui en témoignai une fois mon étonnement et je lui demandai s'il n'avait pas noté les inflexions de sa voix. — Non, vraiment, me répondit-il ; mais, en composant mon rôle, il me semblait si cruel, si affreux de me voir trahi par Servilius, que, dans mon indignation, j'ai trouvé l'accent vrai, et chaque fois que la trahison se représente, je retrouve l'accent.

Ceci, joint à ce que m'a dit parfois mademoiselle Mars en me parlant de quelques-uns de ses rôles, a contribué à me faire comprendre pourquoi les grands acteurs sont si rares. Il leur faut être doués d'une sensibilité toute particulière, applicable à l'art, pour s'élever au-dessus des acteurs vulgaires. J'en apporterai en preuve l'obligation où se

trouvaient toujours mademoiselle Mars et Talma de répéter jusqu'à satiété les scènes touchantes, afin de parvenir à ne plus pleurer réellement. C'est ce que tous deux appelaient user les larmes.

Talma était d'un caractère bon, naturel et franc. Le besoin de calme et de repos, que lui rendaient nécessaires les vives émotions du théâtre, lui donnait une certaine indolence habituelle qui le rendait très facile à vivre. Bien qu'il ne fût pas précisément gai, il avait des accès de comique les plus aimables du monde. Alors, les mots spirituels et bouffons lui venaient en foule, il racontait fort plaisamment, et je lui ai même vu jouer un rôle, dans une parade, mieux que n'auraient pu le faire Brunet ou Pothier, de riante mémoire.

Il était extrêmement facile d'exciter sa sensibilité et de toucher son cœur. Aussi sa bourse était-elle sans cesse ouverte à de pauvres comédiens de province qui, dans la

détresse, avaient eu l'heureuse idée de s'adresser à lui, et jamais il n'a pu résister aux instances de gens qu'il savait être peu fortunés. Dans un de ces moments où son imagination, si vive, lui exagérait les torts de la Comédie-Française envers lui, il vint me voir un jour, tout rouge encore de colère.— La mesure est comble, me dit-il; je ne veux plus me tuer pour ces gens-là. Je viens de leur déclarer que je ne jouerais plus qu'une fois par semaine, et j'ai commencé en disant de changer l'affiche où je suis annoncé pour demain.

Comme il n'en joua pas moins le lendemain, quand je le revis, quelques jours après, je lui dis que j'étais bien aise qu'il se fût réconcilié avec la Comédie. — Je ne suis pas du tout réconcilié, me répondit-il. Je n'ai rien cédé aux gros bonnets; mais que voulez-vous que je réponde aux quart-de-part lorsqu'ils me disent que je leur retire

leur pot-au-feu? Il faut bien que je joue pour eux.

A cette époque, en effet, la part entière, à la Comédie-Française, était bien loin de donner aux premiers sujets les vingt-quatre mille francs qu'elle rapportait avant la révolution, et ceux des sociétaires qui n'étaient encore arrivés qu'au quart de part pouvaient à peine payer leurs robes ou leurs habits de théâtre. On conçoit donc comment Talma, qui était profondément bon, et dont les colères, à vrai dire, ressemblaient beaucoup à celles des enfants, ne résistait pas aux sollicitations des *quart-de-parts*.

Ce que Talma a gagné d'argent dans sa vie est prodigieux. De la Comédie-Française et des théâtres de province, pendant ses voyages, il a reçu près de deux millions. Mais, bien qu'il prétendît avoir de l'ordre, parce qu'il écrivait, à la vérité, jusqu'à sa moindre dépense, il ne s'en ruinait pas moins avec les ouvriers, dont il avait la passion. Quand il

eut acheté à Brunoy une charmante habitation, dont les plus grands seigneurs s'étaient contentés jusqu'alors, il put se livrer au bonheur de vivre entouré de maçons, de menuisiers et de peintres. Il habitait le château pendant qu'il faisait travailler aux communs, puis allait se loger dans les communs lorsqu'on rebâtissait le château. Le parc, qui était fort beau, occupait sans cesse tous les terrassiers du pays : les allées et la petite rivière qui le traversaient ont peut-être changé vingt fois de place. Il résultait de cette manie que Talma, qui n'avait aucun vice, faisait toujours des dettes. L'empereur les lui paya une fois; puis, enfin, devenu plus sage, il paya, dans ses dernières années, celles qu'il avait faites depuis et laissa même à ses héritiers une fortune honnête.

Talma est mort le 18 octobre 1826. Il avait publié, l'année précédente, une brochure in-8, intitulée : *Réflexions sur Lekain et sur l'art théâtral*, dont le style ferait honneur à

la plume la plus exercée, et que tout acteur qui se destine à jouer la tragédie devrait lire.

* * *

Lorsque mademoiselle Mars a quitté le théâtre, bien qu'elle eût près de soixante ans, elle conservait encore une taille charmante, les plus belles dents du monde, un sourire ravissant et un organe ! ah ! quel organe ! Je me souviens que, lorsqu'elle voulut quitter son rôle dans une petite pièce de moi, *Charlotte Brown*, elle vint me voir afin de m'adoucir le coup par les paroles les plus flatteuses, tout en me disant franchement que le rôle lui avait toujours semblé secondaire et qu'il lui était pénible de s'habiller *pour venir entendre applaudir monsieur Monrose*. J'avais alors fort mal aux yeux, ce qui m'obligeait à tenir mes persiennes et mes volets fermés, en sorte que nous causions

ensemble sans nous voir, lorsqu'une femme de mes amies arriva. Nous nous mîmes aussitôt toutes les trois à parler d'autre chose; mais à peine mademoiselle Mars eut-elle prononcé vingt mots que mon amie s'écria : « Ah! c'est mademoiselle Mars! Que je suis charmée de me rencontrer avec elle! » Il est certain qu'il était impossible de confondre le son de voix argentin de mademoiselle Mars avec aucun autre, si ce n'est avec celui de mademoiselle Desgarcins (1).

L'âge étant venu, quelques amis de mademoiselle Mars lui conseillèrent de changer d'emploi. Elle y pensait souvent; mais les rôles qu'il lui fallait prendre lui semblaient offrir un champ trop étroit au talent, à l'exception de deux : madame Evrard, dans *le Vieux célibataire*, et madame Pernelle, dans

(1) Je n'ai vu jouer à mademoiselle Desgarcins que le rôle d'Edelmone, dans l'*Othello* de Ducis. Elle est morte jeune, folle, et après s'être donné, par jalousie, trois coups de couteau, ce qui l'avait forcée à quitter la scène.

Tartufe. — Ah! madame Pernelle! disait-elle, voilà un beau rôle! un rôle de grande actrice! Néanmoins, je crois qu'il faut attendre un peu.

Elle attendit, en effet, plus d'un an. A la fin, affligée, malheureuse de voir plusieurs journaux et quelques-uns de ses camarades parler sans cesse de son âge, elle se décida, à son bien grand regret, à quitter le théâtre, non sans avoir encore obtenu un succès immense en créant le rôle de mademoiselle de Belle-Isle.

J'ai entendu dire à deux ou trois personnes que mademoiselle Mars n'avait point d'esprit, d'où j'ai toujours conclu que ceux qui parlaient ainsi avaient peu connu cette charmante actrice. Mademoiselle Mars faisait rarement des frais dans la conversation, et son caractère étant plus sérieux et même plus mélancolique que gai, la saillie ne lui était pas habituelle; mais des idées fines et des idées originales, elle en énonçait sans

cesse avec un naturel parfait. Il serait impossible de composer un rôle, dans la comédie surtout, avec autant de vérité qu'elle le faisait, si l'on n'était pas doué d'une finesse d'observation, d'une justesse d'aperçus remarquables. De plus, tous les auteurs qui ont été assez heureux pour lui voir jouer leurs ouvrages savent avec combien d'esprit elle expliquait les motifs d'un changement, quand il lui arrivait de le demander pendant les répétitions, et combien il était rare que l'effet devant le public ne ratifiât pas le jugement qu'elle avait porté.

Soit habitude de jouer des rôles de bonne compagnie, soit que des manières convenables lui fussent naturelles, mademoiselle Mars conservait à la ville l'excellent ton qu'elle avait sur le théâtre, et rien, dans sa tenue ou dans son langage, ne la distinguait des plus grandes dames.

A part un tripotage de coulisses, auquel elle se livrait beaucoup trop, quand elle au-

rait dû s'en remettre au public du soin de marquer sa place à la comédie, elle était aimable et gracieuse pour tout le monde, dès que son amour-propre d'actrice ne se trouvait plus en jeu. Elle aimait tous les arts avec passion, elle parlait du sien admirablement, et elle avait le talent de contrefaire des personnes qu'elle n'avait vues que deux ou trois fois, de manière à vous faire mourir de rire.

Une chose qui distinguait mademoiselle Mars d'un grand nombre des femmes qui brillent au théâtre, c'est qu'elle était douée d'une certaine élévation d'âme. Jamais dans sa vie elle n'a sacrifié un attachement de cœur, de quelque nature qu'il fût, à des considérations de fortune, outre que je sais plusieurs personnes qu'elle a obligées de sa bourse, et cela pour des sommes considérables, avec une délicatesse admirable.

Elle possédait de plus une force de caractère vraiment surprenante chez une femme.

On peut en citer en preuve le fait qui suit, dont deux mille personnes ont été témoins.

Comme en 1815 les gens qui regrettaient l'empire avaient imaginé de porter un bouquet de violettes en souvenir du 20 mars 1814, mademoiselle Mars, qui avait toujours professé pour l'empereur Napoléon le plus grand dévouement, ne craignit point de paraître dans je ne sais quel rôle, couverte de violettes de la tête aux pieds. Cette bravade ayant vivement irrité tous les amis de la cour, un grand nombre de jeunes gens et de gardes du corps se donnèrent rendez-vous au parterre pour la représentation suivante, dans l'intention bien arrêtée de faire faire amende honorable à l'actrice. Dès qu'elle parut en effet, elle fut accueillie par des huées et des murmures auxquels se mêlaient les cris : à genoux ! à genoux ! Mademoiselle Mars, sans que rien dans sa personne trahît l'extrême émotion qu'elle devait éprouver,

elle resta près d'un quart d'heure en silence, immobile dans une attitude respectueuse ; enfin les cris continuant elle s'avança vers la rampe, et d'une voix douce et ferme : — Messieurs, dit-elle, je ne me mettrai point à genoux. Si vous n'avez pas la bonté de me laisser jouer mon rôle, je vais quitter le théâtre pour toujours.

Tant de gens étaient là qui tremblaient de perdre une aussi charmante actrice, que les applaudissements étouffèrent les clameurs. On parvint à faire taire deux ou trois siffleurs obstinés, et la représentation s'acheva paisiblement.

Tout le monde se souvient encore de la foule qui se porta à la Comédie-Française dans les derniers temps qui précédèrent sa retraite. Elle joua tout son répertoire et finit par *le Misanthrope* et *les Fausses confidences*. Tous ceux qui étaient là, comme moi, savent que, dans *les Fausses confidences* surtout, elle avait trente ans. Elle joua d'une façon si

admirable, que des applaudissements frénétiques suivaient chaque mot qu'elle prononçait. A vingt reprises, elle fut obligée de saluer le public, avec une émotion visible, mais qu'elle parvint à contenir, jusqu'au moment où le rideau tomba sur le monceau de couronnes et de bouquets qu'on lui avait jetés de toutes parts.

* * *

Un royaliste, qui ne pouvait pardonner à l'un de nos grands poètes d'avoir fait proclamer la république en 1848, le voyant depuis s'efforcer, par ses actions et par ses écrits, de calmer la fougue populaire, disait : « C'est un incendiaire qui s'est fait pompier. »

* * *

Une espèce d'hommes qui me semble avoir

disparu du monde, sont ceux que, dans ma jeunesse, on appelait des mystificateurs, qui n'avaient d'autre état que celui de faire rire, et que l'on trouvait parfois à la table des gens riches. Je ne crois pas qu'on les payât autrement que par un bon dîner. Mais, chose assez bizarre, tous étaient des peintres dont le talent n'avait point répondu à leur passion pour l'art et qui, par suite, mouraient de faim. Touzet, Musson et Legras étaient les plus recherchés. Non-seulement ils racontaient des histoires qui faisaient rire aux larmes, mais souvent, sous un nom supposé, ils jouaient un rôle dont plusieurs des convives étaient dupes, ce qui semblait les amuser eux-mêmes et divertissait beaucoup les initiés. Musson surtout excellait dans ce dernier genre de plaisanterie : il avait de l'esprit et le sentiment de ce comique vrai, qui déride les gens les plus moroses. Quoiqu'il ne fût pas encore très vieux lorsque je l'ai rencontré dans quelques maisons, ses cheveux étaient

tout blancs et son visage exprimait une bonhomie à laquelle on se laissait prendre.

Je me souviens que, se trouvant un jour dans une maison avec Picard, qui nous a laissé de si charmantes comédies, et qui ne l'avait jamais vu, il se fit passer dans la compagnie pour un gentilhomme campagnard, arrivé à Paris pour la première fois depuis huit jours. Après avoir, à table, passé en revue tout ce qui l'avait le plus frappé dans la ville, et cela de la manière la plus comique et la plus naturelle, il fit une sortie foudroyante contre les théâtres et contre les acteurs sous le rapport des mœurs. Picard, qui se trouvait être, à cette époque, directeur de l'Odéon et, de plus, comédien, fut extrêmement blessé, et il essaya d'abord de ramener ce rude censeur à des opinions plus tolérantes ; mais les réponses de Musson n'étant propres encore qu'à le blesser davantage, sa colère fut au comble, et il se prit avec ce *sot provincial* d'une querelle si vio-

lente, que le maître de la maison crut devoir intervenir. S'adressant au gentilhomme campagnard : — Monsieur Musson, dit-il, vous enverrai-je des macaronis ?

A ces mots, la fureur de Picard se calma au point qu'il partit d'un rire inextinguible.

Une autre fois, M. Perregaux, le banquier, qui ne connaissait Musson que de nom, étant venu dîner chez M. Lenoir, l'homme de Paris, je crois, qui aimait le plus à s'amuser, aperçut, dans un coin du salon, un vieillard dont les regards hébétés et la contenance étaient si étranges, qu'il saisit la première occasion pour demander au maître du logis qui était cet homme. — C'est mon oncle, répondit M. Lenoir ; il loge avec moi, et, par son testament, il m'a laissé toute sa fortune, qui est assez considérable. Malheureusement, il est tombé en enfance, au point d'être devenu presque imbécille, comme vous pouvez le voir. Nous ne le laissons

jamais sortir seul, parce qu'il ne reconnaît plus les rues de Paris.

On se mit à table, et, tant que dura le dîner, M. Perregaux ne pouvait détacher ses yeux du vieillard, qui, non-seulement lui semblait un modèle de contorsions grotesques, mais qui ne cessait de se mêler à la conversation par quelques mots si risibles, que M. Perregaux faisait des efforts inouïs pour ne pas éclater, tandis que les autres convives feignaient d'imiter sa retenue. Enfin, le retour au salon le délivra de cette contrainte, et ses gens étant arrivés, il se retira de bonne heure, sans être désabusé.

Quelques semaines après, comme il passait sur le boulevard, dans sa voiture, avec un de ses amis, il reconnut Musson, qui se promenait seul dans la contre-allée. — O mon Dieu ! s'écria-t-il, voilà l'oncle de Lenoir qui s'est échappé ! — Comment ! dit son ami, ne connaissant pas Musson plus que lui. — Oui, reprit M. Perregaux en tirant le cordon pour

faire arrêter, ce pauvre homme a perdu la tête : il va s'égarer dans la ville, si je ne le reconduis pas. Et, donnant l'ordre à son cocher de le suivre, il descendit de voiture avec celui qui l'accompagnait, joignit Musson et lui proposa, avec la plus grande douceur, de le ramener chez son neveu.

Musson reconnaît M. Perregaux, il reprend aussitôt son rôle. — Non, non, dit-il, d'un ton enfantin, je veux trouver une boutique où l'on vende des polichinelles.

— Et pourquoi ?

— Parce que je veux en acheter un pour m'amuser avec. Je ne suis sorti que pour cela.

— Votre neveu vous en donnera tant que vous voudrez, dès que vous serez retourné chez lui.

— Il n'y a pas de jolis polichinelles dans notre quartier.

— Je vous enverrai un polichinelle ce soir.

Le mot de polichinelle, si souvent répété par des hommes de cet âge, avait fait s'arrêter quelques passants, qui écoutaient cette conversation. M. Perregaux, craignant de faire scène, prit le bras de Musson, et se mit à marcher avec lui à la recherche d'un marchand de joujoux Enfin, ils en trouvèrent un. M. Perregaux entra dans la boutique, acheta le plus beau polichinelle, et le remettant aux mains de Musson : — Maintenant vous voilà satisfait, lui dit-il, et vous voulez bien que je vous ramène chez votre neveu, n'est-ce pas ?

Touché d'une pareille bienveillance, le mystificateur ne se sentit pas le courage de pousser la plaisanterie plus loin. — Je vous remercie, monsieur, répondit-il, du ton le plus raisonnable ; mais je n'abuserai pas d'une si grande bonté. Je me nomme Musson.

— Ah ! s'écria en riant M. Perregaux, ce coquin de Lenoir me le paiera ! Je n'en suis

pas moins charmé d'avoir connu, même en victime, un aussi admirable talent. Et serrant la main de Musson, il remonta dans sa voiture.

* * *

Madame Grassini est arrivée en France avec les chefs-d'œuvre que l'empereur apportait chez nous après avoir fait la conquête d'Italie. Belle comme un ange, elle joignait à une taille charmante, à un visage ravissant un talent admirable comme cantatrice. Sa voix était un magnifique contre-alto, auquel un travail assidu avait joint quelques cordes hautes fort belles. Sa méthode était celle qui s'est complètement perdue depuis que l'école grandiose n'existe plus, et que l'on n'enseigne, ni à poser largement les sons, ni à prononcer, ni à chanter le récitatif. Nous possédons encore cependant d'excellens professeurs, tels que MM. Delsarte, Bordogni,

Ponchard etc. etc., par quel malheur ne parviennent-ils pas à corriger dans leurs élèves cette *mesquinerie* d'exécution, qui tend à perdre l'art du chant. Le fait est qu'au théâtre, Duprez vient d'être le seul et le dernier qui rappelât la grande école; aussi, tout le monde sait combien, ses moyens épuisés, il se faisait encore applaudir.

Pour comprendre ce que je viens de dire, il ne faut que se rappeler madame Pasta, qui avait reçu des leçons de sa tante, la Grassini, ou se rappeler la Grassini elle-même. Beaucoup de personnes existent encore, qui ont assisté aux représentations de la cour, du temps de l'empereur; toutes peuvent dire ce qu'était l'opéra de *Roméo et Juliette*, chanté par elle et Crescentini.

La Grassini était une excellente femme, elle ne se servait du crédit dont elle a joui en France et en Angleterre que pour rendre service aux artistes. Dans ces deux pays, la haute société, faisant une exception en sa

faveur, l'avait pour ainsi dire adoptée, et elle était reçue partout, sans qu'on la priât toujours de chanter. Elle était fort dépensière, autrement la fortune que lui avait faite l'empereur, et dont ses amis lui sauvèrent, non sans peine, une partie, aurait pu la faire vivre dans ses derniers jours comme la plus grande dame. Il faut d'ailleurs dire à son éloge que sa générosité et sa bienfaisance n'avaient point de bornes, et que si elle dépensait par an quinze ou vingt mille francs pour sa toilette, elle en donnait au moins autant à des malheureux.

La Grassini a joui du singulier triomphe de compter au nombre de ses adorateurs (à différentes époques il est vrai), l'empereur Napoléon et le duc de Wellington, ce qui lui a fait chanter aussi admirablement *god save the king*, que l'hymne qui celébrait les victoires du héros français.

Il y a quatre ans à peine que la Grassini est

morte à Milan, dans un âge assez peu avancé.

* * *

Un jour que je me trouvais chez madame Récamier, en tiers avec elle et notre célèbre poète Béranger, nous parlions de M. P***** un des hommes de France qui savent le mieux la révolution, pour avoir vu de près tous les personnages de ce long et terrible drame. — Une chose de lui m'étonne beaucoup, dit madame Récamier, c'est que vous ne lui ôteriez point de l'esprit que M. de La Fayette voulait la mort des ministres de Charles X, et qu'il a envoyé au Luxembourg, pour les défendre, la plus mauvaise légion de la garde nationale. Pour moi, continua-t-elle, je suis entièrement persuadée que M. de La Fayette n'a jamais désiré une tête. — Jamais, dit Béranger, ce n'est pas qu'il n'eût peut-être bien besoin d'en avoir une, ajouta-t-il en riant.

* * *

Madame de Staël joignait à son talent si supérieur, à son esprit si transcendant, une extrême sensibilité : bonne mère, amie fidèle et dévouée, elle inspirait à tous ceux qui la voyaient de près, non-seulement l'admiration que fait naître la plus rare intelligence, mais encore une véritable affection. M. Necker, son père, pour lequel elle a conservé jusqu'à son dernier jour une sorte d'adoration, l'avait mariée, à l'âge de vingt ans, au baron de Staël-Holstein, ambassadeur de Suède à Paris. Quelques années après ce mariage, il n'existait, je crois, entre les deux époux que des rapports fraternels; ils n'en avaient pas moins l'un pour l'autre une tendresse que le temps n'altéra jamais.

M. de Staël était loin de manquer d'esprit; mais il était bien impossible que personne pût briller, sous ce rapport, près de celle dont il avait fait sa compagne. Lui-même était sous le charme de cette belle parole, de cet entendement si élevé; en affaires, en po-

litique, la pensée de sa femme devenait la sienne. Il me disait un jour : « Dans aucune occasion de ma vie je ne me suis repenti d'avoir consulté madame de Staël; son discernement la rend utile à tous ceux qu'elle aime. » Il est mort en 1802, comme il allait la rejoindre à Copet, où elle était exilée.

La conversation de madame de Staël ne ressemblait pas à ce qu'on appelle une causerie; on était plus désireux de l'entendre que de parler soi-même, et lorsque le sujet d'un entretien lui plaisait, elle s'y laissait entraîner jusqu'à faire pour ainsi dire un discours, tant les idées lui venaient avec abondance et rapidité : soit qu'elle jugeât un événement politique, l'ouvrage qu'elle lisait, une pièce nouvelle, ses aperçus étaient si justes, si fins et souvent si profonds, que l'on aurait été ravi de pouvoir écrire ce qu'elle disait; et que l'on pensât comme elle ou non, son langage avait le pouvoir de vous entraîner loin de toute discussion. Un jour

entre autres, comme il était question de la religion protestante, elle ne résista pas au désir d'en faire l'éloge, et le fit avec une telle éloquence, qu'aucun de nous n'osait respirer, dans la crainte de l'interrompre.

On aurait tort si, d'après ce qu'on vient de lire, on pensait que madame de Staël parlait trop, et s'emparait de la conversation partout où elle se trouvait; beaucoup de gens, au contraire, ont pu la rencontrer plusieurs fois dans les salons de Paris, sans avoir à peine entendu sa voix : d'abord, elle supportait très difficilement l'entretien des ennuyeux, et bien qu'elle se montrât toujours aimable et polie, le courage finissait souvent par lui manquer. Ensuite elle était extrêmement curieuse de connaître et de juger toute personne qui jouissait d'une célébrité quelconque. On ne pouvait porter un nom plus ou moins connu sans attirer aussitôt son attention, ses égards, et sans subir son examen, examen dans lequel, il faut le

dire à son éloge, elle s'occupait beaucoup plus du soin de vous faire briller que de briller elle-même. Nul n'était à l'abri de la curiosité qu'excitait en elle toute espèce de renommée. Elle recherchait avec le même empressement le poète, le général, l'orateur ou le savant célèbre ; et c'est à cette faiblesse, poussée jusqu'à la manie, qu'il faut attribuer en grande partie l'éloignement de l'empereur Napoléon pour madame de Staël. On imagine quelles avances elle dut faire au vainqueur de l'Europe, et l'empereur ne craignait rien tant que l'obsession.

Si l'on excepte ce grand homme, on peut dire qu'il n'existait pas dans le monde une personne qui désirât se soustraire à la recherche de madame de Staël ; non-seulement son désir de vous connaître avait quelque chose de flatteur pour votre amour-propre, mais il vous rapprochait d'une femme aussi remarquable par l'élévation de son âme que par la supériorité de son esprit.

Il résultait de ceci, que l'auteur de tant d'ouvrages connus dans toutes les parties du globe, ne doutait point qu'on ne répondît avec empressement à son premier appel. Aussi n'hésitait-elle jamais à satisfaire le penchant qui l'attirait sans cesse vers ceux qui s'étaient fait un nom. J'en citerai ce seul exemple.

Elle avait souvent entendu vanter Rivarol comme un des hommes les plus brillants dans la conversation, et n'avait eu aucune occasion de le rencontrer à Paris. Durant un voyage qu'elle faisait en Allemagne, elle apprit que ce spirituel écrivain, après avoir quitté la France, vivait à Hambourg. Bien que cette ville fût éloignée du chemin qu'elle devait suivre d'une quinzaine de lieues, elle s'y fit conduire et y descendit dans une auberge d'où elle écrivit quelques mots à Rivarol pour le prier de venir la voir. Peu de minutes après, Rivarol arriva, et l'on peut se faire une idée de l'intérêt que dut avoir

cet entretien, dont les deux interlocuteurs se trouvaient également doués de la plus rare intelligence, et qui, pour la première fois, échangeaient entre eux ou des pensées élevées ou des idées piquantes. La visite dura deux heures, après quoi madame de Staël fit venir des chevaux de poste et regagna sa route.

Ceci me rappelle un mot charmant de la princesse de Poix. Comme on racontait devant elle cette bizarre entrevue de madame de Staël et de Rivarol : — Deux heures ! s'écria-t-elle ; je ne comprendrai jamais que l'on puisse rester deux heures en tête à tête avec le même homme, à moins qu'on ne se dise toujours la même chose.

* * *

M. de Corbières, ministre de l'intérieur sous la Restauration, ayant toujours vécu jusque-là avec la haute bourgeoisie où quel-

ques petits gentilshommes de sa province, était fort peu instruit des usages du grand monde, et surtout des usages q'une foule d'émigrés, rentrés en France avec les Bourbons, avaient transportés de Versailles à Hartwell et d'Hartwell à Paris. Il en résultait que souvent il commettait des inconvenances qui faisaient rire les vieux courtisans, et parfois Louis XVIII lui-même; mais, grâce à son esprit, car il en avait beaucoup, l'avocat breton se tirait toujours d'embarras. — Un jour qu'il travaillait avec le roi, et lui soumettait un plan de très grande importance; après avoir pris du tabac, il posa dans sa préoccupation sa tabatière sur la table, et finit bientôt par y poser son mouchoir. — Mais monsieur de Corbières, lui dit le roi en souriant, vous videz vos poches. — Pour un ministre, Sire, cela vaut mieux que de les emplir, répondit-il, non sans se hâter de retirer le mouchoir et la tabatière.

* * *

Avant la loi qui a réduit le port des lettres à 25 centimes pour toute la France, une pauvre paysanne vivait dans un département du nord fort misérablement, et en outre, fort inquiète de l'un de ses fils, dont elle n'avait aucune nouvelle depuis dix-huit mois, le régiment de celui-ci étant passé en Algérie. Un matin, elle vit arriver le facteur, qui lui remit une lettre à son adresse. — Combien ? dit-elle joyeusement, à la vue du timbre d'Afrique. — Un franc trente centimes, répond le facteur.

La pauvre femme, trouvant cette somme exorbitante, ne décachette point, fixe attentivement ses yeux sur l'adresse, se disant tout bas : — C'est bien son écriture... il a écrit d'une main ferme... donc il n'est pas malade, puis elle baise la lettre, et la rend au facteur, en refusant de la recevoir.

* * *

Louis XVIII aimait extrêmement à vivre

tranquille et à maintenir dans son entourage la paix et la bonne humeur. Aucun monarque ne portait aussi loin que lui le sentiment du pouvoir royal, et pourtant, il employait toutes les ressources de sa rare intelligence pour s'éviter l'ennui de faire une rude réprimande, de donner un ordre sévère. C'était toujours avec douceur et avec gaîté qu'il repoussait les tentatives du comte d'Artois, et celles des amis de ce prince pour le faire dévier de la route constitutionnelle qu'il s'était tracée, et bien qu'il finît par agir à sa guise, (témoin le renvoi de la chambre introuvable) il ne faisait sentir l'autorité du maître qu'à la dernière extrémité. Il se conduisait de même avec ses ministres, qu'il traitait avec beaucoup d'égards et de bonté, mais dont il déjouait parfois les manœuvres sans aucun reproche et même sans aucune explication. Le fait qui suit peut en fournir la preuve.

Le comte de la Poterie ayant toujours

montré pour la cause des Bourbons un dévouement sans bornes, Louis XVIII, rentré en France, avait récompensé ses services en le nommant capitaine des grenadiers de sa garde. Madame la duchesse d'Angoulême, qui aimait beaucoup le comte, n'avait pas peu contribué à cette nomination ; elle se plaisait à voir ce poste occupé par un serviteur aussi fidèle, lorsqu'un jour le comte lui dit que le maréchal Gouvion Saint-Cyr, alors ministre de la guerre, avait résolu de le destituer pour placer un de ses protégés à la tête des grenadiers de la garde. Il entra dans des détails si positifs, que la princesse lui donna l'ordre de se tenir au courant de l'affaire et de venir la trouver, à quelque heure que ce fût de jour et de nuit, si le danger devenait pressant.

Dès le surlendemain, M. de la Poterie se présenta à six heures du matin chez Madame, qui le reçut aussitôt ; il lui apprit que l'ordonnance était faite, et que le ministre al-

lait l'apporter à la signature de Sa Majesté dans la journée même.

Madame la duchesse d'Angoulême lui dit d'être parfaitement tranquille, qu'elle se chargeait d'arranger la chose, et le congédia.

A huit heures, en effet, elle passa chez Louis XVIII, ainsi qu'elle le faisait chaque jour, pour savoir comment il avait passé la nuit. Après quelques mots d'un entretien insignifiant, elle l'instruisit de la trame qui s'ourdissait au ministère de la guerre contre leur fidèle serviteur. — Mais cela est impossible, dit Louis XVIII, le maréchal sait trop que je veux que la Poterie reste où il est. — Je n'en supplie pas moins le roi, répondit Madame, de vouloir bien faire attention au travail que l'on va lui présenter ce matin. Ce que le roi promit.

Le ministre étant arrivé eut à peine ouvert son portefeuille, que le roi selon sa coutume, se mit à causer avec lui de diffé-

rentes choses, tout en signant plusieurs ordonnances, sans les lire, mais non sans observer du coin de l'œil s'il voyait passer le nom de la Poterie. Enfin, lorsqu'il l'aperçut, il arrêta la signature, et continuant la conversation : — Ainsi, monsieur le maréchal, dit-il, Horace est votre poète favori ? — Oui, Sire, je ne me lasse point de le lire, répliqua le maréchal, sachant bien qu'il employait le plus sûr moyen de faire sa cour. — Eh bien, je veux que vous en teniez un de ma main. Donnez-moi, je vous prie, ce volume qui est là, derrière moi, sur la seconde tablette, et tandis que le ministre obéit, il jette l'ordonnance sous sa table, dans un panier destiné à recevoir les papiers de rebut. Puis après avoir fait le présent promis, il signe tout le travail du maréchal, et le laisse se retirer.

On peut imaginer le désappointement du ministre, lorsque, revenu chez lui, où sans doute l'attendait impatiemment son protégé,

il ne trouve pas l'ordonnance dans son portefeuille. Il retourne en toute hâte aux Tuileries. — Que Votre Majesté m'excuse si j'ose la troubler ainsi, dit-il avec beaucomp d'embarras ; mais je crois avoir laissé par distraction une des ordonnances sur sa table. — Une ordonnance ! dit le roi, en lui indiquant du doigt le panier, elle est là. Et ce mot, accompagné d'un regard d'aigle fut la seule vengeance que le monarque tira de son ministre.

* * *

M. Poisson, le géomètre, a été un de ces hommes qui placent le bonheur dè leur vie dans la science. Reçu le premier à l'école polythechnique avant sa dix-septième année, il s'y distingua bientôt d'une manière si brillante que l'on fit en sa faveur une exception unique et glorieuse en le dispensant du dessin, pour lequel il n'avait aucune apti-

tude. On ne tarda pas à le charger de faire des répétitions, et il fut nommé professeur, à l'âge où les jeunes gens sont encore sur les bancs des écoles.

En peu d'années, M. Poisson devint membre du bureau des longitudes, professeur à la Faculté des sciences, examinateur de l'artillerie, examinateur de l'école polythechnique et des écoles militaires ; membre de l'Institut, enfin, membre du conseil de l'instruction publique,

Toutes ces places, dont il remplissait les fonctions avec une conscience telle, que pendant trente ans il ne s'est jamais fait remplacer dans sa chaire de la faculté des sciences, n'empêchaient point M. Poisson de faire des mathématiques, au point qu'il a écrit, dit-on, plus de trois cents ouvrages ou mémoires, et que dans son éloge, prononcé à l'Institut par M. Arago, on a peine à concevoir que la vie d'un seul homme ait suffi à tant de travaux.

On peut dire qu'après avoir vécu pour la science, M. Poisson est mort pour elle : vers l'âge de cinquante ans, sa santé, qui n'avait jamais été fort robuste, s'affaiblit d'une manière sensible. En vain ses collègues de l'Institut dans la classe de médecine, en vain tous ses amis le supplièrent-ils de sacrifier une heure de travail et de prendre un peu d'exercice. — Que voulez-vous que je devienne ? disait-il, si je ne fais plus de mathématiques, autant vaut finir.

Les accidens les plus graves se manifestèrent sans qu'on pût le faire renoncer au bonheur d'avancer la science ; car on ne comprendrait point cet homme si l'on croyait qu'il s'agit pour lui de son nom. Mourant, il écrivait un mémoire sur la lumière, qu'il n'a pas pu finir. Sentant l'impossibilité d'aller plus loin ; d'une voix qu'on entendait à peine, il fit dire à Firmin Didot de suspendre l'impression, et qu'il enverrait la suite dès que ses forces reviendraient : le lendemain,

23 avril 1840, il expira dans les bras de sa femme et de ses enfants, qui lui prodiguaient leurs soins avec toute la tendresse qu'il leur a toujours inspirée. Il avait à peine cinquante-huit ans.

L'amour de M. Poisson pour la science était tel qu'il aimait tous ceux qui la cultivaient avec succès. Voulant expliquer un jour pourquoi, selon lui, les savants étaient moins envieux les uns des autres que la plupart des artistes et des gens de lettres, il disait : « La raison en est bien simple ; les tableaux de Raphaël contribuent fort peu à faire un grand peintre, de même que l'*Athalie* de Racine un grand poète dramatique. En sciences c'est tout autre chose, la science est une chaîne dont chaque homme distingué est un anneau. »

Il était doué d'une grande mémoire ; ce qu'il avait appris de latin à Pithiviers (sa ville natale), il ne l'a jamais oublié. Il savait à peu près par cœur les tragédies de

Racine, de Corneille, comme les plus belles pages de nos prosateurs et pour avoir lu le *Moniteur* chez son père, nul ne connaissait mieux que lui les événements de notre révolution et leur date précise. La prodigieuse exactitude de son esprit, il la portait sur toute espèce de choses, Lorsqu'il faisait son cours, il se tenait dans une pièce voisine de la salle, et pensait à sa leçon pendant que ses auditeurs arrivaient, afin d'entrer juste à l'heure indiquée, lorsqu'elle sonnait à l'horloge de la Sorbonne.

Le caractère de M. Poisson était gai, naturel et vrai, sa parole exprimait toujours sa pensée, au point qu'il lui est arrivé par fois de blesser l'amour-propre de gens qui sollicitaient des emplois dont leur médiocrité les rendait indignes ; car il savait peu le monde, d'où il résulta qu'il vécut toujours étranger aux jouissances qui naissent de la vanité. Lorsqu'après l'avoir fait chevalier, puis officier de la Légion-d'Honneur, on le fit

baron, il dit en riant à un ami qui se trouvait chez lui : « Maintenant voilà que je suis tranquille ; ils ne pourront plus rien faire pour moi qui ne me soit utile ou agréable. » Aussi fut-il très sensible à sa nomination de pair de France, par la raison qu'alors, la mort de M. de la Grange et de M. de la Place avait fait cesser la représentation de la science dans le premier corps de l'état, et que c'était la science qu'on y rappelait en lui.

Quant à ce qui lui était personnel, toutes les joies qu'il pouvait recevoir du monde se renfermaient dans ses affections de famille, et dans ses relations avec d'anciens amis. Par suite de cette disposition d'âme, il avait conservé pour sa ville natale une véritable tendresse ; le moindre événement dont Pithiviers se trouvait le théâtre l'intéressait au dernier point, et jamais on n'a fait à sa table l'éloge des pâtés de Pithiviers, sans amener le sourire sur ses lèvres. Si les morts conservent quelques relations sur la terre,

son cœur a dû tressaillir de joie en voyant sa ville chérie voter des fonds, pour lui élever une statue, qui vient d'être inaugurée en 1851.

* * *

Les gens qui ont acquis une grande fortune par une habileté supérieure dans l'emploi de leurs fonds, si minces que ceux-ci aient été d'abord, apprécient bien plus la valeur de l'argent que ne le font les gens pauvres; quand ils donnent cinq francs, ils pensent donner le moyen d'en gagner deux mille; aussi voyons-nous plus d'un millionnaire, tout en vivant d'une manière honorable, et même avec luxe, faire des vilenies sur de petites choses. M. de Laborde, par exemple, ce riche banquier, propriétaire de Méreville et d'autres biens en si grand nombre, que l'on estimait son revenu à plus d'un million, ne payait tous ses fournisseurs que le

plus tard qu'il pouvait, calculant qu'il gagnait ainsi, pendant plusieurs mois, l'intérêt des sommes portées sur les mémoires. M. de Laborde n'en était pas moins connu pour être aussi généreux que bienfaisant, d'où il faut conclure qu'il lui était plus facile de donner cinquante mille francs que d'en perdre quatre cents qu'il pouvait gagner.

M. Portaletz, de Genève, dont la fortune passait pour être colossale, avait des bizarreries du même genre. On m'avait cité de lui plusieurs traits qui me le représentaient comme le plus désintéressé, le plus généreux des hommes, entre autres, celui-ci : M. Portaletz avait épousé une femme qui n'avait aucun bien Elle mourut avant lui, laissant un testament par lequel elle léguait à des amis et à ses domestiques des sommes dont le total s'élevait à plus de cent mille francs. Le notaire, après avoir fait la lecture de cet acte, dit à M. Portaletz que les dispositions qu'il renfermait n'avaient rien de valable,

madame Portaletz n'ayant point apporté de dot. — Fort bien, répondit-il, je comprends que la loi me dispense d'exécuter son testament; mais lorsqu'elle l'a écrit, elle a dû penser que je serais là quand on l'ouvrirait. Et tous les legs furent payés.

M. Portaletz vint à Paris il y a quarante ans, à peu près, et j'eus occasion de le connaître, parce qu'il connaissait mon mari. Un jour, qu'après avoir dîné chez nous, il nous avait accompagnés aux Champs-Élysées, pour y voir passer les voitures qui allaient à Longchamps, m'étant promenée longtemps, je désirai m'asseoir, et comme il y avait prodigieusement de monde, nous venions à peine de parvenir à trouver des chaises, quand la femme qui les louait s'approcha. M. Portaletz porta la main à sa poche en demandant combien nous devions, et cette femme ayant répondu que c'était quinze sous par chaise, il se mit contre elle dans une colère qui m'aurait fait rire si nous eussions été moins en-

tourés ; la traitant de voleuse, soutenant que chez le marchand on achetait pour quinze sous une chaise pareille à ses chaises, et qu'elle abusait de la circonstance pour opprimer le public. Jamais il ne voulut souffrir que mon mari payât, et me supplia de regagner notre voiture plutôt que de ne point faire un exemple, chose à laquelle je consentis aussitôt, attendu que nous faisions scène.

Quand il nous eût quittés, je dis : — Voilà qui est loin du testament. Mon mari se mit à rire et me conta un trait tout aussi original de cet homme qui donnait un million à chacun de ses fils le jour de leur majorité, afin qu'ils pussent vivre avec une sorte d'indépendance, et qui marchandait une chaise. M. Portaletz logeait à Paris chez un de ses amis, qui avait mis à ses ordres, pour le servir, une femme de la maison. Tous les soirs, il avait l'habitude de souper avec une compote, et ne voulant pas occuper de cela le cuisinier, il avait chargé cette femme de lui

acheter des poires et de les lui faire cuire. Peu de jours ne purent se passer sans qu'il s'aperçût que ces poires étaient payées beaucoup trop cher, ce qui lui fit prendre le parti de les acheter lui-même ; mais ne l'empêcha pas, lorsqu'il quitta la maison, de donner trois louis à cette femme, qui l'avait servi pendant un séjour de quelques semaines.

* * *

Lorsqu'on proposa à Charles X le ministère Martignac, il refusa d'abord d'y consentir. — Martignac, dit-il, est une coquette ; il tient avant tout au succès de sa phrase ; il n'hésitera pas à y sacrifier une de mes prérogatives royales.

Le succès de sa phrase est charmant.

* * *

Un début heureux dans les arts est d'une bien haute importance pour l'avenir d'un ar-

tiste. Le premier tableau que Guérin exposa fut son *Marcus Sextus*; et cette œuvre, couronnée au salon par tous les élèves des ateliers de Paris, ne cessa d'attirer la foule, dont l'enthousiasme proclamait Guérin comme un des plus grands peintres du siècle. Le tableau de *Phèdre*, qui suivit, ne fit qu'ajouter à cet enthousiasme. Il est vrai que le sujet de *Phèdre*, qui rappelait aux plus ignorants en peinture le chef-d'œuvre de Racine, pouvait prêter quelque chose au succès ; mais ce succès était général.

Il en fut de même de la *Didon*. Quant à l'*Andromaque*, je ne saurais mieux faire que de citer les propres paroles de Guérin lui-même, sur un tableau qu'il m'a paru juger plus sévèrement que le public ne l'a fait. Le jour où l'*Andromaque* venait d'être exposé, Guérin vint dîner dans une maison où je dînais aussi, avec beaucoup d'autres personnes au nombre desquelles étaient plusieurs peintres. Il entra d'un air assez triste, et comme

on s'empressait de le complimenter : « Ah! je vous en prie, dit-il, ne parlons pas de cela ; dans l'atelier je n'étais pas mécontent; mais quand ce matin, au salon, j'ai reconnu ce manque d'air, cet effet de tapisserie, je n'ai rien eu de plus pressé que de m'enfuir. » Peu d'artistes sont capables de signaler aussi franchement à la critique le défaut qui dépare un de leurs ouvrages ; mais Guérin était l'homme le plus vrai et le plus modeste qu'on pût voir ; il parlait de sa personne et de son talent comme s'il eût été question d'un autre que de lui. Un jour, par exemple, nous nous trouvions seuls ensemble, et désirant connaître son opinion sur les peintres avec lesquels il partageait la faveur du public, j'amenai l'entretien sur Girodet, Gérard et Gros. — Girodet, me dit-il, dessine à merveille ; sa couleur est bonne ; mais il porte plus loin que les autres le défaut de l'école, celui de peindre la statue. Le dessin et la couleur de Gérard ne sont point irréprochables,

mais ils suffisent, parce qu'il y joint un goût exquis. Gros est plus *peintre* qu'eux, dans la véritable acception du mot; il a le grandiose de l'art. — Et vous? dis-je. — Oh! moi, j'ai été heureux dans le choix de mes sujets. Je dessine passablement, mais ma couleur est détestable. — Et pourquoi ne la corrigez-vous pas? — Il est impossible de corriger sa couleur : on voit comme cela.

Je ne me connais nullement en peinture, mais ce qui m'a toujours frappée dans les tableaux de Guérin, c'est la noblesse de pose des figures. Tout le monde peut apprécier un charme qui fait penser à mademoiselle Rachel, si ravissante au théâtre sous ce rapport.

Guérin avait beaucoup de finesse d'esprit, un jugement très sain en toutes choses, et une aménité de caractère qui le faisait généralement aimer. Son visage, fort agréable, portait l'empreinte de la douceur et d'une certaine mélancolie, causée sans doute par

sa mauvaise santé ; car il était bien rare qu'il ne souffrît point. Aussi était-il mince et chétif, au point que Gérard, traversant avec moi le pont des Arts, un jour qu'il faisait grand vent, me dit d'un air sérieux : « Je ne conseillerais pas à Guérin de passer les ponts aujourd'hui. »

Né sans bien, Guérin tira parti de la célébrité qu'il avait acquise en établissant chez lui un atelier, où l'affluence des élèves fut telle, qu'en peu d'années il se fit une fortune plus que suffisante à ses goûts et à ses habitudes. Ce but rempli, il alla passer six ans en Italie, comme directeur de l'école française à Rome. Après s'être fait de nouveaux amis dans cette nouvelle position, il revint à Paris, où il mourut quelques mois après, dans un âge peu avancé.

* * *

M. de La Place, le célèbre géomètre, était

grand amateur de musique; mais il aimait surtout celle qu'il avait aimée dans sa jeunesse. Lors de la querelle si chaude qui s'éleva entre les Gluckistes et les Piccinistes, il avait pris vivement parti pour Piccini, et il lui en était resté un goût exclusif pour la musique italienne de ce temps. Depuis, il allait si rarement au spectacle, qu'il avait à peine eu l'occasion de remarquer combien nos orchestres étaient devenus plus bruyants lorsqu'il lui prit envie d'aller entendre *Robin des bois,* de Wéber (1).

Comme l'auteur de *la mécanique céleste* était pair de France, il se plaça dans la grande loge que la chambre s'était réservée, laquelle, précisément était située du côté des instruments de cuivre. Dès le premier mor-

(1) *Le Freyschutz,* traduit en français, a été joué pour la première fois sur le théâtre de l'Odéon, à l'époque où cette salle faisait partie de la dotation de la chambre des pairs, et avait été donnée gratuitement à une troupe qui y jouait des opéras comiques.

ceau, M. de La Place fronça le sourcil ; mais après avoir écouté le second, il se leva. — Je ne suis pas encore assez sourd pour entendre cette musique là, dit-il. Et il sortit.

* * *

On a bien souvent parlé du bandeau de l'amour, et jamais de celui que met sur nos yeux l'esprit de parti. L'esprit de parti conduit les gens vulgaires à dénigrer tellement les hommes qui ne pensent point comme eux que toute personne désintéressée se sent portée à les combattre, si indifférents que lui soient ceux qu'ils attaquent. *Nul n'aura de l'esprit que nous et nos amis,* se disent-ils, en sorte qu'on les entend sans cesse refuser toute espèce de talent à qui n'est pas des leurs, et que l'on s'étonne de voir la passion conduire de l'injustice à l'absurdité des êtres doués de raison.

Quelque élévation de plus dans le carac-

tère de ceux dont je parle les mettrait à l'abri de ce ridicule ; j'ai connu un homme, M. Bertin aîné, homme de parti s'il en fut jamais, qui n'en jugeait pas moins sainement et loyalement ses adversaires. L'opposition ne l'aveuglait point sur la valeur des gens qui ne soutenaient pas ses amis. On ne l'a jamais entendu nier le talent d'un orateur ou d'un écrivain, parce que ceux-ci combattaient ses opinions, et tout en réfutant les idées qui faisaient le fond d'un discours de tribune ou d'un article de journal, il rendait justice à la forme, si elle offrait quelques traces de talent.

Cette impartialité si rare dans un homme politique, M. Bertin la portait de même sur la littérature. Il était rédacteur en chef du journal des *Débats* qu'il avait fondé, et dont la partie littéraire, confiée de tout temps à nos meilleurs écrivains, assure encore aujourd'hui le succès ; en outre, aucun écrit d'un ordre un peu élevé ne pouvait paraître

sans qu'il ne le lût aussitôt avec un intérêt véritable, ce qui lui faisait joindre à une érudition peu commune un goût aussi pur qu'exercé. L'esprit nourri dès son enfance par les chefs-d'œuvres de l'antiquité, toutes ses préférences étaient pour la littérature classique, à l'époque où dans les dernières années de sa vie, venait de naître l'école romantique. La plupart des ouvrages de cette dernière école lui faisaient lever les épaules avec dédain ; mais s'il arrivait qu'en les lisant il rencontrât quelques beaux vers, ou quelques lignes de bonne prose, un sourire de satisfaction éclairait son beau visage de vieillard.— Ah! s'il écrivait toujours comme cela! disait-il.

Ajoutons à ce qu'on vient de lire, que M. Bertin était le meilleur des hommes, au point que, son parti devenu triomphant, on le voyait souvent aider de son crédit des gens qui l'avaient longtemps persécuté. Et que l'on ne pense pas que cette générosité d'âme tînt à de la faiblesse de caractère ; nul ne s'est

exposé et n'a supporté plus fermement qu'il ne l'a fait, la ruine, l'exil, la prison. Tout ce qu'il y avait d'aimable en lui naissait, non-seulement de la bonté de son cœur, mais encore d'un sentiment de justice qui lui était naturel, et que l'esprit de parti parvient à étouffer chez la plupart des hommes.

* * *

La Pologne est je crois le seul pays où, généralement parlant, les femmes sont supérieures aux hommes. Presque toutes ont de l'esprit, des talents, plusieurs ont beaucoup lu, et l'éducation des Polonais semble avoir été plus négligée. Je me hâte de répéter cependant que je ne parle ici que du plus grand nombre ; car j'ai connu, et je connais encore des Polonais, qui joignent à une bravoure renommée une intelligence remarquable.

L'amour de la patrie est tout aussi vif chez les Polonaises que chez leurs maris et leurs

enfans : aucune ne se refuserait à faire les plus grands sacrifices pour l'indépendance de son pays, et c'est une chose touchante que les transports de joie qu'elles éprouvent au moindre espoir de délivrance. J'en ai été témoin dans l'occasion la plus importante qui s'en soit présentée depuis le partage de la Pologne.

Dans l'année de la campagne de Moscou, je passais l'été à Mons, près de Paris, chez une femme charmante, la princesse Jablonowska. Il n'était bruit alors que de la guerre contre la Russie, et toutes les lettres qui arrivaient de Varsovie comme toutes les personnes qui venaient nous voir de Paris affirmaient que Napoléon avait pris l'engagement positif de rétablir le royaume de Pologne. Cette nouvelle se confirmant de plus en plus, il serait difficile de peindre le ravissement qu'elle portait dans l'âme de la princesse et de plusieurs Polonaises qui se trouvaient chez elle. Toutes s'étaient hâtées d'écrire

en Pologne à leur intendant; pour que l'on ouvrît aux Français les palais, les châteaux, et qu'ils y fussent traités comme les maîtres de la maison. Il était devenu impossible à ces dames de parler d'autre chose que de l'empereur ou de son armée, et cela, avec une exaltation telle, que je n'aurais pas été surprise qu'elles en perdissent la raison. Les soirées se passaient à chanter des airs nationaux, à tirer des pétards dans le parc; ces aimables femmes ne savaient qu'inventer pour manifester leur contentement et leurs espérances, au point que me trouvant la seule qui ne fût pas leur compatriote, j'étais aussi la seule qui n'eût pas mis à mon bras un ruban aux couleurs polonaises.

Cette félicité durait depuis un assez long temps, quand le général Kosciuszko arriva à Mons, pour passer quelques jours chez la princesse Jablonowska. — Eh bien, général? eh bien? lui cria-t-on d'un air triomphant,

dès qu'il entra dans le salon, nous pouvons espérer enfin !

Je vois encore ce noble vieillard, dont le visage était empreint de mélancolie et de gravité. Il s'approcha de la comtesse Birginska, sœur de la maîtresse de la maison, et dénoua le nœud de ruban qu'elle portait à son bras gauche, sans prononcer une parole.

Cette action fit pâlir toute la compagnie ; car nul ne pouvait mieux savoir que le général Kosciuszko jusqu'où s'étendaient les projets de Napoléon sur la Pologne ; chacun sait qu'avant de partir pour cette fatale campagne l'empereur eut plusieurs entretiens avec lui et que ces conférences se terminèrent par le refus que fit Kosciuszko de le suivre, le héros de la Pologne ne voulant pas, que sa présence dans le camp du héros français pût abuser ses compatriotes.

* * *

Il est des êtres que l'on ne peut avoir connus sans les regretter éternellement, surtout si la mort nous les enlève à la fleur de leur âge. Tel était Bellini, qui joignait à son rare talent tout ce qui peut gagner les cœurs

La nature l'avait doué du caractère le plus heureux et le plus aimable. Jouissant de la vie avec délices, ses succès en tous genres ne sont jamais parvenus à gâter son excellente nature. Il était coquet sans être fat, malin sans aucune méchanceté, et susceptible d'éprouver un vif sentiment d'émulation sans jamais connaître l'envie : il ne croyait même pas aux envieux. Aussi n'a-t il point souffert de mille intrigues ourdies contre lui, incapable qu'il était de les soupçonner. Content de ses succès, il applaudissait sincèrement aux succès des autres, qui, disait-il en se frottant les mains, excitaient son ambition pour l'avenir. Le fait est qu'il se croyait loin d'être parvenu à l'apogée de son talent, en quoi je pense qu'il avait parfaitement rai-

son. Il est facile de s'apercevoir, en remarquant la date de ses ouvrages, que chaque jour il s'occupait davantage du soin de varier ses mélodies et de perfectionner son instrumentation. Sa mort nous a privés de plus d'un chef-d'œuvre, comme musique de grâce, de charme et de sentiment.

Bellini avait beaucoup d'esprit naturel, et recherchait l'instruction en tous genres avec une ardeur vraiment ravissante. Je ne sais quoi de naïf et de juvénile donnait à sa conversation un tour tout à fait particulier. Des traits dont la régularité ne nuisait en rien à l'expression, la taille la plus élégante l'auraient fait remarquer dans tous les salons, et ce charmant jeune homme était l'auteur des *Puritains*, de la *Somnambule* et de la *Norma*.

Lorsqu'il composa son premier opéra, Rossini, bien qu'il fût encore dans la force de l'âge, et que l'on ne pût deviner son motif, semblait déjà vouloir renoncer à obtenir sur la scène de nouvelles couronnes. Les dé-

buts de son jeune successeur furent éclatants. Tous les théâtres de l'Italie se disputèrent un ouvrage de Bellini; il se vit recherché, fêté, dans les villes qu'il habita, par la plus haute société, au point que les grandes dames de Milan travaillèrent toutes à un immense tapis de pieds dont elles lui firent le don.

La musique de la *Norma* avait porté l'enthousiasme au comble, lorsqu'il céda au désir de venir à Paris, où l'on peut dire que, dans les arts, les renommées se consolident. L'accueil qu'il reçut ici lui fit tellement goûter le séjour de la France, qu'il disait avoir l'intention d'y passer sa vie. Hélas! cette vie si douce, si fortunée! devait être bien courte! Bellini, né en 1802, est mort en 1835.

* * *

Dans l'année de triste mémoire 1814, lorsque l'empereur de Russie vint en France

avec les alliés, il était accompagné de son frère, le grand-duc Constantin. Le grand-duc était un homme dont on pouvait dire avec raison beaucoup de bien et beaucoup de mal. Il avait de la générosité d'âme, il était affable, bienfaisant, et susceptible d'attachements vrais et durables. Quand le général Bawr, mon beau-frère, qu'il aimait beaucoup, mourut, il suivit le cercueil à pied, en grand uniforme, par trente-deux degrés de froid, et ne quitta son ami qu'à l'entrée de la tombe. Ses bonnes qualités néanmoins n'empêchaient point qu'il ne fût sujet à des mouvements de violence qui ne rappelaient que trop son malheureux père, et qu'on ne tremblât sans cesse de le voir se livrer à de coupables emportements, lorsque le malheur voulait qu'il ne pût avoir un moment pour se livrer à la réflexion.

Plusieurs personnes, toutes étrangères à la France, il faut se hâter de le dire, donnè-

rent à Paris des bals à l'empereur Alexandre, qui m'avait fait l'honneur, en ma qualité de veuve d'un officier russe, de me mettre sur la liste des femmes qu'il désirait voir inviter à ces bals. Bien que je fusse alors partagée entre ma reconnaissance et mon penchant pour l'empereur Alexandre, le plus noble, le plus aimable des hommes, et le cruel chagrin que me causait la vue des canons russes et prussiens sur les places de Paris, je crus devoir au nom de mon mari, d'aller à quelques-uns de ces bals, et je me rendis à celui que donnait un lord, dont j'ai oublié le nom, mais dont on disait que la tête était mal en ordre. Le grand-duc y vint seul, et dit que l'empereur étant souffrant, ne pourrait point venir. Au milieu du bal, le prince invita pour une valse une très jolie femme (madame de Menou), et, comme il était en place avec elle, le maître de la maison, lord***, cria aux musiciens de jouer une contredanse française. — Son altesse impé-

riale a demandé une valse, répondit le chef de l'orchestre.—Une contredanse française! répéta lord***.

Le grand-duc devint très-rouge. — Ah! madame, il va l'étrangler! dis-je avec terreur à ma voisine; et la dame russe à laquelle je m'adressais était aussi pâle que moi; mais quelle fut notre surprise lorsque nous vîmes le grand-duc ramener madame de Menou à son siége en lui disant : — Je vous prie, madame, de me garder pour la première valse l'honneur que vous me faisiez de danser avec moi; lord*** est chez lui.

On ne peut plus finement reprocher à un maître de maison son manque de convenances et de civilité.

* * *

M. C. B. étant allé voir un de ses amis qui venait de sortir du ministère avec de grandes chances pour y rentrer bientôt,

marquait son étonnement de trouver le salon de réception plein de visiteurs. — Ce sont des gens, lui dit l'ex-ministre, que j'ai été assez heureux pour obliger. — C'est tout simple, répliqua M. C. B., on doit toujours conserver de la reconnaissance pour ceux qui peuvent nous être encore utiles.

* * *

On peut citer M. Cuvier comme un des hommes les plus extraordinaires qui aient illustré la France ; car c'était une chose prodigieuse que la facilité et le succès avec lesquels il appliquait son intelligence à toute espèce de chose. Lorsque ce grand naturaliste, auquel la science doit de si grandes recherches et de si beaux ouvrages, consentit à devenir conseiller d'Etat ; il se montra bientôt supérieur dans l'art de l'administration, et plusieurs de ses collègues m'ont dit alors que nul d'entre eux n'examinait une

affaire avec plus de justesse d'esprit, et ne faisait un rapport avec plus de clarté que lui. Il écrivait et surtout il parlait à merveille ; aussi tout le monde peut-il encore se rappeles avec quel empressement la foule accourait à ses cours. Les femmes même, comptant sur la lucidité de son enseignement, assistaient en grand nombre à ses leçons du collège de France, ce qui me donna le désir de l'entendre. Le jour que je parvins à trouver place, il faisait une leçon sur les oiseaux, et, sans vouloir faire de jeu de mots, on peut dire que ses pensées volaient sur ses lèvres, dans un style si pur, si clair, si élégant, qu'il nous tenait tous comme enchantés par sa parole.

L'instruction de M. Cuvier était immense et il se plaisait à la rendre complète sur les petites choses aussi bien que sur les grandes, selon le sujet qu'abordait son esprit. Je me souviens qu'un souverain étranger ayant envoyé son ordre à l'un des membres de l'Aca-

démie des sciences, on parlait de cette décoration dans une maison où je me trouvais, et plusieurs collègues du savant qui l'avait reçue n'étaient point d'accord sur la couleur du ruban, lorsque M. Cuvier entra. On lui soumit la question qu'il décida aussitôt ; mais cela le conduisit à parler de tous les ordres connus en Europe ; de la couleur de leur ruban, sans oublier d'en nommer un seul. Nous étions tous surpris de le voir posséder aussi parfaitement une connaissance aussi futile, et l'un des académiciens présents, lequel n'était jamais sorti de sa spécialité, lui dit de l'air du plus grand étonnement : — Quel motif a donc pu vous porter à vous instruire de tout cela — J'ai eu l'occasion, répondit Cuvier, de vouloir connaître un certain ordre russe, et je me suis laissé entraîner au désir de connaître tous les autres ; en général on aime à bien savoir.

* * *

On sait que le fils de M. de Buffon avait épousé une jeune personne très jolie, qui plus tard, s'est rendue célèbre par sa liaison avec le duc d'Orléans, celui qui a péri sur l'échafaud. Dès les premiers temps de ce mariage, madame de Buffon avait pris son mari en grande aversion, tandis que celui-ci, au contraire, était fort épris de sa femme, et l'on raconte qu'un jour, comme on se trouvait à table en famille chez M. de Buffon, sa belle-fille lui dit : — Monsieur, vous qui avez si bien observé notre nature et celle des animaux, comment expliquez-vous que les gens qui nous aiment le plus sont ceux que nous aimons le moins. — Je n'en suis pas encore au chapitre des monstres, madame, répondit froidement M. de Buffon.

* * *

C'est surtout au théâtre que le succès dépend d'une foule de circonstances qui ne tiennent en rien au mérite d'un ouvrage.

Il faut placer en première ligne l'inconvénient de ne pas être joué par l'acteur en vogue. Dans les petits théâtres, l'ensemble vous sauve ; on n'imagine point de quel avantage est pour une pièce, l'ensemble d'exécution ; mais aux grands théâtres, où le public s'obstine à n'applaudir, et souvent même à n'écouter que le premier talent, si ce premier talent a refusé votre rôle, c'est en vain que l'ouvrage renfermera des beautés, le froid, l'ennui, se répandront dans la salle, et l'auteur ne sera point jugé. Qui n'a vu tomber une pièce uniquement parce qu'elle était mal jouée, et qui n'en a vu d'autres obtenir un immense succès grâce au jeu de Talma ou de mademoiselle Mars, bien qu'elles fussent destinées à périr avec eux, puisqu'on n'a jamais pu les reprendre depuis. Force est au poète et au compositeur de musique d'en passer par là, puisque ce malheur est celui de tous les talents qui ont besoin d'interprètes.

Nos révolutions avaient créé en France pour les auteurs dramatiques une difficulté d'un genre tout nouveau, c'est la nécessité d'avoir des opinions politiques qui se trouvent d'accord avec celles de la majorité du parterre. Faut-il parler du *Pierre-le-Grand* de M. Carion de Nizas? on n'en a pas entendu un seul vers; dès la première scène, les sifflets sont partis, depuis la rampe jusque dans la rue de Richelieu, où les cabaleurs qui n'avaient pu se placer dans la salle, faisaient foule. Il est vrai qu'il s'était dit que cette pièce avait été écrite dans une intention politique; mais on citerait vingt autres exemples d'injustice tout à fait criante, puisqu'il ne peut y avoir rien de commun entre les opinions d'un auteur et une tirade de héros grec, ou une scène de Frontin avec Lisette.

J'ai vu tomber une des tragédies les plus touchantes et les mieux écrites qui aient été représentées depuis bien longtemps, c'est

Jeanne Gray. L'auteur, fort jeune encore, venait de débuter dans la carrière dramatique en donnant *Ninus II*, dont le succès avait eu un grand éclat. Le sujet de *Jeanne Gray*, beaucoup plus pathétique, était traité avec un talent remarquable, la pièce renfermait une foule de ces vers qui se gravent dans la mémoire et plusieurs scènes véritablement belles. Tous ceux qui avaient entendu la lecture de cet ouvrage lui prédisaient un succès supérieur à celui de *Ninus II*. Par malheur l'horizon politique n'était plus le même, et l'auteur, guidé par l'amour de l'ordre, par le désir de se rendre utile à son pays venait d'accepter, sous la Restauration, des fonctions d'homme de lettres, qu'il remplissait, conjointement avec les plus honnêtes gens du monde. Ceci n'étant qu'un motif certain d'ameuter contre lui la multitude turbulente, la tragédie était à peine commencée qu'il fut aisé de pressentir qu'elle ne s'achèverait pas ; jamais cabale

ne fut aussi bien montée et ne s'annonça aussi franchement. Les cris, les trépignements de pieds accompagnèrent les premiers vers, et couvrirent tellement la voix des acteurs, que l'on fut bientôt obligé de baisser la toile.

Jeanne Gray étant ainsi *jugée*, l'auteur fut nommé membre de l'Académie française, et renonça sans retour à travailler pour le théâtre.

Il existe une femme que la nature a douée d'un vrai talent comme compositeur. Sa passion pour son art lui a fait consacrer plusieurs années de sa jeunesse à l'étude du contre-point (1) et ce ne fut qu'après avoir acquis autant de savoir qu'en acquiert un jeune homme dans un conservatoire qu'elle donna *Faust* à l'Opéra italien, et *Esméralda* à notre Grand Opéra.

(1) Elle est élève de Reicha, qui a laissé de fort beaux quatuors.

La musique de ces deux ouvrages était remarquable sous le rapport de l'originalité des mélodies, d'un sentiment musical dramatique qui devient de plus en plus rare aujourd'hui ; et, pour tout auditeur impartial, elle se distinguait par une énergie surprenante dans une femme, témoin l'air de *Quasimodo* et l'introduction d'*Esméralda*, où la force se trouve jointe à la grâce. Cette musique, cependant, bien qu'elle ait été exécutée plusieurs fois, ne fut pas entendue et n'est point restée au théâtre, les ricanements, les murmures dans la salle, un dénigrement acharné dans les salons, une cabale formidable enfin, parvinrent à en étouffer le succès. Non que l'auteur, en sa qualité de femme, eût jamais eu rien à démêler avec les partis, mais elle était la fille du rédacteur en chef d'un journal qui se trouvait alors en butte à toutes les animosités politiques, et victime du nom qu'elle portait, elle a vu ses charmantes mélodies succomber sous les

haines de quelques ambitieux et de quelques intrigants.

La femme dont je parle, guidée par sa rare intelligence, ne s'est point obstinée à suivre une carrière aussi épineuse; elle n'a plus composé que de la musique de chambre, dont les vrais connaisseurs apprécient tout le charme. De plus, elle a fait paraître un volume de poésies intitulé *les Glanes*, que l'Académie française a couronné.

A part les infortunes qui peuvent naître d'un caprice du public, l'auteur dramatique a sans cesse à redouter une foule de mésaventures qui ressortent du théâtre même. Il ne s'agit pas uniquement de ménager tous les amours propres, plus susceptibles là que partout ailleurs, vu qu'ils se retrouvent en jeu chaque soir, il faut se tenir au fait des haines et des amitiés qui peuvent mettre obstacle à une distribution des rôles bien entendue, ce qui est de la plus grande importance. Si l'on veut être joué souvent, on a

besoin de se procurer de puissants appuis, d'adresser des demandes fréquentes, ce qui ne peut se faire si l'on ne s'établit pas en quelque sorte dans les coulisses, où les hommes seuls peuvent se montrer fréquemment sans inconvenance. Je ne conseillerai donc jamais à une femme d'écrire pour le théâtre, et ici, la crainte qu'on ne m'accuse de donner aux autres un conseil que je n'ai point suivi pour mon compte m'oblige à dire quelques mots de moi.

J'ai eu du bonheur; ma bonne étoile m'a fait rencontrer Picard, directeur du théâtre Louvois, Corse, directeur de l'Ambigu-Comique, mademoiselle Mars à la Comédie-Française, et tous les trois se sont chargés de faire mes affaires. Il faut dire aussi que sous le rapport de la célébrité, mes prétentions étaient fort peu élevées; je sentais trop bien que l'énergie me manquait pour la conception comme pour l'exécution; de plus, il ne m'était point donné de pouvoir semer

un ouvrage de ces mots spirituels qui provoquent l'applaudissement et poussent une pièce jusqu'au bout. J'avais seulement un certain naturel dans mes faibles inventions, et une certaine vérité de dialogue, qui m'ont souvent sauvée de la chute, mais qui étaient loin de suffire pour me faire espérer jamais un succès d'éclat. Je n'ai donc travaillé pour le théâtre que dans une vue uniquement pécuniaire. Non pour regagner la fortune que j'avais perdue, puisque deux fois dans ma vie je m'étais vu enlever une brillante existence, mais pour essayer d'acquérir une position indépendante.

Je donnai ma première pièce, (*le Petit Mensonge,*) au théâtre de Picard, et comme à ma grande surprise, aussi bien qu'à ma grande satisfaction, elle réussit, je la fis suivre de *la Matinée du Jour* et de *l'Argent du Voyage*. J'étais passionnée de la musique, et n'ayant encore fait graver que des romances, j'avais un vif désir de composer pour un or-

chestre, ce qui me décida à faire des mélodrames. Je les portai à Corse, directeur de l'Ambigu-Comique. Corse avait fait courir tout Paris pour lui voir jouer le rôle de *Madame Angot* dans la farce la plus comique qu'on ait jamais représentée; ce n'en était pas moins un brave et honnête homme, au point que *les Chevaliers du Lion* ayant obtenu un immense succès, (il me serait bien impossible de dire pourquoi,) il vint me trouver un mois ou six semaines après la première représentation, me dit que je lui faisais gagner beaucoup d'argent, que je n'étais pas assez payée, et me remit un nouveau traité, par lequel il doublait mes droits d'auteur.

Encouragée par ce début, je donnai au même théâtre *le Rival obligeant,* petite comédie, et *Léon de Montaldi*, mélodrame qui réussirent aussi; mais il en fut tout autrement du *Revenant de Bérézule;* celui-ci tomba de telle sorte que m'étant enfuie de la salle au second acte, et montant en voiture, j'en-

tendais les sifflets du boulevard. Néanmoins, aujourd'hui que je suis devenue plus capable de juger ces ouvrages, je puis affirmer que tous se valaient, en ajoutant, pour être sincère, que tous ne valaient pas grand-chose.

Je ne sais quelle délicatesse féminine me donnait de la répugnance à me faire nommer sur un théâtre; toutes mes pièces étaient représentées sous le nom de M. François jusqu'à l'époque où, sur le conseil de Talma, j'ai eu l'audace d'en porter une à la Comédie-Française. Comme on était reçu par douze ou quinze sociétaires assemblés dans le foyer, il devenait impossible de garder l'anonyme, et d'ailleurs je n'étais plus jeune. J'eus le bonheur que mademoiselle Mars accepta un rôle dans *la Méprise*, dans *la suite d'un Bal Masqué* et dans *Charlotte Brown*. Moi seule puis apprécier tout ce que je lui dois. Après que je l'eus perdue dans *Charlotte Brown*, cette pièce fut démontée cinq fois, par suite de changements survenus

dans le personnel de la Comédie-Française ; mais Monrose, qui aimait son rôle du Tailleur, la fit toujours remonter, aussi *Charlotte Brown* est-elle morte avec lui, tant je me suis effrayée des démarches innombrables, et vraisemblablement inutiles, qu'il me faudrait tenter pour la faire reprendre.

On voit que le récit de ma carrière théâtrale appuie complètement tout ce que j'ai dit plus haut, et que, si j'ai atteint le modeste but auquel tendaient mes espérances, j'en suis uniquement redevable à quelques heureux hasards. Je me crois donc, plus que personne, en droit de conseiller aux femmes de ne point écrire pour le théâtre ; c'est là surtout, que pour veiller soi-même à ses intérêts, on a besoin de tenue, de courage et de persévérance; qu'il faut savoir supporter, sans en tourmenter sa vie, la multitude d'entraves, les milles petites contrariétés qui se renouvellent sans cesse, en un mot qu'il faut être homme.

* * *

Il est fort rare que l'on soit insolent par nature, mais on le devient avec une extrême facilité par position : le crédit, la fortune, le succès créent des insolents par centaines. Renversez ceux-ci, vous en verrez naître d'autres ; et les parvenus apprennent si vite l'art d'insulter le pauvre monde, que, dans les révolutions les plus populaires, l'insolence ne fait que changer d'habit.

On a trop crié sur tous les tons contre l'insolence de la noblesse, bien que personne ne soit contraint de vivre dans les salons du faubourg Saint-Germain, pour qu'il ne soit pas permis de parler des insolents qu'on ne peut éviter, de ceux que l'on rencontre à chaque pas sur le chemin de ses affaires ou de ses plaisirs.

Cet huissier qu'on trouve dans l'antichambre d'un ministre? le laquais ou la servante

d'un médecin renommé ? l'un ne rudoie-t-il pas le malheureux solliciteur, et les autres le pauvre malade ? On dirait, à les voir, que c'est eux que vous venez chercher ; leur emploi se borne pourtant à vous ouvrir la porte; mais vous avez un grand désir qu'ils vous l'ouvrent, et ce désir fait leur force : une importance arrogante se décèle dans leurs gestes, dans leurs regards, aussi bien que dans la manière dédaigneuse avec laquelle ils répondent à vos questions, quand ils y répondent.

Outre l'insolence tenace, naturalisée, pour ainsi dire, chez quelques-uns de nos hommes en place, chez quelques-uns de nos journalistes, tous gens sollicités, flattés et gâtés du matin au soir, nous voyons des insolences qu'on pourrait appeler des *insolences de circonstance* : celles des cochers de fiacre, s'il survient une pluie d'orage, celle des ouvreuses de loges, les jours où leur théâtre est plein. La pluie tombée, la salle vide, ces

mêmes cochers et ces mêmes ouvreuses vous sourient gracieusement, vous répondent avec douceur, et deviennent aussi polis que simples particuliers.

Quant à l'insolence qui prend sa source dans une renommée quelconque, il est à remarquer qu'elle se développe en raison inverse du mérite des gens à succès ; car, de même qu'un homme de génie reste presque toujours simple et poli, l'auteur d'ouvrages applaudis est moins insolent qu'une cantatrice célèbre, et cette cantatrice elle-même parle avec certains ménagements à sa couturière, si cette couturière a la vogue.

Suivez cette jeune et jolie provinciale, qui ne veut pas retourner dans sa ville sans rapporter un chapeau de la bonne faiseuse de Paris. Elle entre chez la marchande de modes. Celle-ci essaie un bonnet à l'une de nos premières élégantes, qui, peut-être, ne le paiera pas ; n'importe ! La provinciale s'approche timidement. Je voudrais un chapeau,

madame ? Point de réponse. — Je voudrais un chapeau ? répète-t-elle, d'une voix plus basse encore. — Voyez donc, mesdemoiselles, dit enfin la marchande de modes, sans regarder celle qui lui parle. Mais ces demoiselles sont occupées à chuchoter, à rire entre elles de la provinciale, dont la robe a un corsage trop court et des manches trop étroites. Une d'elles se lève pourtant, prend un chapeau que personne n'a jamais voulu acheter, ce qu'on appelle un fond de magasin. — Essayez cela, madame, dit-elle, en adressant à ses compagnes un sourire moqueur.

La jeune femme est blonde, le chapeau est jaune, il la coiffe horriblement. — Il me semble, dit-elle avec douceur, qu'il ne me sied pas beaucoup? — C'est que madame n'a pas l'habitude de porter les chapeaux à la mode, répond l'insolente péronnelle; c'est un chapeau charmant.

La pauvre provinciale n'ose demander la

permission d'en essayer un autre, car la demoiselle vient de la laisser là pour remettre dans une armoire des plumes, des fleurs, mille choses. Elle paye le chapeau quatre ou cinq fois sa valeur, donne son adresse, qu'on lui laisse écrire elle-même, et sort en saluant toutes ces dames, qui ne lui rendent pas son salut.

Et ce brave homme, homme d'un grand mérite, peut-être, qui, se trouvant conduit par ses affaires à la porte d'un de nos plus fameux restaurateurs, s'avise d'entrer là pour y dîner ! N'est-il pas curieux de le voir s'épuiser en politesses, en prières avec tous les garçons, qui passent et repassent cent fois devant lui sans l'écouter, pour obtenir qu'un beefsteak suive le potage qu'on lui a servi il y a déjà trois quarts-d'heure. — Ils ne me répondent seulement pas ! murmure-t-il entre ses dents. — Puis, se tournant vers son voisin : — Vous êtes bien heureux, monsieur, lui dit-il, car je vous ai vu arriver après

moi, et vous voilà au dessert. — Je vous observais aussi, monsieur, répondit celui auquel il s'adressait, et je présumais bien que vous ne dîneriez pas, ou qu'au moins vous dîneriez fort tard. — Comment cela, je vous prie ? — Parce que vous parlez beaucoup trop bas et que vous avez trouvé votre potage bon; ce n'est pas avec des civilités qu'on réussit auprès des gens en vogue. Je ne viens jamais dîner ici sans crier plus haut que personne : je rudoie les garçons, je trouve tout ce qu'on me sert détestable. Eh bien! suivez ceux qui me servent, vous les entendrez crier au chef : *Tête de veau pour un ; soignez !* Et je n'attends pas une minute.

Cet homme avait raison. En fait d'insolence, celui qui prend le devant a toujours un grand avantage, et la vanité déconcertée est si prompte à baisser la tête, que rien n'est plus comique qu'un insolent qui vient de trouver son maître. La métamorphose qui s'opère dans son ton et dans sa contenance,

prouve la justesse de ce mot bien connu : « Donnez-moi la mesure de l'insolence d'un homme, et j'aurai celle de sa bassesse. »

* * *

Si Ducis avait vécu quelques années de plus, il aurait pu voir ses ouvrages, dont, pendant un demi siècle, le succès avait été éclatant, attaqués et dénigrés, au point qu'aujourd'hui ils sont à peu près tombés dans l'oubli. Les inventeurs d'une poésie qu'on pourrait croire avoir été celle des Ostrogoths n'ont pas craint de relever dans ses tragédies quelques vers rocailleux ou incorrects. Ils lui ont surtout reproché d'avoir osé traduire ou plutôt imiter Shakspeare, tandis qu'à l'époque où Ducis écrivait, si peu de nos compatriotes savaient l'anglais, que l'on devrait lui savoir gré d'avoir, pour ainsi dire, révélé à la France le plus grand génie britannique. Au moins Du-

cis ne s'est-il point paré des plumes du paon, ainsi que l'avait fait Voltaire en donnant *Zaïre ;* au moins laissait-il à son prodigieux modèle toute sa gloire et conservait-il tous les grands effets du maître, autant que le lui permettaient les formes dramatiques de son temps. Quelques parties accessoires de ces admirables drames pouvaient faire les délices d'un public anglais sous le règne d'Elisabeth, et n'être point goûtés d'un parterre français (1). Il faut songer qu'alors on n'avait point encore fait de mélodrame à Paris ; le public n'était pas habitué à devenir témoin des contorsions que produit la colique chez les personnages qui sont empoisonnés dans la pièce; et, pour frémir, quand Roxane dit à Bajazet : *Sortez,* nous n'avions pas besoin que les muets, dont notre imagination gar-

(1) *Othello*, traduit, il y a quelques années, littéralement, en vers, avec un talent remarquable, n'a pu avoir que très peu de représentations.

nissait les coulisses, vinssent étrangler sur la scène le jeune et malheureux prince.

Ducis, je le reconnais, a donc *francisé* les immortelles œuvres de Shakespeare, et peut-être un peu trop, non qu'on doive lui reprocher d'avoir, dans *Othello*, par exemple, tué son Edelmone d'un coup de poignard, au lieu de l'étouffer sous des oreillers. L'enthousiasme, sous peine de dévenir puéril, doit s'attacher au fond bien plutôt qu'au détail; et ce n'est certainement pas dans les angoisses de l'étouffement que gît l'intérêt de cette belle scène, qui garde dans la traduction française tout ce qu'elle a de terrible et de touchant.

Si, lorsque Ducis a paru, l'esprit et les habitudes de son public l'ont obligé à supprimer beaucoup de détails, il n'en est pas moins vrai qu'il atteignait un noble but littéraire en portant sur notre théâtre tant de grandes images, des sentiments si vrais, des personnages si pleins de vie, et ses longs et

nombreux succès prouvent clairement que, loin de dénaturer Shakespeare au point de le rendre méconnaissable, il dévoilait à ses contemporains des chefs-d'œuvre, ignorés jusqu'alors de la plupart d'entre eux.

Ducis était vraiment poète : le mot qui touche ou qui frappe d'épouvante lui venait tout naturellement, et l'accent vrai lui partait de l'âme. Sans doute, on peut lui reprocher un style peu soutenu et parfois emphatique ; mais il avait le grand secret de faire couler les larmes aussi bien que d'imprimer la terreur ; en un mot, Ducis possédait le grand art d'émouvoir.

Ne frémit-on pas, dans *Othello*, pour les jours d'Edelmone, lorsque ce maure, qui, sous les habits de généralissime des armées de Venise, a toujours conservé sa nature africaine, apprend le nom de son rival et s'écrie :

Nos lions du désert, dans leurs antres brûlants,
Déchirent quelquefois les voyageurs tremblants.

Il vaudrait mieux pour lui que leur faim dévorante
Dispersât les lambeaux de sa chair palpitante
Que de tomber vivant dans mes terribles mains!

Dans *OEdipe*, chez Admête, quand Polynice implore le pardon de son malheureux père et lui fait part de son hymen prochain,

Quel est l'infortuné qui t'a donné sa fille ?

dit OEdipe froidement. Certes, voilà de ces vers dont l'énergique simplicité décèle le poète, et l'on pourrait en citer une foule d'autres, tous remarquables par la puissance de sentiment et d'expression qui constitue la haute poésie.

Ducis obtint ses premiers succès avec Brizard et Larive; puis, enfin, vint Talma et mademoiselle Desgarcins. Mademoiselle Desgarcins n'était point jolie; mais elle avait de la jeunesse, une taille charmante, un organe enchanteur et un naturel de diction qu'on ne retrouve que chez mademoiselle Rachel. Quant à Talma, on a vu les deux plus grands

acteurs de Londres (1), quand ils sont venus à Paris, l'applaudir avec transport en lui voyant jouer *Othello*, *Hamlet* et *Machbeth*. Doué, comme Ducis, de la faculté d'exciter les fortes émotions, l'acteur et le poète semblaient être nés l'un pour l'autre. Aussi Ducis disait-il souvent : — « Je n'ai jamais reçu qu'une faveur de la destinée : celle d'avoir été le contemporain de Talma. »

Ducis, en effet, n'eut jamais à se louer de son sort, ni sous le rapport de la fortune, ni sous celui des jouissances intérieures. Car, sans que j'en aie jamais su le motif, il vivait séparé de sa femme, qui n'est revenue vivre avec lui que dans l'extrême vieillesse de tous les deux. Toutefois, il ne faut point croire que cet excellent homme ait été malheureux ; il trouvait dans les illusions sans nombre auxquelles son esprit s'abandonnait toujours, une félicité que procure rarement la vie

(1) Kean et Macready.

réelle. Je ne crois pas que l'imagination puisse aller plus loin que n'allait la sienne sans toucher à la folie. Il refaisait pour ainsi dire le monde à son usage ; ses amis et même ses simples connaissances lui semblaient généralement les personnes les meilleures, les plus vertueuses qu'on pût rencontrer, et nous l'avons parfois entendu nous vanter pour leurs *mœurs patriarcales* des gens si peu estimables que nous avions grand'peine à nous empêcher d'en rire. Cette faculté de voir les hommes au gré de sa douce disposition d'âme s'étendait de même sur les choses, et principalement sur les lieux qu'il habitait. Dans le temps où, par économie, il avait loué un appartement à Versailles, étant un jour venu me voir, il me pressa de lui rendre sa visite, afin que je puisse juger par moi-même du charme de son petit établissement. J'arrive un matin rue des Bourdonnais. Je le trouve dans une maison de triste apparence et fort sale, dont toutes les croisées donnaient sur

la rue. Il occupait là deux chambres, que sa vieille bonne, d'après ce qu'il me dit dans la conversation, n'avait ni le temps, ni la force, de soigner, autant que l'excellente fille l'aurait voulu. — Mais, ajoute-t-il, vous ne voyez pas tout, si je ne craignais de vous faire monter, je vous montrerais la partie de mon logement qui fait mes délices. Nous montons et nous entrons dans un cabinet pris sur les greniers de la maison, dans lequel se trouvaient placés, des livres, un fauteuil, un bureau, le tout couvert de poussière. Croyant qu'à cette hauteur, il devait au moins jouir de la vue la plus magnifique, je m'approche de la croisée, et je ne vois que des toits et des petites cours dans lesquelles les blanchisseuses de Versailles avaient mis sécher leur linge.

Je cherchais inutilement comment je pourrais le complimenter sur sa nouvelle habitation lorsqu'il me prit la main, et s'écria dans le transport d'une joie véritable. — Eh bien!

ai-je eu tort de quitter cette ville puante et ce monde fardé, pour venir vivre au sein de la nature avec mes douces pensées? — Mais, lui dis-je, vous êtes si voisin des bois de Satory, que vous y passez sans doute vos journées. — J'y vais très rarement, je lis, j'écris beaucoup; mais ils m'envoient l'air que je respire, et d'ailleurs je crois toujours les voir.

Le poète me disait vrai, et j'enviai cet heureux mortel, qui portait le bonheur avec lui.

Une autre source de grandes jouissances pour Ducis était le calme de sa conscience. Il s'estimait, et se rappelait toute sa carrière d'homme avec un certain orgueil. Lorsqu'en 1795, il donna *Abufar*, seule pièce dont il ait complètement inventé le sujet, la première représentation n'eut point de succès, et comme il sortait du théâtre, appuyé sur le bras de son neveu, qui le ramenait chez lui en gardant le silence. — Ne te chagrine pas

autant pour moi, Louis, lui dit-il. J'aime mieux avoir fait une mauvaise tragédie qu'une mauvaise action.

La pièce néanmoins se releva aux représentations suivantes et fut jouée assez longtemps. Le sujet roule sur un frère et une sœur qui sont amoureux l'un de l'autre, lorsque l'on découvre à la fin qu'aucun lien du sang n'existe entre eux. On fit une parodie d'*Abufar* pour l'un de nos petits théâtres, et Ducis ayant su que j'avais été la voir, m'en demanda quelques détails. Je lui dis que le père, qui se nommait Abusard, ne paraissait dans aucune scène, sans dire alternativement : — L'inceste est dans ma famille. — Mais non, il n'y est pas. — Si, parbleu bien, il y est, etc., etc. Et Ducis, dont jusqu'alors j'avais cru le sérieux imperturbable, partit d'un éclat de rire en s'écriant : « C'est que c'est cela ! c'est que c'est cela ! »

Personne n'a porté plus loin que Ducis ce qu'on appelle le naturel. Tout ce qu'il éprou-

vait était si pur, qu'il n'a jamais employé, je ne dirai pas le mensonge, mais la plus légère dissimulation. Guidé par son instinct bien plus que par son intelligence, pourvu qu'il se sentît dans son âme toujours bon, honnête, généreux, il ne demandait point conseil à sa raison, de là souvent ces disparates dans son langage et dans sa conduite, qu'amenaient naturellement les variables dispositions d'esprit produites par sa vive imagination. Aucune puissance humaine n'aurait pu le faire agir en sens inverse de ses sentiments et de sa pensée; mais ses sentiments étaient si peu d'ensemble et sa pensée si peu logique, que sa vie tout entière n'a été qu'une suite de contradictions.

Profondément religieux, catholique sincère, il écrivait pour le théâtre, persuadé, comme il le disait un jour à son évêque, que ses tragédies étaient des sermons en cinq points. L'entière solitude dans laquelle *il croyait* vivre n'empêchait point qu'il ne dînât

fréquemment en ville, non-seulement chez ses amis, mais parfois chez des personnes peu capables d'apprécier sa noble nature, attendu qu'il suffisait d'un mot qui lui avait touché le cœur pour qu'il accordât son estime à des gens qui ne la méritaient pas. Toutefois, tant d'élévation et de sincérité d'âme, tant de bonhomie se joignaient à ces inconséquences, qu'on se serait fait scrupule de l'arracher à ses douces illusions.

Les souvenirs de l'antiquité, dont sa tête était pleine, exaltant son imagination sur le patriotisme des Romains et des Grecs, l'avaient rendu très républicain ; mais la république qu'il se faisait était un modèle de toutes les vertus, aussi ne pouvait-il, sans un vif chagrin, entendre parler du temps de la Terreur, qui lui gâtait son beau rêve. Le fait est qu'il ne voyait que Rome et Sparte dans Paris, et qu'il était républicain poétiquement parlant. Son enthousiasme pour le gouvernement populaire lui inspira beau-

coup de haine pour Bonaparte, lorsque ce dernier devint empereur. On sait qu'il refusa tour à tour la croix de la Légion-d'Honneur, une pension, la place de sénateur. Enfin l'empereur se lassa de faire des avances et le laissa vivre et parler à sa guise.

Ducis profita laregment de cette tolérance; et ne se gênait en aucune occasion pour fulminer contre les rois, contre les cours, etc. Un jour, à cette époque, il rencontre aux Tuileries un jeune homme de sa connaissance, grand amateur de poésie, mais qui sollicitait alors une place d'auditeur au conseil d'État. Après avoir fait un tour d'allée avec lui en parlant théâtre, tous deux s'apprêtaient à sortir du jardin par la grille du pont Royal. Arrivés devant le château, Ducis s'arrête, lance des regards sombres sur les fenêtres, et s'écrie : — C'est là que se rivent nos chaînes! c'est là que le despotisme!... — Au plaisir de vous revoir, monsieur Ducis, dit le jeune homme, qui se hâta

de gagner le quai, le laissant continuer tout seul son allocution.

Telles étaient les opinions politiques de Ducis quand Louis XVIII revint en France. Se rappelant qu'il avait été secrétaire de ce prince, il se fit présenter à lui. Non-seulement Louis XVIII le reçut avec la plus grande bienveillance, mais il lui cita une vingtaine de vers d'*OEdipe chez Admète*, ce qui toucha tellement le poète qu'il est mort zélé royaliste.

Dans les dernières années de sa vie, Ducis retourna vivre avec sa femme qui logeait rue de la Monnaie ; mais, comme en imagination il habitait toujours les bois ou les vallées, c'est dans cette rue privée d'air, qu'au bruit des mille voitures qui descendent sans cesse le pont Neuf, il a composé des poésies qu'on peut appeler des idylles.

* * *

Un jour que l'empereur Napoléon était

dans son cabinet avec M. de Menneval, son secrétaire, et Corvisart, son médecin, qu'il aimait beaucoup, il demanda tout à coup à ce dernier s'il serait vraiment malheureux pour la race humaine qu'il n'eût jamais existé de médecins. « Votre Majesté me pose là une question à laquelle un membre de la Faculté ne peut guère répondre, » répliqua le docteur en riant. Mais l'empereur ayant vivement insisté pour qu'il s'expliquât « Eh bien, dit enfin Corvisart, je pense que les médecins ont tué plus d'hommes qu'ils n'en ont sauvé.

Ceci n'empêchera aucun de nous de recourir au médecin dès que nous serons malades, et nous ferons bien ; car si la science n'est pas encore parvenue au point où l'on peut la voir arriver un jour, elle n'en repose pas moins sur une base dont on ne saurait nier la valeur : sur l'expérience. Ne nous arrive t-il pas de guérir nous-mêmes des maux dont nous avons ressenti souvent les

atteintes, en leur appliquant les remèdes qui nous ont déjà réussi? Quel avantage immense n'est-ce donc point pour le médecin que celui d'avoir observé sur un grand nombre d'individus toutes les maladies qui affligent l'humanité, en admettant néanmoins qu'il ne prodigue pas les médicamens à tout hasard! et tel est le mérite des médecins français; ils ne sont pas *drogueurs*, et n'emploient que des moyens doux pour des indispositions légères.

Il n'en est pas de même, en général des médecins allemands et anglais; on en voit bien peu qui épargnent à leurs malades, les pillules, les potions, etc. Tout le monde peut se souvenir encore du docteur Koreff (1), homme d'esprit et de savoir, que sa brillante conversation faisait rechercher dans la meilleure compagnie. La réputation qu'il laisse ne permet pas de douter qu'il n'ait eu des

(1) Il n'y a pas deux ans qu'il est mort.

succès dans sa carrière médicale ; mais il abusait des remèdes, au point que les pharmaciens de Paris ont dû prendre son deuil. Tout porte à croire que cet abus tenait à la grande confiance qu'il avait dans son art ; on doit le penser d'autant plus qu'on lui entendait dire bien souvent qu'il avait sauvé la vie à telle ou telle personne, tandis qu'en pareil cas, Corvisart, toujours persuadé de n'avoir fait autre chose que seconder la nature, disait, en parlant d'un malade : *Je l'ai soigné ; il a guéri.*

* * *

Un homme bien original et bien aimable, c'était Népomucène Lemercier. Sa manière de voir les choses d'ici-bas, la gaîté de sa conversation, qui contrastait avec le sérieux de ses pensées habituelles, et la force de son esprit dans un corps débile, tout le distinguait du vulgaire. Frappé dès sa première

jeunesse d'une attaque d'apoplexie, il resta paralysé de la moitié du corps. En outre, il était affligé d'un asthme, qui, durant une partie de sa vie, ne lui permit pas de dormir autrement que dans un fauteuil. Rien de tout cela n'empêchait qu'il ne fût un homme fort agréable, et qu'il n'obtînt beaucoup de succès auprès des femmes.

A seize ans, Lemercier composa sa première tragédie (*Méléagre*), qui fut représentée en 1788. Depuis lors, encouragé par la brillante réussite d'*Agamemnon*, ce fut surtout au théâtre qu'il consacra sa plume, et sa fécondité, comme écrivain dramatique, fut vraiment extraordinaire; peut-être même faut-il attribuer à cette cause l'inégalité qu'on reproche à un talent réel, auquel la précipitation a, je crois, beaucoup nui.

Si Lemercier n'avait fait qu'innover, soit en supprimant le *vous* dans son dialogue, lorsqu'il met en scène des personnages de l'antiquité, comme on le voit dans *Agamem-*

non, où maîtres et serviteurs se tutoient, soit, ce qui est plus hardi, en secouant le joug des règles de temps et de lieu, ainsi que dans *Christophe Colomb*, dont le premier acte se passe à Madrid, et le dernier sur un vaisseau dans le Nouveau Monde, il n'aurait ameuté contre lui que les vieux entêtés de la routine et quelques sectateurs d'Aristote; l'immense majorité du public lui aurait su gré d'élargir la carrière aux auteurs dramatiques, et, séduite par un grand nombre de beaux vers, de la chaleur d'action et des inventions élevées, elle aurait imposé silence à la cabale. Mais malheureusement, il faut l'avouer, un style souvent défectueux, des mots et parfois des scènes de mauvais goût, ralliaient momentanément à ses détracteurs une partie des gens les mieux disposés pour lui, qui se bornaient alors à garder le silence. Il en résulta que, si l'on excepte *Agamemnon*, dont le succès fut complet et incontestable, Lemercier n'a point donné une

pièce au théâtre qui n'ait été sifflée plus ou moins. La première représentation de *Christophe Colomb*, entre autre, excita un vacarme dont il est difficile de donner l'idée. Ce fut une véritable bataille dans laquelle le sang coula; car non-seulement Lemercier avait beaucoup d'admirateurs et d'amis qui, à défaut de claqueurs, dont il dédaignait l'emploi, remplissaient volontairement une partie des loges et du parterre, mais l'originalité de l'ouvrage, jointe aux beautés dont il était semé, partageaient le public en enthousiastes et en antagonistes acharnés. On se battit réellement dans plusieurs coins de la salle. En vain l'auteur criait-il de la coulisse que l'on baissât la toile, ceux qui sifflaient le plus fort, chose étrange, ne voulaient pas le souffrir, bien que cela dût constater la chute. Enfin Lemercier prit le parti de descendre dans le trou du souffleur, de saisir le manuscrit, et de l'emporter chez lui en toute hâte.

Privé des moyens de souffler des acteurs fort troublés, comme on l'imagine, et qui jouaient la pièce pour la première fois, le souffleur parvint, non sans peine, à instruire la cabale de l'impossibilité où l'on était de continuer, et l'on n'acheva pas la scène du vaisseau, une des scènes les plus neuves, les plus intéressantes qu'on puisse voir, et que, je n'en doute point, les siffleurs eux-mêmes désiraient entendre jusqu'au bout.

La première représentation de *Pinto* fut beaucoup moins orageuse, non qu'elle n'excitât point de murmures et de sifflets; mais tant d'esprit et d'invention entraînèrent un assez grand nombre de spectateurs pour que Lemercier pût compter un second succès. Lui-même en était fort surpris, il disait en sortant : — Mais où sont-ils donc tous? cela n'a pas été ce soir.

En général, je n'ai jamais connu d'auteur aussi peu sensible à la chute que l'auteur d'*Agamemnon*. Lorsqu'il lisait un nouvel ou-

vrage à ses amis, et que l'on remarquait une belle scène : — Oui, disait-il tranquillement, je crois qu'elle fera de l'effet, si la pièce va jusque là. Toutefois, soit ressentiment, soit lassitude causée par cet acharnement d'une partie du public contre lui, il n'écrivit pour le théâtre, dans les dernières années de sa vie, que pour sa satisfaction personnelle ; et le nombre de tragédies qu'il a laissées en portefeuille doit être considérable. Je lui en ai entendu lire quelques-unes dans les salons ; si toutes n'étaient pas susceptibles d'être représentées, il n'en était aucune qui ne renfermât de grandes beautés.

A Dieu ne plaise que je compare un homme aussi délicat, aussi probe que l'était Népomucène Lemercier, à un intrigant habile et heureux ; mais le caractère de son esprit avait beaucoup de rapport avec celui de Beaumarchais : il était fin, observateur, souvent caustique, et convenait principalement au genre de la comédie, dans lequel, par

malheur, Lemercier n'a fait que s'essayer. *Pinto*, que Talma jouait si admirablement, peut être appelé un *Figaro* politique. *Pinto* est un mélodrame, si l'on veut ; mais les caractères y sont tracés, suivis, les effets préparés par la nature des personnages, et le comique, la verve qui distinguent le style de cet ouvrage, appartiennent à la bonne comédie.

Ce qui nuisait surtout alors à Lemercier c'était de s'obstiner à ne point suivre les chemins battus, on n'est pas impunément novateur. Il est vrai que tous les amis de l'art dramatique lui savaient gré de ses efforts, (bien que malheureusement, ils aient ouvert la porte au romantisme, poussé si ridiculement à l'excès depuis lui,) mais à l'époque où il écrivait, le public vulgaire était habitué à ce que tout fût taillé sur le même patron, et le moindre écart l'ébouriffait. Que de choses, grand Dieu ! ce public a-t-il accueillies depuis ! Ne voyons-nous pas représenter tous

les jours des rapsodies, privées d'invention, de style et d'esprit, que la raison se refuse à comprendre ? Mais passons ; il ne s'agit point ici de faire un cours de littérature. J'aime mieux parler de celui que Népomucène Lemercier a fait à l'Athénée de Paris. Ce cours, imprimé en quatre volumes, n'a pas obtenu tout le succès qu'il mérite ; les circonstances politiques l'ont fait passer sans bruit ; cependant il est aussi remarquable sous le rapport d'une étonnante érudition que sous le rapport du bon goût, et c'est une chose étrange que celui dont la critique est si juste, lorsqu'elle s'exerce sur les ouvrages d'autrui, n'ait pas châtié les siens davantage.

Lemercier était prodigieusement instruit ; les sciences même ne lui étaient pas étrangères, et, selon lui, le savoir seul distinguait l'homme des animaux. Il était doué d'une rare égalité d'humeur, d'une gaîté que rien n'altérait, mais qui, parfois, tournait au sarcasme, attendu qu'une certaine misanthropie

lui faisait juger assez défavorablement le monde et qu'il était peu susceptible d'enthousiasme.

La qualité distinctive du caractère de Lemercier était la force d'âme. Il endurait avec le plus grand calme ce qui aurait troublé, ou même désespéré tout autre homme, opposant un flegme imperturbable, non-seulement aux sifflets, mais aux revers de fortune comme aux souffrances du corps. Le jour où il fut atteint d'une nouvelle attaque de paralysie, il lisait dans une séance particulière de l'Académie-Française une comédie de lui, dont le titre est assez étrange : *Attila*. Tout à coup il s'arrête. — Excusez-moi, messieurs, dit-il tranquillement, je ne puis achever ; je viens de perdre la vue.

Le fait n'était que trop vrai, et il supporta ce malheur avec un courage stoïque. Sa gaîté n'en souffrit point ; il n'en rechercha que plus des jouissances dans les travaux littéraires, qui, joints à la tendre affection qu'il

avait pour sa femme et pour sa fille, lui rendaient encore la vie précieuse ; mais, peu de temps après que ce premier coup l'eût frappé, comme il faisait lire à l'Académie par un de ses collègues un essai sur Pascal, qu'il venait de terminer, et la lecture finie, on l'entoura pour le féliciter, il voulut en vain se lever de son siége. La paralysie avait gagné tout son corps. Ses amis s'empressèrent de le reporter chez lui, où il mourut le surlendemain.

* * *

En lisant ces jours derniers un excellent article de M. de Sacy, sur Massillon, dans lequel il se plaint du grand nombre de fautes d'impression qu'on trouve dans les ouvrages de ce célèbre écrivain, j'ai acquis une nouvelle preuve de l'extrême difficulté qui existe à corriger parfaitement le travail des imprimeurs. Les protes, il faut le dire, s'y mon-

trent plus habiles que l'auteur lui-même, préoccupé de sa pensée, au point de laisser passer inaperçues des erreurs toutes matérielles. Lorsque Lebrun, le poète, fit imprimer ses odes, ne voulant point s'en rapporter à lui seul du soin de corriger les épreuves, il pria Ducis et Bernardin de Saint-Pierre, avec lesquels il était fort lié, de vouloir bien les revoir aussi. Ces derniers y consentirent, et l'ouvrage marchait aussi vite que pouvaient le permettre tant de soins et de précautions, quand, arrivé à l'ode où Lebrun en parlant de l'œil de l'aigle, dit qu'on le voit *braver les rayons du soleil et les regards de Jupiter*, le compositeur écrivit *renards*, au lieu de *regards*, que portait le manuscrit. Non-seulement le prote laissa passer la faute, mais les trois amis qui revoyaient les épreuves avec une attention scrupuleuse, furent si bien convaincus qu'ils lisaient le mot qu'amenait naturellement le vers, que les *renards* restèrent dans cette édition.

* * *

Talma racontait que dans le temps de la terreur, comme il assistait un soir à la séance du club de sa section ou de son district, car j'ai oublié comment tout cela s'appelait, il entendit le président annoncer qu'un citoyen qui était présent, demandait la parole pour faire une motion de salut public. La parole accordée, un gros homme en veste, et coiffé d'un bonnet rouge, monta à la tribune et dit d'une voix de tonnerre :

« Citoyens,

« Je dénonce Coco, l'épicier pour mettre « du sable dans sa *castonnade*, et je de- « mande qu'il soit traduit devant le tribunal « révolutionnaire pour y être jugé comme « *fédéralisse.* »

De vifs applaudissements accueillirent cette motion. Le pauvre homme fut-il traduit

devant le tribunal? Je ne gagerais pas le contraire.

* * *

Dans les premiers temps de la Restauration, le gouvernement fit donner, à l'époque de la Saint-Louis, une représentation gratis à tous les théâtres de Paris. La salle de la Comédie-française était remplie à comble de charbonniers, de dames de la halle, de chiffonniers, etc., qui se pressaient, au nombre de dix ou douze, dans des loges de quatre ou de six personnes. On se ferait difficilement une idée du désordre qui régnait dans une si grande cohue, et des cris qui se poussaient dans le but d'établir des conversations entre le parterre et le paradis. Cependant, à peine le rideau fut-il levé, que le plus profond silence s'établit, et dura tout le temps que les acteurs étaient en scène.

Ayant eu la curiosité de voir une fois un spectacle aussi extraordinaire, je me trou-

vais placée dans une des deux loges qu'il était d'usage de fermer en pareille occasion, pour je ne sais quelles autorités. On donnait une tragédie de du Belloy (*Gaston et Bayard*), jouée par Talma et tous les premiers sujets.

La chaleur était étouffante, et comme de plus, j'avais quelque chose à dire à mademoiselle Mars, le second acte fini, je montai à sa loge, tandis qu'elle s'habillait pour jouer dans la *Partie de Chasse d'Henri IV*, que l'on allait donner en petite pièce. Je causais avec elle de mes affaires, lorsque Michau entra, pâle comme la mort, en disant : — On va brûler la Comédie française ! — Comment ! s'écria mademoiselle Mars fort épouvantée. — Oui, je ne sais par quelle malheureuse étourderie ils ont passé le troisième acte. Ils jouent maintenant le quatrième, le peuple va croire qu'on se moque de lui, et nous sommes perdus.

Nous descendîmes tous aussitôt dans les coulisses, où se trouvaient beaucoup d'au-

teurs, aussi inquiets que les comédiens de ce qui allait se passer. On jouait effectivement le quatrième acte. Talma continuait son rôle très agité intérieurement, ainsi qu'on peut l'imaginer, mais encouragé par des battements de mains, qui produisaient l'effet du tonnerre. Le quatrième acte fini, le cinquième se joua tout aussi paisiblement ; enfin le rideau tomba, aux applaudissements de la foule des spectateurs, qui, grâce au ciel, ne s'étaient point aperçus qu'on ne leur avait point joué toute la tragédie.

Je puis dire qu'il m'a fallu voir ce que je viens de raconter pour le croire, d'autant plus qu'il était reconnu que le peuple semblait avoir toujours préféré la tragédie à la comédie. Il faut donc attribuer cette préférence, soit aux costumes tragiques, soit au débit pompeux de gens qui parlaient en vers, et croire que des spectateurs, étrangers à toute espèce de littérature,

ne comprenaient pas assez un langage qui n'était point le leur, pour qu'ils pussent comprendre la pièce.

* * *

J'ai toujours envié le sort des hellénistes. Ce que j'ai observé chez plusieurs d'entre eux, me porte à croire qu'il existe un plaisir indicible dans ce travail de recherches, qui conduit à retrouver, à recréer, pour ainsi dire, ce qui n'est plus ; et les nombreux ouvrages des Bénédictins, comme ceux des membres de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, prouvent que pour l'homme savant, une découverte faite dans le passé, a tout autant de charme que celles qui touchent au présent : lorsqu'un helléniste parvient à déchiffrer, à expliquer avec exactitude les hiérogliphes qui, depuis trois mille ans, sont écrits en Égypte sur un tombeau, il est aussi satisfait que le chimiste qui vient

de constater l'existence d'un corps inconnu jusqu'alors ; notez de plus qu'il ne se mêle à la jouissance de l'helléniste aucune de ces amertumes qui, trop souvent, abreuvent la vie de tant de gens célèbres. Aussi, la plupart semblent-ils posséder ce calme et cette gaîté d'esprit qui constituent le bonheur. M. Clavier, M. Coraie, M. Vanderburg m'ont toujours paru des êtres vraiment fortunés ; toute espèce de fortune consistait pour eux dans une bibliothèque ; et quel homme a jamais été plus heureux que M. Letronne? Dès sa première jeunesse, sa passion pour l'étude, jointe à la puissance de travail dont il était doué, ont répandu de l'attrait sur son existence. Nous l'avons toujours entendu citer comme un des hommes qui savaient mieux le grec, et ses connaissances en histoire et en géographie étaient telles, que j'ignore dans quelle section de son académie il a été appelé.

Je ne parlerai point de ses ouvrages qu'une

femme ne saurait juger, mais qui le sont depuis longtemps par tous les savants de l'Europe. Je ne veux que citer en lui une preuve de la satisfaction habituelle dont jouissent ceux qui se consacrent à l'étude des anciens âges.

Sorti de sa bibliothèque dans laquelle il travaillait, je n'ai jamais vu d'homme plus gai que M. Letronne. Il prenait à tout avec autant d'entrain qu'aurait pu le faire un jeune artiste sortant d'un atelier. Son esprit, un des plus sages et des plus justes que j'aie connus, quand il s'agissait des choses sérieuses de la vie, se portait à la plaisanterie avec un naturel, une grâce inimaginables. Les mots les plus heureux lui venaient sans cesse, et pour tout dire enfin, il faisait souvent des calembours. A ses dîners du vendredi, jour où il réunissait quelques amis à sa table, bien que plusieurs des convives fussent des gens très instruits, la conversation ne prenait jamais une couleur pédantesque;

elle était toujours vive, toujours gaie, tant le maître de la maison se plaisait à la rendre divertissante. Pour y réussir, à la vérité, peu de personnes ont autant de ressources qu'il en avait ; car, non-seulement aucune littérature du monde, je crois, ne lui était étrangère, mais il était excellent connaisseur en peinture, en musique, qu'il aimait toutes deux passionnément. Quelques heures passées au musée, ou une soirée passée aux Bouffons, lui donnaient une journée délicieuse. Si l'on joint à ces douces satisfactions qu'il puisait dans ses goûts distingués, celles dont il jouissait dans son intérieur, on se dira que la vie d'un pareil homme n'a été qu'une suite de momens heureux.

Le bonheur de M. Letronne réjouissait d'autant plus ceux qui en étaient les témoins, que tout en lui révélait une âme d'élite. Il était franc, juste et bon, attaché scrupuleusement à tous ses devoirs, et surtout à ses devoirs de famille. A l'âge de dix-sept ans

pour faire vivre sa mère, qui n'avait aucune fortune, il a donné des leçons que les élèves qu'il parvenait à se procurer ne lui payaient que vingt sous, et dans lesquelles il enseignait la grammaire, l'arithmétique, la géographie et l'histoire. Un heureux hasard le fit connaître à M. Mentelle, le géographe, membre de l'Institut, qui le distingua et se l'adjoignit pour l'aider dans ses travaux, ce qui le mit bientôt sur le chemin de la fortune et de la célébrité. Parvenu à une sorte d'aisance, il ne tarda pas à se marier. Sa femme, qu'il a perdue jeune, n'a cessé de l'adorer qu'en mourant, et les cinq enfants qu'il laisse et qui le pleurent, béniront sa mémoire jusqu'à leur dernier soupir, tant il leur a toujours donné des preuves de sa tendresse pour eux.

Dès qu'il fut nommé garde général des archives, et qu'on eût joint pour lui, à cette place, celle de directeur de l'école des chartes, les élèves trouvèrent dans M. Letronne un second père. Aucun d'eux n'oubliera l'af-

fection qu'il leur témoignait et que l'appui de leur chef ne leur a jamais manqué, ni sous le rapport de la science, ni sous tout autre rapport ; en un mot, il était chéri de tous ces jeunes gens, quand il leur fut enlevé par la mort en 1848.

Lorsque la fatale nouvelle fut apportée à l'Adémie des Inscriptions, qui se trouvait assemblée ce jour-là, on leva la séance aussitôt et M. Walcknear en sortant, dit avec une émotion que partageaient tous ses collègues : *l'Académie est décapitée.*

* * *.

M. Pariset, le médecin, était fort spirituel et prodigieusement instruit. Dans sa jeunesse il avait fait une tragédie, *Electre,* qui renfermait de grandes beautés. Il l'a lue à quelques amis, mais n'a jamais voulu la faire représenter, ayant choisi pour unique carrière celle de la médecine, dans laquelle il s'est distingué.

Lorqu'il fut attaché à l'hôpital de la Charité il m'a dit, qu'après avoir lu les notes que l'on conserve à la clinique sur les longévités aussi bien que sur les maladies rares, il avait reconnu que, dans le nombre des centenaires de toute l'Europe, il se trouvait des hommes, d'états complètement divers. Que l'on y voyait des gens de lettres, des militaires, des paysans etc.. Les uns ne mangeaient que de la viande, les autres ne s'étaient nourris que de pain et de légumes. Ceux-là buvaient du vin, ceux-ci n'avaient jamais bu que de l'eau; enfin, aucune uniformité n'existait dans leur manière de vivre, si ce n'est que tous se levaient de bonne heure.

Il a existé à Paris un exemple de longévité bien extraordinaire, et dont beaucoup de personnes, jeunes encore, peuvent avoir été témoins, puisque la veuve de l'inventeur des ballons, madame Montgolfier vient de mourir il y a peu d'années à l'âge de cent onze ans.

Dans une vieillesse aussi avancée, madame Montgolfier conservait encore la vue. l'ouïe, l'exercice de ses jambes, et ce qui est plus surprenant, une excellente mémoire. Peu de temps avant sa mort, elle écrivait encore elle-même à ses amis des billets, dont j'ai vu quelques-uns; l'écriture en était charmante et l'on était tenté de croire, en les lisant que celle qui les traçait d'une main si ferme, avait un long temps à vivre, lorsqu'elle trompa subitement cette espérance. Ce que l'on m'a dit de sa fin a quelque chose de bizarre et de touchant à la fois.

Madame Montgolfier, qui par parenthèse se levait de très bonne heure, allait tous les matins prendre l'air au Luxembourg, dont elle était voisine. Elle ne permettait point qu'on l'accompagnât dans cette promenade, et l'on sait que malheureusement beaucoup de vieillards sont enclins à cette petite vanité. Comme elle se trouvait assise sur un banc, elle remarqua tout-à-coup, qu'un grand

trouble se manifestait dans ses idées. Elle se leva aussitôt pour retourner chez elle; mais il lui fut impossible de se rappeler, ni le nom de sa rue, ni le sien. Effrayée de sa situation, elle aborda un monsieur qui passait, dont l'air comme il faut lui inspira de la confiance, et le pria de vouloir bien lui prêter secours, en la reconduisant à sa demeure. A la vue d'une femme bien vêtue, qui par sa figure annonçait un âge fort avancé, le monsieur consentit très volontiers à lui rendre ce service, et lui demanda dans quelle rue elle logeait. — Ah! voilà! répondit la pauvre dame, c'est que j'ai le malheur d'avoir oublié où je loge, et comment je me nomme. Cela n'est pas bien extraordinaire ; j'ai cent onze ans. — Cent onze ans! dit aussitôt l'inconnu, vous êtes donc madame Montgolfier ? — C'est cela ! c'est cela! s'écria-t-elle avec joie.

Grâce au hasard qui voulait que ce monsieur, habitant du quartier, eût souvent en-

tendu parler d'elle il put la ramener dans sa demeure, où le surlendemain elle s'éteignit aussi doucement que s'était éteinte sa mémoire.

* * *

Peu de gens de lettres aiment la musique, tandis que la plupart des artistes en sont passionnés. Les premiers n'avouent cependant point qu'elle les ennuie ; car il est à remarquer que personne n'ose dire franchement : Je n'aime pas la musique ; mais les bâillements et parfois le sommeil les trahissent. Cela tient-il à ce que les concerts privent les gens de lettres d'une conversation propre à faire briller l'esprit, et que les artistes préfèrent un délassement qui, plus que tout autre, donne l'essor à l'imagination ? Je ne sais, mais j'ai vu le plus grand nombre de nos littérateurs, M. de Chateaubriand en tête, entendre avec indifférence les plus célèbres chanteurs ou cantatrices, et s'ennuyer mor-

tellement de la musique instrumentale. Au contraire, j'ai toujours vu les artistes écouter avec enthousiasme toute espèce de musique, et même plusieurs d'entre eux cultiver cet art. On peut citer ici M. Ingres, que les musiciens sont fiers de voir jouer sa partie de violon dans un quatuor, avec un talent que l'on ne croirait pas pouvoir être acquis par un si grand peintre.

* * *

M. de Prony, mathématicien et membre de l'Académie des Sciences, était aussi distrait qu'on peut l'être ; il ne se rappelait jamais un nom, une adresse ; il n'allait point dans une maison sans y laisser son parapluie, son chapeau (qu'il portait rarement sur sa tête, il est vrai) ; il se trompait sans cesse de porte cochère lorsqu'il allait voir quelqu'un, entrait dans les armoires, et l'on n'était jamais bien sûr qu'il eût entendu ce que vous veniez

de lui dire. Je me souviens qu'à l'époque du 18 fructidor, me trouvant un matin chez sa femme, je lui donnais des nouvelles de M. Pastoret, qui était alors en fuite. Il sortait de faire sa leçon aux élèves de l'École polytechnique, et, par distraction, il avait emporté le morceau de blanc d'Espagne dont il s'était servi, et qu'il tenait encore à la main. J'étais alors en grand deuil; tout en m'écoutant, il traçait sur mon châle noir des figures de mathématiques, et n'aurait pas laissé un coin intact, si je ne l'avais arrêté dès que je m'aperçus de la méprise qui lui faisait prendre mes épaules pour un tableau d'amphithéâtre.

Il aimait prodigieusement la musique, et savait même assez de composition pour écrire des romances dont il a fait graver quelques-unes. Un soir qu'il était allé faire une visite à madame Gail (1), il ne la trouva

(1) Madame Gail, comme musicienne, avait un talent re-

point chez elle et voulut attendre qu'elle revînt du spectacle, où la femme de chambre lui dit qu'elle était allée. Il entra dans la chambre à coucher, le piano se trouvant placé dans cette pièce de l'appartement, et se mit à composer une romance pour passer le temps. Dans son agréable occupation, les heures s'écoulaient avec rapidité, et lorsqu'il s'avisa de regarder sa montre, il était deux heures du matin. Surpris de s'être laissé entraîner aussi tard dans la nuit, et dans l'idée qu'il était chez lui, il se hâta de se déshabiller et de se coucher. Madame Gail rentra peu de temps après suivie de sa femme de chambre qui, croyant M. de Prony parti depuis longtemps, ne songeait plus à cette visite, en sorte qu'on peut se faire une idée des cris

marquable. Avec une voix peu séduisante, elle chantait si parfaitement bien, qu'on avait le plus grand plaisir à l'entendre ; elle accompagnait admirablement sur la partition à la première vue, et elle a fait la musique de *Mademoiselle Delaunay*, ainsi que celle des *Deux Jaloux*, qui a obtenu un brillant succès au théâtre de l'Opéra-Comique.

qu'elles poussèrent toutes deux en apercevant un homme dans le lit.

Une distraction tout aussi forte et plus bizarre peut-être, fit passer un quart-d'heure d'angoisse à Parceval-Grandmaison, auteur du poème de *Philippe-Auguste*, et membre de l'Académie française. Il était au moment de signer le contrat de mariage de sa nièce, toute sa famille et tous ses amis se trouvaient rassemblés dans un salon, lorsqu'il s'aperçut avec terreur qu'il ne savait plus comment il se nommait. Tous ses efforts pour se le rappeler étant inutiles, une heureuse idée lui vint : il faisait extrêmement chaud, en sorte que les fenêtres, qui donnaient sur un jardin, étaient ouvertes ; il sortit du salon, feignant de vouloir aller respirer l'air. Tout le monde de crier aussitôt : — Parceval ! Parceval ! mais que faites-vous donc ? c'est à votre tour de signer. Parceval accourut et signa en toute hâte, dans la crainte d'un nouvel oubli.

Je puis citer un second exemple de cette aberration d'esprit momentanée. M. de La Place m'a conté qu'une fois, après avoir pendant tout un jour fatigué son cerveau sur une même idée, il alla le soir faire une visite à l'une des sœurs de l'empereur Napoléon. La princesse n'étant point chez elle, le concierge lui présenta la liste sur laquelle on s'écrivait, mais il lui fut impossible de se souvenir de son nom, et, pour se tirer de là sans passer pour un fou, il dit à cet homme qu'il reviendrait dans un autre moment, et s'enfuit.

***

On sait que pendant longtemps les disputes élevées entre les médecins de la Faculté et les homéopathes ont été vives et fréquentes, et que sans cesse les deux partis s'attaquaient, soit par paroles, soit par écrit. Un jour, à table, le docteur D*** disant

qu'un médecin homéopathe voulait se battre avec lui, et qu'il était fort désagréable d'être tué pour avoir fait imprimer que les doses de ces messieurs étaient tout à fait impuissantes. — Parbleu ! s'écria J. J., qui se trouvait là, c'est bien simple ; battez-vous avec des pistolets chargés d'un centième de balle et d'un millième de livre de poudre.

* * *

La timidité la plus commune est celle qui naît de l'amour-propre. Pour une personne timide par nature que le hasard peut vous faire rencontrer, il en est mille qui ne se troublent qu'à l'idée de ne point obtenir assez de succès ; l'absence de prétentions les mettrait à l'aise et leur laisserait tous leurs moyens, que la crainte de ne pas être applaudies paralyse.

Je comprends ce genre de timidité dans les acteurs dont la fortune, la position dans

le monde, en un mot, toute l'existence, dépend du succès au théâtre ; aussi ai-je questionné plusieurs de nos plus grands comédiens sur ce sujet. Molé et mademoiselle Comtat n'avaient jamais peur ; ils s'amusaient tellement à jouer la comédie que rien ne pouvait les distraire de la pensée de leur rôle, dans lequel ils s'identifiaient sur la scène comme si la salle eût été vide. Fleury, au contraire, qui pendant les plus belles années de sa jeunesse avait essuyé toutes les rigueurs du public, ne paraissait jamais sur le théâtre sans éprouver une émotion que les plus vifs applaudissemens avaient peine à calmer. Mademoiselle Mars et Talma n'avaient de crainte qu'aux premières représentations ; aux secondes, ils cessaient de trembler, et cela se conçoit parfaitement : il doit être bien pénible de se trouver personnellement livré aux outrages d'un parterre mécontent. Lorsqu'une pièce tombe, l'auteur a la ressource de se reculer dans sa loge ou de

se blottir derrière une coulisse, et c'est l'acteur qui reçoit en face, comme *par procuration,* les huées et les sifflets.

Il est donc facile de s'expliquer comment mademoiselle Mars et Talma redoutaient les premières représentations. Il n'en est pas de même de la jeune personne qui chante ou joue du piano dans un salon. Qu'elle chante, qu'elle joue plus ou moins bien, elle ne doit jamais recevoir que des compliments, dont la franchise, il est vrai, peut être parfois douteuse, mais ne peut influer en rien ni sur sa paix, ni sur sa destinée présente et à venir. Si les talents de société cessaient d'être accompagnés de prétentions, ils y gagneraient beaucoup, et nous verrions des amateurs, uniquement poussés par l'envie de se divertir, se placer plus aisément au rang des artistes.

La timidité, qui naît de l'amour-propre, n'est-elle pas aussi celle de beaucoup d'hommes, appelés à parler dans une

chambre comme députés? N'en a-t-on pas vus qui, bien que certains d'avoir une idée sage, utile au pays, n'osent monter à la tribune, retenus par la crainte de ne point faire un assez beau discours? Ici, pourtant, le devoir parle, mais pas assez haut, il faut croire, pour faire taire cette vanité, qui redoute la plus légère piqûre.

J'ai connu l'un de ces trembleurs, l'homme le plus spirituel et le plus tranchant dans la conversation que l'on pût voir. Nul n'était aussi au courant que lui de tous les évènements politiques et ne connaissait mieux les individus qui se trouvaient y jouer un rôle. Homme de parti par excellence, il était au fait de toutes les intrigues qui peuvent servir ou déjouer des ambitions, et il avait fait et défait des ministres, sans avoir jamais voulu l'être lui-même.

Quand ses amis étaient au pouvoir, son crédit était immense; on peut même dire que, dans plusieurs occasions, il a gouverné

le royaume. Ses amis tombés, il restait encore assez puissant pour combattre et renverser leurs adversaires, afin de les rétablir en place, ainsi qu'il l'a fait plus d'une fois.

Néamoins, cette puissance d'une haute capacité ne s'exerçait que dans l'ombre. C'était au coin d'un salon, s'il ne pouvait jouir du calme d'un cabinet, qu'il faisait briller tant d'esprit et tant de force de tête. L'habitude qu'il avait d'émettre ses idées sans craindre de contradiction offensante, d'être, au contraire, écouté comme un oracle, lui rendait odieuse toute discussion publique, et, longtemps député, longtemps pair de France, il n'a jamais dit un mot à la tribune.

Cette timidité, née de l'amour-propre, n'atteint point les hommes chez lesquels un véritable orgueil tient la place de la vanité. L'orgueilleux ne craint ni l'insuccès ni l'outrage; il n'y croit pas pour son compte. Il parle, comme il agit, dans le sentiment intime de sa supériorité sur tous ceux qui

l'entourent, et n'accorde pas à des êtres vulgaires, qu'il domine de si haut, le droit de le troubler un instant; d'où il résulte que dans la carrière parlementaire l'orgueil a du bon.

D'autres causes peuvent aussi faire disparaître l'espèce de timidité dont je parle, et la Chambre de 1848 en fournit un exemple; car nulle autre ne s'est montrée aussi dépourvue de prétentions aux succès purement littéraires. La gravité des circonstances s'opposait alors à ce que l'amour-propre pût se faire jour; la question n'était plus d'être applaudi comme orateur. Il s'agissait pour les uns de conserver leur fortune, pour les autres de s'en créer une, et pour tous de sauver leur tête. Ceux qui siégeaient à la montagne parlaient à tout propos, et parlaient comme on sait; mais ils avaient bien dans l'esprit d'autres idées que celle de tourner la phrase, de lutter d'éloquence contre M. de Montalembert, ou M. Thiers. D'autre

part, nos généraux, avec cette franche assurance que donne l'état militaire et l'habitude du commandement, montaient à la tribune sans la moindre émotion ; la preuve en est que, pour leurs débuts, certains d'entre eux se sont exprimés en véritables orateurs. Quant aux autres représentants, quelles qu'eussent été jusqu'alors leurs occupations et les habitudes de leur vie, ils prenaient hardiment la parole, la plupart excités, il faut le reconnaître, par le seul désir de sauver la France, s'il était possible, et de se sauver eux-mêmes.

* * *

Michaud, l'académicien et l'auteur des *Croisades*, non-seulement était un des hommes les plus spirituels que j'aie connus, mais il a donné, dans nos révolutions, l'exemple si rare d'un homme qui n'a jamais sacrifié ses opinions et jamais changé de drapeau.

Attaché jusqu'à son dernier soupir au parti légitimiste, à l'époque où l'empereur était à peu près le maître du monde, M. de Fontanes, alors grand-maître de l'université, le pressait vivement de se rallier au gouvernement, et de ne plus employer sa plume contre celui qui venait de rétablir l'ordre en France. Pour l'y décider, M. de Fontanes lui dit (soit que la chose fût vraie ou non, car le fait est contesté,) : « Je sais toute l'estime que vous professez pour le caractère et pour le talent de l'abbé Delille; eh bien! l'abbé Delille consent à recevoir deux mille écus de pension — Je le crois bien, répondit Michaud ; il a si peur, si peur, qu'il accepterait deux cent mille livres de rente.

* * *

Un homme de lettres pauvre, qui connaissait depuis longtemps M. Rotschild, disait, en parlant de ce riche banquier. « Je puis

dire à sa louange, que je l'ai rencontré dernièrement, qu'il m'a reconnu, qu'il est venu à moi de l'air le plus affable, et que nous avons causé *millionnairement* ensemble pendant plus d'un quart-d'heure. »

* * *

Un allemand, qui venait de faire un voyage en France, se trouvait dans un salon de Francfort. Voulant se rendre habituel un usage qu'il avait remarqué à Paris, lorsqu'il fut sur le point de se retirer, en se glissant vers la porte, il se mit à chercher son chapeau dans tous les coins du salon, sans prendre congé de personne, mais non sans renverser des fauteuils, des tables, briser des porcelaines, etc. — Mon Dieu ! que faites-vous donc monsieur B*** ? s'écria la maîtresse de la maison, effrayée de ce ravage. — Je sors à la française, madame.

* * *

On sait combien pendant plusieurs années, à l'occasion de la politique, le désordre s'était établi jusque dans les cours publics, et combien d'habiles professeurs, en butte à ces excès vraiment indignes d'une jeunesse studieuse, se sont vus contraints d'abandonner leur chaire. Un d'eux M. Hippolyte Royer-Colard, neveu du célèbre doctrinaire et professeur d'hygiène à la Faculté, devint l'objet de ces scènes tumultueuses ; mais comme il était presque aussi jeune et tout aussi entêté que ses auditeurs, il résistait aux cris, aux sifflets, et parvenait toujours à finir la leçon, ce qui exaspérait encore plus les turbulents. Un jour qu'il avait terminé sa tâche, assez épineuse comme on voit, et qu'il retournait chez lui, un grand nombre d'élèves, résolus à en finir, se mirent à le suivre dans les rues, en l'accablant de menaces et d'invectives. Royer-Colard, sans presser le pas, marchait d'un air tranquille au bruit de ces clameurs, lorsqu'arrivé au

pont des Arts, il tire de sa poche une pièce de cent sous et la jette au receveur, en disant : — Je paie pour ces messieurs.

Pas un ne profita de cette politesse si comique, et tous se retirèrent en riant :

* * *

Le nombre des personnes qui croient à l'influence de la lune sur les changements de temps est immense. Sans cesse nous entendons dire : « Il pleuvra jusqu'à la nouvelle lune. » Et pas un jardinier ne s'échine, en arrosant ses fleurs et ses légumes, sans avoir pour consolation l'idée que la nouvelle lune est prochaine. Par malheur, la nouvelle lune arrive et le temps ne change pas. J'ai vécu maintenant bien des années, et j'ai vu la pluie comme la sècheresse continuer ou cesser indifféremment avec les lunes nouvelles (1). Or, dans l'admirable structure de notre monde, toute

(1) Notamment cette année-ci, 1852.

règle est immuable : on n'a jamais vu faillir un seul jour l'effet de la lune sur les marées; et si cet astre amenait des variations dans le temps beau ou mauvais, ce serait, sans aucun doute, d'une façon régulière, et non comme par suite d'un hasard qu'explique facilement la fréquence des changements de lune.

J'ai entendu M. de Lagrange, M. de Laplace et M. Poisson nier cette influence que l'on attribue assez généralement à la lune. Je sais bien que plusieurs personnes, pour appuyer leur préjugé sur un nom célèbre, prétendent que leur opinion est celle de M. Arago. Cependant, voici ce qu'a écrit ce savant astronome dans l'*Almanach du bureau des longitudes* (1).

« Les astronomes, les physiciens et les « météorologistes semblent généralement « convaincus que la lune n'exerce sur notre

(1) *Annuaire de* 1833, p. 157.

« atmosphère aucune influence appréciable;
« mais on doit avouer qu'ils sont seuls de
« cet avis. L'immense majorité du public
« croit fermement à une action puissante de
« notre satellite. »

On conviendra que les astronomes, les physiciens et les météorologistes doivent être plus aptes que nous à juger une pareille question. Puis, M. Arago ajoute plus bas :

« Si cette première attaque contre des
« préjugés très enracinés est sans résultat,
« je demanderai aux lecteurs de l'*Annuaire*
« la permission de recommencer le combat
« dès que la météorologie aura fait les nou-
« velles acquisitions que tout nous autorise
« à espérer. »

* * *

M. de Chateaubriand, même dans sa jeunesse, était d'une taciturnité peu commune, au point que je pensais souvent qu'il aimait

mieux, et non sans raison, s'entretenir avec lui-même qu'avec tout autre. Si la conversation ne se portait point sur un sujet qui frappât son imagination, ou seulement si dans le cercle il se trouvait une personne qui ne lui fût pas agréable, il gardait un profond silence, ensorte que, parmi tant de gens, avides de le connaître, beaucoup ont pu se trouver avec lui pendant plusieurs heures, sans entendre le son de sa voix. Et pourtant, qui parlait mieux que M. de Chateaubriand ? quelle originalité d'aperçus sur les choses les plus élevées comme sur les plus vulgaires, et quelle élégance, quel charme de langage ? En lui, la distinction de pensée se joignait à celle de l'expression, au point qu'il était regrettable qu'on ne pût écrire tout ce qu'il disait. Dans les derniers temps de sa vie, la vue d'un tableau de M. Alligny, qui représentait l'acropole d'Athènes, le fit sortir un jour de l'espèce d'apathie qui lui était devenue habituelle, et il se mit à par-

ler de la Grèce avec tant de chaleur et de poésie, que nous retrouvions tous l'auteur d'*Atala*.

Longtemps avant cette époque, dans les commencements de la Restauration, il se fit un service à Saint-Denis, en mémoire de l'infortuné Louis XVI, auquel toute la famille royale assista M. de Chateaubriand devait s'y trouver; mais cette cérémonie ayant lieu de très bonne heure, il avait promis à cinq ou six personnes, au nombre desquelles j'étais, de revenir déjeûner avec elles à Paris. Il y vint en effet, et tout le monde de lui demander aussitôt comment les choses s'étaient passées, et comment l'abbé de Boulogne avait rempli sa haute mission comme prédicateur. « Pas mal, pas mal, dit-il, mais il n'a pas assez profité de la circonstance pour appuyer sur le point important, sur le grand principe de la légitimité. Il fallait qu'il dit... . Alors se mettant à la place de l'abbé de Boulogne, lui prêtant ses idées et s'ani-

mant peu à peu jusqu'à la chaleur de l'enthousiasme, il improvisa la plus belle oraison funèbre que puisse inspirer au génie l'exaltation du sentiment royaliste.

M. de Chateaubriand, dans sa jeunesse, avait la plus charmante tête que l'on pût voir. Sans exagérer le moins du monde, on peut dire que le génie brillait dans ses yeux, dont l'expression avait quelque chose de magique. Son sourire était ravissant; il en a conservé le charme jusqu'à ses derniers jours, ce qui l'a aidé bien souvent à répondre autrement que par des mots au torrent d'éloges admiratifs qui l'attendaient dans tous les salons de l'Europe, où beaucoup de ceux qui le voyaient fréquemment n'ont connu de lui que ses chefs-d'œuvre et son sourire.

On a souvent reproché à M. de Chateaubriand d'être atteint de cette faiblesse que M. Saint-Marc Girardin, dans un article sur J.-J. Rousseau, appelle la *préoccupation maladive du moi*, et de se nommer trop souvent

lorsqu'il écrit. Toute l'admiration qu'inspire l'auteur du *Génie du Christianisme* ne peut empêcher que l'on n'accorde à ses critiques et à ses ennemis un fait aussi regrettable ; mais ceci convenu, une chose vraiment surprenante, c'est que dans la conversation, même la plus intime : car c'était alors seulement qu'il se décidait à causer, M. de Chateaubriand ne parlait jamais de lui, et s'empressait le plus souvent de couper court aux louanges, parfois involontaires, qui s'adressaient à ses ouvrages et à sa personne.

Si ce tort, dont on l'accuse généralement, était regardé par lui comme un moyen, bien superflu, chacun en conviendra, d'augmenter sa célébrité, comment cette célébrité, si largement, si justement acquise, ne le rendait-elle pas plus heureux? Quel homme a vu comme lui, jusqu'à sa mort, ses ouvrages cités chaque jour par tous les écrivains de son siècle et son nom connu dans tous les pays du monde civilisé? Comment donc de-

vint-il indifférent à tant de gloire? Hélas! il ne put supporter la perte de sa jeunesse. Sans qu'il fût atteint d'aucune infirmité, d'aucune souffrance grave, il était si malheureux de vieillir, que rien ici-bas n'excita plus son intérêt, ne lui apporta plus de joie. Cette mélancolie de caractère, dont son ardente imagination lui donna des accès, auxquels nous devons *René* et tant d'autres belles pages, devint une tristesse habituelle. La tête penchée, l'œil abattu, il restait immobile et silencieux au milieu de ses amis et de ses admirateurs, sans prendre plus de part à ce qui se disait autour de lui qu'il n'en prenait aux plus grands évènemens de ce monde. Pensait-il à ses belles années? Dans ce cas, il faut croire que le brillant souvenir de sa jeunesse ajoutait encore à sa peine. Quelles que fussent les idées qui venaient assombrir son visage, il était douloureux de voir ce beau génie affaissé sous le poids d'un malheur sans remède, et de voir s'éteindre le

feu d'une vie de gloire et d'amour, dont la flamme ne se ranimait que pour des instans!

Toutefois, plusieurs motifs ont rendu de tout temps agréable la société de ce grand écrivain. D'abord, le souvenir des doux momens que l'on devait à sa plume, puis, l'aménité de son caractère, qui, jointe aux manières si gracieuses que M. de Chateaubriand a conservées jusqu'à son dernier jour, rendait toute espèce de rapports avec lui doux et flatteurs. Par suite d'une extrême indulgence pour les talens médiocres, il n'a jamais blessé aucun amour-propre ; et nul ne se plaisait davantage à rendre sincèrement justice au moindre mérite ; soit qu'il fût ou non en présence d'un auteur, d'une jolie femme, d'un homme d'esprit, le jugement qu'il portait sur eux était de nature à leur plaire, en un mot, il aimait à louer, et la louange qui partait de si haut, avait, pour quiconque la recevait, un charme propre à satisfaire les plus exigeants.

Cette mansuétude de caractère, il faut bien l'avouer à regret, semble n'avoir appartenu qu'au grand poète; elle a abandonné l'homme politique, puisque, malheureusement, les *Mémoires d'outre-tombe* laisseront des traces de haine et de partialité poussée jusqu'à l'injustice. Plût au ciel que l'auteur des *Martyrs* n'eût jamais voulu devenir un homme d'état! Sa carrière politique n'a rien ajouté à sa renommée, et seule, elle a pu lui faire connaître le sentiment de la haine et lui créer des ennemis. Si M. de Chateaubriand se fût contenté de sa gloire littéraire, cette gloire était encore trop radieuse pour ne point répandre du charme sur sa veillesse. Peut-être alors son regret de n'être plus jeune eût-il été moins profond, moins amer, et ne l'eût-il pas conduit si tristement au tombeau.

FIN.

Sceaux, impr. de E. Dépée.

A LA MÊME LIBRAIRIE.

MÉMOIRES
D'UNE HÉRITIÈRE

IMITÉS DE L'ANGLAIS

DE MISS BURNEY,

PAR

MADAME DE BAWR.

5 volumes in-8. — Prix : 30 francs.

Les **300** premiers **Souscripteurs** à cet ouvrage, recevront gratuitement en prime, l'ouvrage qui a pour titre **UN HÉRITAGE ROYAL**, par FABRE D'OLIVET, 7 volumes in-8

Imprimerie de E. Dépée, à Sceaux.

HE

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2193
B18Z52

Bawr, Alexandrine Sophie
Mes souvenirs